

IRIS VISSER

Bons baisers d'Ibiza



ORIGINAL **kobo**

Bons baisers d'Ibiza

Iris Visser

Traduit par Yvonne Pétrequin et Brigitte Zwerver-Berret

A **kobo** ORIGINAL

OceanofPDF.com

TABLE DES MATIÈRES

Page de titre

Prologue

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Épilogue

Colophon

OceanofPDF.com

Prologue

Ibiza, le 11 juillet 2002

Le soleil qui pointe haut dans le ciel sans nuages réchauffe mes épaules. Les vagues déferlent sur la plage. Des enfants s'amuse dans la mer. Ils rient, s'éclaboussent et flottent sur des crocodiles gonflables.

Derrière moi résonne le brouhaha de la terrasse bondée de la paillote où mes grands-parents servent leurs clients à un rythme effréné. Quelques mètres plus loin, deux garçons jouent au football. De temps en temps, je jette un coup d'œil sur la façon dont ils jonglent avec le ballon. J'ai toujours voulu savoir faire ça, comme Zinedine Zidane. La dernière fois que j'ai essayé, la balle a traversé une vitre et a atterri dans le récipient où se trouvait la pâte à tarte que la voisine était en train de confectionner. Cette dernière était si furieuse après moi que je me suis mise à pleurer très fort. Depuis, je n'ai plus jamais touché à un ballon de foot.

Les garçons se ressemblent comme deux gouttes d'eau : grands, la peau mate, des cheveux foncés ébouriffés. L'un des deux, celui qui paraît le plus jeune, regarde de temps à autre d'un air intéressé vers le château sur lequel je travaille depuis plusieurs heures. Toute fière, j'observe l'édifice qui serait presque digne de figurer dans un film de Disney.

J'ajoute un peu de sable et je le modèle pour former une belle tour. Mon œuvre est encore plus grande que ce que j'avais imaginé. Je l'ai entourée

d'une douve que j'ai remplie avec des seaux d'eau de mer claire. Il y a même une crevette frustrée qui nage autour du château. Je l'ai baptisée Capitaine Gambas, le terrible monstre de mer qui empêche le prince charmant de libérer la princesse tenue prisonnière dans le donjon que j'ai construit.

— Que c'est beau, Evita !

Je lève la tête. Ma grand-mère se tient devant le soleil, et son ombre tombe sur mon chef-d'œuvre. Elle a un verre de limonade glacée à la main. Ses doux yeux marron examinent le pont que j'ai érigé au-dessus de la douve, mais qui n'est pas encore assez solide pour laisser passer le prince sur son cheval blanc beaucoup trop lourd.

En arrière-plan, on entend des bribes de conversations et les rires des touristes qui profitent à fond de leurs vacances. Mamy se met à genoux et me tend le verre. Reconnaisante, je bois goulûment quelques gorgées. Sa limonade faite maison est la meilleure qui existe. Elle est sucrée, fraîche, et a le goût de l'été.

— Merci, dis-je en léchant mes lèvres après avoir bu la dernière goutte. Elle reprend le verre vide en souriant.

— Si tu en veux encore, il faudra venir au restaurant, déclare-t-elle en m'embrassant sur la tête. Je dois retourner aider papy. N'oublie pas de me prévenir quand tu auras fini le château. Une telle œuvre mérite bien qu'on la prenne en photo !

Le compliment fait mouche : un immense sourire barre mon visage. Mon torse se bombe de fierté. Mamy me gratifie d'un clin d'œil, puis elle se retourne et se dirige vers la terrasse. Ses boucles foncées entrelacées de quelques cheveux gris brillent sous les rayons du soleil.

Je me concentre à présent sur les toits pointus de mon château de sable et y enfonce plusieurs coquillages que j'ai trouvés sur la plage un peu plus tôt. Je m'applique à composer un joli motif. Lorsque j'ai presque fini de façonner un cœur, un paquet de sable atterrit sur mon visage. Les grains

remplissent ma bouche, et mes yeux se mettent à piquer. Quand je les rouvre, le sable n'est pas le seul responsable de mes pleurs. Je sens mes lèvres trembler en découvrant les vestiges de mon château qui a été rasé à même le sol par un ballon de foot rouge et bleu sur lequel il est inscrit : « FC Barcelona ».

— Andrés ! crie une voix à ma droite, sur un ton de reproche.

Je tourne la tête dans cette direction et vois que l'aîné des garçons me fixe avec un sourire diabolique, tandis que le plus jeune lui lance un regard courroucé.

— Tu as vu ce que tu as fait ! s'offusque ce dernier.

— Oups, dit le garçon nommé Andrés.

Il avance lentement vers moi.

Je cligne des paupières et essaie désespérément d'ôter le sable de mes yeux et de ravalier mes larmes. Je m'efforce de ne pas prêter attention au garçon qui s'approche de moi. *Il ne doit pas voir que je pleure ! Pas question ! C'est déjà assez horrible comme ça !* Quelques personnes nous observent en fronçant les sourcils. Andrés s'agenouille et extirpe le ballon des ruines. Il m'observe d'un air amusé. Ses yeux verts pétillent de plaisir lorsqu'il ouvre la bouche.

— T'as quel âge ? demande-t-il. Sérieux, un truc comme ça, ça te fait pleurer ?

Mes lèvres tremblent de plus belle.

— Tu l'as fait exprès, prononcé-je d'une voix mal assurée et si doucement que je me demande s'il m'a entendue.

La tête légèrement penchée, Andrés fronce les sourcils.

— Je t'ai juste rendu service. Ton truc était trop moche !

Je déglutis plusieurs fois pour tenter de faire disparaître la boule qui s'est formée dans ma gorge. Quel... quel abruti ! Je laisse échapper un sanglot.

— Andrés, tu es un vrai crétin ! s'exclame le plus jeune des garçons en s'approchant.

Il porte un maillot de bain vert foncé. À son cou pend une chaîne ornée d'une dent de requin. *Cool* ! La pitié se lit dans ses yeux marron.

— Présente tes excuses, ajoute-t-il.

Andrés renifle d'un air moqueur et secoue la tête. Il se relève en me jetant un dernier coup d'œil.

— Non, merci. J'ai mieux à faire.

Puis il se retourne et se dirige vers la paillote en jonglant avec le ballon, qu'il lance en l'air avant de le laisser rebondir sur son genou.

Dépitée, je fixe les ruines des yeux. Il n'a fallu que deux secondes pour détruire un travail qui m'a demandé quatre heures.

— Ne t'occupe pas de lui, dit le garçon en jetant un regard furibond en direction d'Andrés. Ton château était magnifique. Il est jaloux, c'est tout.

Mes épaules sont toujours secouées par les sanglots. Je ne comprends pas comment quelqu'un peut être aussi méchant, sans aucune raison. Le garçon me dévisage comme s'il ne savait pas trop ce qu'il pourrait faire de plus pour que je cesse de pleurer. Il passe la main dans ses cheveux, tape sur ses cuisses et finit par s'asseoir à côté de moi. Il prend un peu de sable dont il fait un tas. Je fixe le petit monticule, puis lève la tête d'un air interrogateur.

— Si on s'y met à deux, on aura terminé deux fois plus vite, déclare-t-il avec un sourire d'encouragement.

Je remarque qu'il a de beaux yeux noisette et de très longs cils. Sur son menton se trouve une petite plaie qui semble presque guérie. J'hésite, puis j'essuie les dernières larmes de mes joues. Alors, je hoche la tête et suis son exemple.

Ensemble, nous travaillons d'arrache-pied sous un soleil de plomb. Très vite, le garçon se révèle être un maçon hors pair. Il exécute mes ordres à la perfection. Le château est encore plus beau que le premier, mais je ne

l'avouerais pour rien au monde. Quelques gouttes de sueur perlent sur son front lorsqu'il pose le dernier coquillage sur le toit en me regardant d'un air plein d'espoir. Le sable me pique toujours les yeux. Pourtant, je sens un immense sourire se former sur mes lèvres.

Capitaine Gambas, qui a survécu à l'attaque du palais, nage de nouveau frénétiquement en rond dans la douve.

— Merci, dis-je en débarrassant mes mains des grains de sable qui y sont restés collés.

Ma peau tire à cause des larmes séchées sur mes joues, et mes yeux brûlent toujours un peu, mais je suis d'humeur beaucoup plus joyeuse que peu auparavant. J'essuie la transpiration de mon front et pousse un grand soupir. J'ai chaud. Très chaud. Après ce travail acharné sous le soleil brûlant d'Ibiza, j'aimerais plus que tout pouvoir me précipiter dans la mer fraîche. Je regarde avec envie l'eau bleue, mais la peur du courant me fait détourner la tête. Un instant, le garçon me dévisage. Puis il se lève et me tend la main.

— Tu viens avec moi ? demande-t-il en désignant la mer. Après tout le boulot qu'on a fait, on mérite un bon plongeon pour se rafraîchir, pas vrai ?

Mes yeux passent de sa main tendue vers les rouleaux qui se brisent sur la plage. Je déglutis et touche ma poitrine en me remémorant la douleur lancinante provoquée par l'eau dans mes poumons, puis je secoue la tête et réponds :

— Non, mais merci quand même.

Le garçon fronce les sourcils et m'interroge du regard. Sentant mes joues rougir, je me concentre de nouveau sur le château et réajuste quelques coquillages sur le toit.

— Pourquoi pas ? s'enquiert-il, étonné. Tu ne me feras pas croire que tu n'as pas chaud. Tu transpires comme un phoque.

Honteuse, je cligne des paupières et éponge la sueur de mon front.

— Je, euh...

Je me mordille la lèvre.

— Je n’ose pas.

Ces derniers mots sortent de ma bouche tellement doucement que j’espère qu’il ne les a pas entendus. Je baisse la tête. Il doit penser que je suis une froussarde. Quelle fille de onze ans n’oserait pas nager ? Il me regarde, interloqué.

— Tu... tu ne sais pas nager ?

Sur la défensive, je réponds :

— Si, bien sûr.

— Mais... tu as peur ? C’est ça ? demande-t-il pour éclaircir la situation.

Un peu gauche, j’enlève quelques grains de sable de mes jambes et acquiesce d’un hochement de tête.

— Pourquoi ? insiste-t-il.

Il me regarde comme s’il n’avait encore jamais entendu quelque chose d’aussi absurde.

— Tu as été piquée par une méduse ou par une autre bestiole ? poursuit-il.

Je laisse échapper un petit grognement de dédain.

— Ce n’est pas à cause d’un truc aussi insignifiant que j’ai peur de la mer, dis-je du ton le plus assuré possible.

Je remonte mes genoux sous mon menton et fixe le ressac. J’hésite à raconter mon histoire à ce garçon. Il m’a aidée à reconstruire mon château éphémère et, d’une manière ou d’une autre, il m’inspire confiance. Alors, je soupire en remuant mes doigts de pied dans le sable chaud.

— L’année dernière, je suis allée à la plage avec ma meilleure amie et sa mère. On est entrées dans l’eau, et je me suis retrouvée dans une...

Il me faut un peu de temps pour trouver le mot espagnol pour « baigne », ce qui est étonnant, car ma mère l’a répété plusieurs fois après que j’ai failli

me noyer. Quand elle ressent une grosse émotion, elle s'exprime en espagnol et alors, c'est un vrai moulin à paroles.

Enfin, je trouve le mot et dis :

— ... une baignoire. Je n'ai pas réussi à revenir en nageant, car le courant était trop fort.

J'observe la réaction du garçon. Il me regarde d'un air inquiet. Ses cheveux foncés collent à ses tempes.

— Je me rappelle juste qu'il y avait une ambulance quand je me suis réveillée, que j'avais très mal à la poitrine et que j'ai vomi.

Je sens sa main chaude recouverte de sable se poser sur ma cuisse. Les yeux chocolat du garçon s'écrouillent d'effroi. Avec gentillesse, il pince doucement ma peau, ce qui bizarrement m'apaise.

— Ça a dû être terrible, chuchote-t-il.

Je hoche la tête, un peu gênée, et me frotte les mains.

— Voilà, c'est pour ça que je n'ose pas nager.

— Je comprends, acquiesce-t-il en se laissant retomber dans le sable. C'est dommage. La natation, c'est ce que j'aime le plus au monde.

— Avant, moi aussi, j'adorais ça, dis-je en repensant aux fois où je sautais dans les vagues, où je jouais au ballon dans l'eau, et où j'admirais les poissons à travers mes lunettes de plongée.

— J'adorais explorer la mer avec mon tuba. Un jour, j'ai même vu une pieuvre ! expliqué-je fièrement en désignant la Méditerranée d'un hochement de tête.

Les yeux du garçon s'agrandissent.

— Trop cool ! Elles sont très craintives. C'est pour ça qu'on n'en voit pas souvent.

Un silence s'installe. Deux personnes courent en direction de la mer.

— N'es-tu pas triste de ne plus oser ? demande-t-il enfin, prudemment.

— Oser quoi ? Nager ?

— Ben oui. Si avant tu adorais ça... tu n'aimerais pas réessayer un coup ? Sans aller trop loin, bien sûr.

Je regarde l'eau limpide et j'hésite. Mais alors, ma poitrine se gonfle de la même angoisse ressentie un an plus tôt. J'ai l'impression de m'enfoncer de nouveau dans les profondeurs, d'ouvrir les yeux et d'être entourée de l'eau trouble et verte de la mer du Nord. Un frisson parcourt mon corps. Je secoue la tête.

— Non, je suis désolée. Mais vas-y, si tu veux. Je peux m'amuser toute seule.

Le plus nonchalamment possible, je déplace quelques coquillages sur le toit du château.

Le garçon me dévisage, l'air indécis. Puis il se lève et ôte un peu de sable de ses genoux. Ses yeux passent de la mer à ma petite personne et inversement.

— Attends-moi !

Il se retourne et court en direction d'un grand parasol de plage en paille. Les grains de sable volent sous ses pieds. Je le vois fouiller dans un sac à dos, puis il revient vers moi. Ses cheveux foncés brillent sous les rayons du soleil. La dent de requin blanche qu'il porte au cou contraste avec la couleur de sa peau. Je me rends compte que j'aime de plus en plus observer les garçons, et je dois reconnaître que celui-ci est particulièrement beau.

Arrivé devant moi, il s'accroupit, puis ouvre la main. Je découvre alors une petite pierre. Elle n'a pas une couleur ordinaire. Elle se compose de plusieurs teintes de bleu clair veiné de blanc.

Curieuse, je demande :

— C'est quoi ? Elle est super belle !

Il s'assoit en face de moi. Nos genoux se touchent presque.

— Je l'ai trouvée sur la plage. Aujourd'hui, déclare-t-il.

Il penche légèrement la tête. Ses yeux semblent moins foncés quand le soleil les éclaire.

— C'est une pierre de l'Atlantide.

Je le regarde, étonnée.

— « Une pierre de l'Atlantide » ?

Le garçon acquiesce en désignant la mer.

— C'est de là qu'elle vient.

Je suis un peu vexée. J'ai déjà onze ans ! Pense-t-il vraiment que je vais avaler ce genre d'histoire ? Certes, je suis toujours abasourdie par la révélation de la non-existence du Père Noël. L'homme qui jouait son rôle a été agressé par le père de l'un de mes camarades de classe, et sa mère a tenté de les séparer. La barbe blanche a atterri dans une énorme bassine de chocolat chaud que la serveuse de la cantine était en train de verser dans des gobelets.

— Et tu crois que je vais gober ça ? J'ai vu le film de Disney sur l'Atlantide, mais c'est juste un film et c'est tout, dis-je, vexée.

Le garçon sourit.

— En effet, c'est un mythe, admet-il. Mais je me demande quand même... s'il n'y a pas une part de vérité là-dedans. Je veux dire : ça doit bien être basé sur quelque chose, non ?

Il fixe notre château avec attention et ajoute :

— Ce serait trop génial de chercher l'Atlantide. En fait, j'aimerais beaucoup faire de la plongée sous-marine...

Son air réfléchi devient rêveur, comme si, en quelques secondes, il était passé dans un autre monde. Soudain, il semble sortir de ses pensées et me dévisage.

— En tout cas, ce caillou s'appelle pierre de l'Atlantide, continue-t-il. Je trouve que ce nom lui va bien. Si tu la regardes assez longtemps, elle ressemble un peu à la mer.

Il hausse les épaules.

— Ma mère affirme qu'elle possède des pouvoirs particuliers. Qu'elle protège des pires angoisses.

Intimidé, le garçon se balance, puis il prend ma main et y dépose la pierre.

— Je te la donne, déclare-t-il en refermant mes doigts autour de l'objet. Je le regarde, ébahie.

Ses doigts chauds pleins de sable frottent ma peau, ce qui me donne des chatouilles dans le ventre. Je déglutis et fixe ma main, bouche bée.

— Tu... tu me la donnes ?

Un léger sourire se dessine sur ses lèvres tandis qu'il acquiesce d'un hochement de tête.

— Pourquoi ?

Il hausse les épaules.

— Parce que je crois que tu en as plus besoin que moi. Peut-être qu'elle t'aidera à oser retourner dans la mer.

Il regarde le sol. Le rouge lui monte aux joues quand il ajoute :

— Et parce qu'elle est assortie à tes yeux.

Je rougis à mon tour et baisse la tête. Manifestement, ce garçon ne ressemble en rien à son compagnon de jeu.

J'ouvre la main et examine la pierre. Elle est magnifique. Je me sens soudain beaucoup plus courageuse que dix secondes auparavant. Je referme mes doigts et me lève.

— OK, dis-je enfin. Je veux bien essayer.

CHAPITRE 1

Ibiza, le 1^{er} juin 2021

— Eva !

La voix de Mia est parfaitement audible parmi celles des personnes massées derrière les barrières métalliques, venant chercher leurs amis ou leur famille à l'aéroport. Je m'arrête et regarde autour de moi à la recherche de ma cousine. Des passagers de mauvaise humeur me bousculent. Durant le vol, nos tympans ont été mis à rude épreuve par les capacités vocales d'un bambin privé de sucette. Le responsable de notre misère dort à présent paisiblement sur la valise rose vif de sa mère qui se dirige vers le hall d'arrivée. Je secoue la tête. Il est incapable de dormir dans un siège d'avion, mais il estime que la garde-robe de Barbie montée sur roulettes est l'endroit idéal pour un petit somme.

Lorsque je découvre le visage de Mia, qui saute toutes les trois secondes pour essayer de voir par-dessus la foule, je me dirige vers elle avec l'élégance d'un hippopotame en gestation.

— Excusez-moi ! dis-je en heurtant un homme par inadvertance.

Il me lance un regard courroucé. Quand il essuie son front perlé de sueur, je vois de grosses auréoles sous ses aisselles. Sa tête chauve rouge brille comme une boule de billard. Il a réussi à attraper un coup de soleil pendant les cinq minutes passées à attendre notre bus sur le tarmac. Il

marmonne un truc incompréhensible et avance vers le guichet de location de voitures.

J'entends de nouveau crier « Eva » – beaucoup plus près, à présent – avant de sentir les bras fins de Mia entourer mon cou. Contente de la revoir, je l'embrasse chaleureusement.

— Ça me fait tellement plaisir que tu sois là ! s'exclame-t-elle en reculant d'un pas.

Ses yeux marron brillent de joie.

— As-tu fait bon voyage ? demande-t-elle.

Je me frotte les oreilles, mais acquiesce d'un hochement de tête. Je ne veux pas commencer à me plaindre tout de suite. Pourtant, le voyage a été tout sauf tranquille : un passager a tenté de vaincre sa peur de l'avion en se saoulant avec un genre de liqueur pendant que la rousse assise à côté de lui chuchotait à son oreille des mots réconfortants. À proximité, une femme enceinte ne supportant pas l'odeur de l'alcool a dû utiliser le sachet en papier rangé dans la pochette du dossier du siège devant elle. Le tout sous les hurlements du gamin pourri gâté.

Je n'ai pas vu Mia depuis deux ans, mais elle n'a pas changé. Sa robe jaune de bohémienne virevolte autour de son corps. Elle a entouré sa tête d'un bandeau coloré, assorti aux bracelets clinquants qu'elle porte aux poignets. Ses cheveux marron foncé tombent en cascade sur ses épaules et se soulèvent lorsque nous nous dirigeons vers la sortie. Notre chevelure est en réalité la seule chose qui montre que nous avons des gènes en commun. J'ai hérité des cheveux de ma mère, la tante de Mia, à qui je suis également redevable de parler couramment l'espagnol. À part ma tignasse, j'ai les gènes de mon père : je suis grande aux yeux bleus. Contrairement à Mia, qui est plus petite et dont la couleur des yeux correspond à celle de sa chevelure.

— Papy et mamy sont tellement heureux que tu sois venue ! s'exclame-t-elle en me précédant vers le parking.

Ma valise bringuebale derrière moi, et les lanières de mon sac à dos m'entaillent les épaules. Dès qu'on sort du terminal, je me heurte à un mur d'air chaud. Le soleil brille haut dans le ciel et réchauffe mon corps. Une petite brise balaie quelques cheveux de mon visage et fait bruisser les grosses feuilles vertes des palmiers.

— Je suis ravie moi aussi, bien sûr ! ajoute-t-elle en me donnant une tape amicale.

Elle me désigne une voiture qui semble s'être mesurée à Unicron, de la série des *Transformers* , et qui, en conséquence, a l'air maintenant mûre pour la casse.

— Voilà ma Jeep. Tu peux mettre ta valise dans le coffre, propose-t-elle.

Bien que je n'aie aucune idée suicidaire, je fais ce qu'elle me demande et me glisse sur le siège passager. Le toit de la voiture est abaissé. Le véhicule ne dispose pas de vitres latérales, ce qui ne me rassure pas vraiment.

Mia s'installe au volant et allume la radio. De la musique espagnole sort des haut-parleurs. J'explore l'endroit où est censée se trouver la ceinture de sécurité, mais mes doigts ne rencontrent que de l'air. En regardant par-dessus mon épaule, mes doutes se confirment.

— Hé, Mia ? Où est la ceinture ?

Elle me lance un regard désolé.

— Cette voiture n'en a pas, répond-elle en mettant le contact tout en marmonnant une petite prière.

La Jeep démarre dans un vacarme assourdissant. Je cligne plusieurs fois des yeux, déglutis et m'agrippe au montant latéral du véhicule. Elle sourit en me voyant me mettre en mode « affronter ou fuir », puis enclenche la marche arrière.

— T'inquiète ! Elle roule comme un charme ! s'exclame-t-elle en donnant une tape d'encouragement sur le volant, comme si ce geste devait garantir le fait que la voiture ne décide pas de tomber en ruine à mi-chemin.

Puis elle s'engage sur la route en tournant doucement le volant. À notre droite, j'aperçois la mer bleu azur clapoter contre les rochers. Quelques bateaux naviguent sur l'eau, dont la couleur est identique à celle du ciel. Sur notre gauche s'étendent des champs plantés d'oliviers et entourés de murets de pierre. Le soleil brille de tous ses feux. Je peux presque sentir la vitamine D pénétrer par les pores de ma peau.

Il y a longtemps que je ne suis pas venue à Ibiza. Lorsque j'étais étudiante, le restaurant de plage de papy et mamy a régulièrement été le théâtre de mes gaffes de serveuse. Je venais souvent prêter main-forte pendant les vacances d'été, en servant des boissons aux touristes pas encore tout à fait cramés par le soleil. Cela me permettait de me faire un peu d'argent de poche. Pouvoir profiter de l'île en dehors de mes heures de travail était bien sûr un joli bonus.

Le vent joue avec mes cheveux et me rafraîchit agréablement après le voyage. Le mode de conduite de Mia explique très vite l'état cabossé de la guimbarde dans laquelle nous roulons. Elle se fraie un chemin entre les voitures comme si elle transportait une femme sur le point d'accoucher sur la banquette arrière. Je m'agrippe davantage au montant de la Jeep, en espérant de tout cœur survivre à ce périple. Plusieurs véhicules klaxonnent, mais Mia ne s'en émeut pas. Au contraire, elle accélère toujours et continue à papoter à propos de la paillote de nos grands-parents.

— Après la tempête de l'hiver dernier, le toit s'est presque complètement effondré. Je n'ai encore jamais vu une telle pagaille. Vraiment, Eva, c'était horrible. J'ai cru qu'on allait faire faillite. Depuis quelque temps déjà, le restaurant ne marche plus très bien. Impossible donc de payer les répar...

Elle klaxonne frénétiquement quand une voiture nous dépasse en nous faisant une queue de poisson.

— Abruti ! s'exclame-t-elle, en accompagnant son cri d'un geste obscène de la main. Franchement, il y a des gens à qui on devrait retirer le

permis ! Ce sont de vrais dangers publics !

Je ne peux qu'acquiescer en marmonnant quelques mots et en me cramponnant toujours plus à l'unique point d'appui qu'offre la Jeep.

— Mais bon, comme je te l'ai déjà expliqué au téléphone, les Castillo ont soudain daigné leur octroyer un prêt, continue Mia.

Entre-temps, elle a quitté l'autoroute. Nous roulons à présent sur un revêtement très mal entretenu et gravissons une colline. Des cactus aux feuilles ovales et des agaves ornent les terres sablonneuses alentour. Nous sommes ballottées, et la voix de ma cousine vibre un peu quand elle poursuit :

— Ils possèdent désormais quasiment la moitié d'Ibiza, et ce n'est pas un hasard. Ils accordent des prêts à des entrepreneurs en difficulté, mais ils demandent des intérêts faramineux, et leurs conditions sont insensées. Résultat : les entreprises font faillite, les locaux sont vendus aux enchères, et les Castillo les achètent à un prix dérisoire.

À chaque phrase que prononce ma cousine, ma colère enfle. Ces accords de prêts contiennent probablement des clauses qui ne tiendraient jamais devant un tribunal, mais en général, les chefs d'entreprise qui se trouvent dans une telle situation n'ont pas assez d'argent pour se payer un bon avocat. C'est l'exemple parfait de ces personnes mues par l'appât du gain, qui prennent sans doute tous les matins du caviar au petit-déjeuner et qui ont autant d'empathie qu'un poisson rouge mort.

— Pauvre papy, il ne savait plus quoi faire. Il était totalement perdu... C'était le chaos : le toit était irréparable, puis les dégâts d'eau dans le restaurant... Alors, contre toute logique, il a signé. Il n'avait pas le choix.

Je sens mes mâchoires se crisper et regarde devant moi, furieuse. Papy et mamy sont les personnes les plus gentilles, les plus crédules que je connaisse, et cette société pourrie en a profité. *Quels... quels...*

— Salauds, ajoute Mia, complétant ainsi mes pensées.

Tout en fixant la route, elle me donne une tape encourageante sur le genou.

— Je suis tellement contente que tu aies voulu venir ! Papy et mamy sont beaucoup trop fiers pour te le demander, alors j’ai été obligée de le faire à leur place. La comptabilité est désastreuse. On ne sait absolument pas par où commencer.

Lorsque Mia m’a appelée un mois plus tôt, complètement paniquée, pour m’informer de la situation financière du restaurant, j’ai été surprise. J’étais au courant que l’affaire ne marchait plus très bien depuis quelque temps, mais jamais je n’aurais pensé qu’ils étaient au bord de la faillite. Ajoutez à cela l’histoire des Castillo, et j’ai immédiatement eu envie de sauter dans le premier avion en partance pour Ibiza. Je déteste l’injustice. La faillite d’une entreprise dans laquelle mes grands-parents ont mis quarante ans de leur vie est carrément... injuste. Ils n’ont pas mérité ça.

Au loin, derrière les palmiers, émerge le restaurant de plage. Le toit en bois a été remplacé par un toit de chaume et brille sous le soleil. Il contraste avec le reste du bâtiment qui nécessite une grosse rénovation. Au fur et à mesure que nous nous en approchons, le manque d’entretien devient de plus en plus criant. Le bois est usé par le temps, et la peinture est écaillée. Il y a plusieurs années, Mia et moi nous sommes livrées ici à une bataille de ballons remplis d’eau. L’un d’eux a traversé accidentellement la fenêtre à côté de l’entrée. Papy a remplacé le vitrail par du verre ordinaire, ce qui fait que cette fenêtre est maintenant dépareillée.

Un chemin recouvert de gravier mène à l’entrée de l’établissement. La terrasse, invisible depuis la route, est également accessible depuis la plage par un escalier.

Mia gare la voiture dans l’allée, près de la porte de la cuisine par où passe le personnel.

— Crois-tu qu’ils accepteraient quelques transformations ?

Je pose cette question avec une certaine appréhension. Même si nos grands-parents sont la plupart du temps compréhensifs, ils peuvent aussi être têtus. En règle générale, ils n'aiment pas trop le changement. Je me demande entre autres s'ils seraient d'accord pour adapter le menu.

Mia fronce les sourcils.

— Ils n'ont pas vraiment le choix, déclare-t-elle en éteignant le moteur.

Nous nous dirigeons vers l'entrée du personnel. Nous traversons d'abord le hall exigu où les employés peuvent prendre leur tablier et ranger leur sac. Tout est resté comme dans mes souvenirs. Même la lamelle de bois qui nous servait de toise, à Mia et à moi, est toujours là. Je la caresse du bout des doigts. En 1995, je mesurais exactement un mètre et deux centimètres. Mia, qui a quelques mois de moins que moi, grandissait aussi vite. Cela a changé lorsque nous avons atteint l'âge de la puberté, en 2003. Alors que j'ai poussé comme un champignon pendant plusieurs années d'affilée, Mia n'a pris que quelques centimètres. Elle s'est sentie carrément frustrée quand j'ai atteint un mètre soixante-dix-huit tandis qu'elle restait bloquée à un mètre soixante-trois. Très rapidement, elle s'est mise à porter des chaussures à talons, mais elle a arrêté tout aussi vite quand nous avons commencé à travailler pour nos grands-parents. À la fin de la journée, ses pieds étaient tellement gonflés que les brides de ses nu-pieds lâchaient.

— Tu viens ?

Je sursaute et émerge brusquement de mes pensées. D'un signe de tête, Mia m'indique la cuisine.

— Ne les laissons pas attendre plus longtemps !

— Evita ! s'écrie mamy en me serrant si fort dans ses bras que j'ai du mal à respirer.

Elle est la seule à prononcer mon prénom en entier.

— Comme tu as grandi ! s'exclame-t-elle.

Elle recule d'un pas et me regarde d'un air rayonnant. Il y a deux ans, j'étais aussi grande que maintenant, mais d'une manière ou d'une autre, ma

grand-mère a toujours l'impression que le temps s'est arrêté le jour où j'ai fêté mon dixième anniversaire.

Son visage est un peu plus ridé que dans mon souvenir, mais ses yeux chaleureux et accueillants n'ont pas changé. Elle a relevé ses cheveux, devenus gris, en un joli chignon et elle porte un chemisier fleuri. Papy, dont les cheveux forment un turban blanc autour de son crâne bronzé, suit l'exemple de sa femme et me gratifie de deux grosses bises, une sur chaque joue.

— Je suis contente de voir que tu as survécu au trajet en voiture avec Mia ! remarque-t-il en souriant.

— Hé ! proteste ma cousine, nonchalamment accoudée à l'évier.

Mamy roule des yeux.

— Vraiment, c'est un miracle que tu n'aies encore jamais eu de contravention ! s'exclame-t-elle.

Mia cligne des paupières d'un air innocent, comme elle a sans doute dû le faire maintes fois devant des policiers consternés, hausse les épaules et noue un tablier autour de sa taille.

L'autre porte de la cuisine s'ouvre, et une belle femme entre. Elle a des cheveux bouclés de couleur foncée, des yeux verts et des lèvres charnues d'un rouge profond. Bien que tous les éléments soient réunis pour qu'elle soit magnifique, le tableau est terni par son attitude, un mélange d'ennui et d'indifférence. Elle s'appuie contre le plan de travail et nous observe en tapotant avec son stylo sur son bloc-notes.

— Tu devais t'occuper du bar dès ton retour, non ? Il y a de nouveaux clients. Ils ont commandé de la limonade maison et un Ice Tea.

— Ton éthique professionnelle est de nouveau sans pareille, Beatriz, répond Mia, agacée.

Elle me désigne et ajoute :

— Voici Eva, ma cousine.

La serveuse hoche la tête en guise de salutation.

— Enchantée de vous rencontrer, dit-elle en se dirigeant vers la sortie. Je prends une pause cigarette.

J'interroge mes grands-parents du regard aussitôt que la porte d'entrée du personnel se referme.

Papy hausse les épaules.

— Trouver de la main-d'œuvre pendant la saison estivale est difficile, déclare-t-il pour répondre à ma question non formulée.

Mia acquiesce, ramasse ses cheveux en chignon et se dirige vers la partie restaurant. La porte battante claque derrière elle.

— Veux-tu boire quelque chose ? demande mamy, rayonnante. Je viens de faire de la limonade et des miguelitos.

La perspective d'un été rempli des merveilleux gâteaux espagnols de ma grand-mère me fait saliver d'avance. D'ici deux mois, j'aurai sûrement besoin de planifier un rendez-vous avec un diététicien pour commencer un programme minceur. Mamy a l'habitude de montrer son amour à ses proches en les gavant de délicatesses faites maison. Ravie, elle me pince l'épaule avant de frapper joyeusement dans les mains.

— Cherche-toi une belle place sur la terrasse, on te rejoint tout de suite.

Je la remercie et prends la même direction que Mia.

Je suis un peu déstabilisée quand je découvre l'état du restaurant. Alors que mamy a gagné quelques rides et moi plusieurs centimètres, l'intérieur est resté bloqué dans le passé. Le fait que les chaises et les tables en bois montrent d'importants signes d'usure n'a visiblement pas été une raison suffisante pour les remplacer. Ou alors, la situation financière ne l'a pas permis, ce qui semble plus vraisemblable.

Je pénètre sur la terrasse par la baie vitrée ouverte. Le sol est recouvert de grosses planches de bois sur lesquelles sont disposées les chaises et les tables, parfaitement alignées. Les chaises, dont l'assise est un cordage en plastique, sont également en piteux état. Des fils pendouillent un peu partout. Quant aux tables, elles nécessiteraient au moins un petit coup de

peinture. Un sentiment de tristesse se niche dans ma poitrine. Il ne reste que peu de chose de la terrasse agréable et vivante de mes souvenirs. Il y a en tout et pour tout trois touristes assis à une table avec vue sur la mer, qui scintille au soleil. L'un d'eux est tellement rouge qu'il semble proche de la crémation totale, mais il a l'air de l'ignorer. Il se livre, avec un fort accent irlandais, à des commentaires enflammés sur les beautés qui se prélassent sur la plage. Il prend une grande gorgée de la limonade que Mia lui a apportée, tout en se rinçant l'œil comme s'il sortait d'une grève de la faim de plusieurs mois et s'il venait d'entrer dans un magasin de bonbons.

Je prends place à une table qui donne sur la plage, mais qui est aussi à l'ombre du toit de chaume. J'espère ainsi repousser ma propre incinération d'une soixantaine d'années. Un bel homme aux cheveux noirs en bataille court le long du rivage. Il porte juste un short taille basse. Son torse nu ferait fureur dans le dépliant publicitaire d'un club de sport. Il a un tatouage sur l'avant-bras, mais je suis trop loin pour voir ce qu'il représente.

Quelques enfants s'affairent avec des pelles et des seaux. Un seul court vers la mer, avec un masque de plongée. Là où auparavant les familles avec enfants prédominaient, on trouve à présent surtout des paquets de muscles accros aux stéroïdes anabolisants et des femmes donnant l'impression de faire du fitness à longueur de journée. De plus, outre une serviette et un maillot de bain, la perche à selfie semble être devenue un accessoire de plage indispensable. Un nombre incalculable de *fitgirls* risquent une hernie cervicale en se mettant dos aux vagues pour prendre une photo. Ce genre de blessure semble être le sacrifice consenti pour disposer d'une image estivale à laquelle elles pourront ajouter l'hiver prochain sur Instagram un #Ramène-moilà-bas.

Je sors de son support la carte plastifiée sur laquelle il est écrit, en lettres élégantes : « La Sirenita », et j'étudie attentivement les propositions : des churros, des miguelitos, des pizzas, des tranches de pain accompagnées d'un assortiment de délicieuses sauces espagnoles mais aussi bourrées de

graisses, ainsi que quelques tapas. Mon regard se porte de nouveau sur les culturistes bronzés sur la plage. Ce n'est pas si étonnant que les affaires aient décliné ces dernières années. Le public ne correspond plus à ce que propose la carte.

Beatriz débarque sur la terrasse en fourrant son paquet de cigarettes dans son tablier. Mia se dirige vers elle et lui parle. À voir la réaction de Beatriz, on dirait qu'on lui a demandé de nettoyer les toilettes d'une association étudiante après la semaine d'intégration. Elle hoche la tête à contrecœur. Mia vient vers moi en roulant des yeux pour la deuxième fois de la journée, puis s'assoit à mes côtés.

— Sérieux, je n'ai encore jamais rencontré quelqu'un se comportant ainsi au travail ! déclare-t-elle en secouant la tête.

Elle regarde en direction de Beatriz, qui est en train d'examiner ses ongles. J'acquiesce, puis j'observe mamy tandis qu'elle s'approche de notre table avec un grand plateau empli de mets savoureux et de boissons qu'elle pose devant nous. Papy, qui l'a suivie, la fait s'asseoir avant de s'installer à son tour. Il prend la carafe embuée et verse un verre de limonade à chacun.

— Santé ! À Eva ! dit-il en levant le sien.

Mes joues rosissent tandis que nos verres s'entrechoquent mélodieusement. C'est exactement comme dans mes souvenirs : sucré mais frais et légèrement acidulé en fin de bouche. Mamy me propose un miguelito et observe avec plaisir la façon dont je mords dans la pâte feuilletée croustillante pour atteindre enfin le centre crémeux.

— C'est délicieux !

Elle rayonne en entendant ce compliment.

CHAPITRE 2

Ma première semaine se compose essentiellement de paperasserie et de beaucoup de miguelitos. C'est tout juste si grand-mère ne me donne pas la becquée. Elle est ravie d'avoir trouvé une victime qui se laisse gaver de bon cœur. Mia nous observe en souriant lorsque, sur la terrasse quasi déserte, je parcours laborieusement les classeurs contenant la comptabilité de plusieurs années et que mamy pose pour la énième fois des gâteries sous mon nez. De temps en temps, les documents bruissent au détour d'une petite brise marine. De la musique estivale sort des haut-parleurs d'un groupe de jeunes installés sur la plage. Parfois, leurs rires couvrent le vacarme.

Je loge dans l'appartement aménagé au-dessus du restaurant. Habituellement, il est loué à des touristes, mais la tempête de l'hiver précédent n'a pas seulement détruit le toit : elle a également occasionné un dégât des eaux dans la kitchenette. Tout continue à fonctionner correctement, mais les dommages sont bien visibles. Comme il n'y avait pas assez d'argent pour effectuer les réparations, mes grands-parents n'ont pas pu le mettre en location. Ils m'ont proposé une chambre dans leur maison, mais j'ai gentiment décliné leur offre. Je préfère avoir un endroit à moi pour pouvoir me retirer de temps à autre. De plus, la vue dont je bénéficie depuis mon balcon le matin quand je prends mon petit-déjeuner est absolument splendide. À présent, je n'ai plus aucun problème à me lever tôt !

Quelques femmes arrivent sur la terrasse. Elles choisissent une table en plein soleil. Beatriz s'avance vers elles à une allure qui lui ferait perdre une course d'escargots. Elle ouvre son calepin et fixe les clientes sans prononcer le moindre mot. Impatiente, elle tapote le papier avec le dos de son stylo. Dépitée, je secoue la tête et me replonge dans les comptes annuels.

La paillote cumule tellement de dettes que même sa vente ne rapporterait pas assez pour les éponger. Les profits ont dégringolé durant les cinq dernières années, et en examinant les deux les plus récentes, je suis étonnée que papy et mamy n'aient pas encore fait faillite.

Le prêt consenti par les Castillo n'est pas un crédit ordinaire : c'est une deuxième hypothèque avec le restaurant en gage. En outre, il comporte plusieurs clauses dont je mets fortement en doute la légalité. Ainsi, il est stipulé que les Castillo ont le droit de revoir le montant des intérêts chaque année, ce qui implique que les charges augmenteront probablement aussi de concert.

La clause qui m'inquiète cependant le plus est celle qui spécifie que la totalité de la somme empruntée peut être réclamée si mes grands-parents manquent de rembourser ne serait-ce qu'une seule mensualité, ce qui est arrivé en avril dernier. Cependant, les Castillo n'ont pas encore fait valoir cette disposition assassine. Mamy m'a dit que monsieur Castillo lui avait affirmé qu'ils n'avaient pas l'intention de mettre cette clause à exécution, mais que c'était pour eux une garantie.

Cela me laisse un peu dubitative. Aux Pays-Bas, une telle condition serait sans doute déclarée illégale, mais je ne connais pas la loi espagnole en la matière. En outre, il n'y a pas assez d'argent pour engager un avocat de renom tout en réalisant des travaux de rénovation.

Après lecture de la convention, je bous de colère, mais j'essaie de ne pas le montrer. La rage seule ne mène à rien. La meilleure stratégie est de garder la tête froide et d'envisager les différentes solutions. Je comprends en tout cas qu'en plus des dettes en cours, papy et mamy devront

rembourser plus de treize mille euros par an. Une somme qu'ils n'ont tout simplement pas. À chaque page que je tourne, mon inquiétude grandit. Je conseillerais à n'importe quelle autre entreprise dans cette situation de s'avouer vaincue, mais la perspective que mes grands-parents soient obligés de tout vendre et de passer leur retraite différée en procédure de désendettement...

Au cas où le restaurant devrait être vendu, cela rapporterait beaucoup plus si l'entreprise était en meilleure santé financière qu'actuellement. Bien qu'il n'y ait pas énormément d'argent disponible pour investir, je suis convaincue que quelques changements sur la carte représenteraient déjà une belle amélioration. Je prends des notes en regardant autour de moi. L'intérieur nécessiterait un petit rafraîchissement. J'imagine très bien ce mobilier dans une cafétéria où sont servis des portions de frites à un euro cinquante et du café soluble. Il serait sans doute possible, en retapant quelques chaises et tables dénichées dans un dépôt-vente, de créer une ambiance bohème, spéciale Ibiza. L'endroit est en effet magnifique : il faut juste qu'il soit mis au goût du jour. Cela ne veut pas forcément dire que les gens devraient boire des shots de betteraves et de gingembre dans des pots de confiture, mais simplement que le style devrait être plus contemporain.

Je suis tirée de mes pensées par l'arrivée de Mia, qui s'installe en face de moi avec son déjeuner.

— Je jurerais que cette semaine tu as froncé tes sourcils tellement souvent que ton processus de vieillissement a dû s'accélérer d'au moins cinq ans, déclare-t-elle en prenant une bouchée de sa copieuse salade garnie, accompagnée de pain frais, d'une coupelle d'aïoli et de pommes de terre en tranches recouvertes de sauce tomate.

Habituellement, les Espagnols déjeunent très bien, contrairement aux vacanciers qui semblent pouvoir vivre de soleil et d'eau fraîche.

Troublée, je la regarde et passe la main sur mon front. Mia trempe un morceau de pain dans l'aïoli et l'enfourne, tout en singeant l'expression que

je semble avoir eue au cours de la semaine écoulée.

— C'est si catastrophique ? demande-t-elle, inquiète.

J'hésite un instant, puis je hoche la tête et j'acquiesce.

— Je crois qu'il faudra effectuer beaucoup de changements pour que *La Sirenita* soit encore là l'été prochain.

Mia se lèche les lèvres et penche légèrement la tête.

— À quoi penses-tu ? demande-t-elle.

— Pour commencer, j'adapterais les menus au public, dis-je en désignant les gens sur la plage.

Mia suit mon regard.

— On ne va quand même pas servir uniquement des bouts de carottes crues avec du houmous, non ? demande-t-elle, effrayée.

En souriant, je lui explique :

— Je pensais plutôt à des smoothies, des salades de fruits et des trucs avec du quinoa. Le mieux, ce serait de la nourriture qui a un style digne d'Instagram. J'ai l'impression que notre nouveau public y est sensible. Et cela nous ferait, par la même occasion, de la publicité gratuite. Peut-être pourrait-on aussi songer à une spécialité du chef...

Je tapote mon menton avec l'index et réfléchis, les yeux dans le vide.

— Hum, commence Mia.

Sa fourchette reste suspendue en l'air alors qu'elle me dévisage d'un air interrogateur.

— Je suppose que ce serait surtout pour la journée. Que voudrais-tu servir le soir ? s'enquiert-elle.

— Je pensais aux tapas de mamy. Il y a déjà tellement de pizzerias dans les environs. À mon avis, après les pizzas, ce sont les tapas qui sont les plus rentables. Si tu achètes les ingrédients à un bon prix, tu peux avoir une marge bénéficiaire brute de quatre-vingts pour cent. De plus, je suis sûre qu'un joli restaurant à tapas avec vue sur le soleil couchant attirerait un grand nombre de clients.

Mia hoche la tête affirmativement. Puis un air soucieux apparaît sur son visage. Elle rejette ses cheveux en arrière, prend une profonde inspiration et fait un ample geste autour d'elle.

— J'en parle à contrecœur, mais as-tu vu l'état de l'établissement ? demande-t-elle en rougissant.

Manifestement, elle n'aime pas dire du mal du restaurant.

Jouant avec mon stylo sur mon bloc-notes, je serre les lèvres.

— Je sais... Se trouve-t-il par hasard sur cette île un endroit dans le genre Emmaüs ?

Je pose ma question avec prudence.

Un instant, Mia semble outrée, puis son visage s'illumine peu à peu.

— Quelle bonne idée ! Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? s'exclame-t-elle.

— En été, les gens s'installent rarement dans le restaurant. Alors, le mieux serait de commencer par donner un nouveau look à la terrasse. Si c'est un succès, on pourra toujours rénover l'intérieur dans la foulée. Je compte également programmer un rendez-vous avec les golden boys et leur demander un délai de paiement. Je veux savoir sur quoi ils se basent pour croire qu'ils ont le droit d'ajouter ces clauses aberrantes.

Enthousiaste, Mia frappe dans ses mains.

— Vas-y, ma belle ! Laisse-les faire connaissance avec Evanator !

Perplexe, je demande :

— « Evanator » ? Pourquoi ça sonne comme si j'avais l'ambition de conquérir le monde ?

Mia picore une olive en affichant un air contrit.

— C'est ce qu'on dit quand tu te lances corps et âme dans un projet. En fait, c'est le surnom que grand-père et moi te donnons. Vois-le comme un compliment pour ta persévérance. Grand-mère t'appelle simplement pitbull.

Je tourne une page en souriant et entre quelques chiffres dans ma calculatrice. Pendant quelques minutes, un silence s'installe, brisé

finalement par Mia.

— Ça te plairait de sortir ce soir ? Tu as tellement travaillé cette semaine... Se détendre un peu, ça fait du bien, déclare-t-elle, pleine d'espoir. Une nouvelle discothèque vient d'ouvrir dans un village du coin, j'aimerais bien y aller...

Je me mordille la lèvre. J'ai encore tant à faire... Apparemment, le doute se lit sur mon visage, car Mia croise les bras et son regard devient sévère.

— Je n'accepterai pas un refus, assène-t-elle. C'est très gentil d'aider papy et mamy, mais tu dois aussi penser un peu à toi ! Et à moi.

Les coins de sa bouche remontent légèrement, puis elle ajoute :

— Que vais-je faire sans un chaperon ?

Je dois admettre que la perspective d'une soirée sans obligations m'enchantait. Je lève les bras en signe de capitulation.

— OK, tu as gagné.

Ravie, Mia applaudit, mais elle s'arrête lorsque je lève la main.

— À une condition !

— Laquelle ?

— On prend un taxi.

CHAPITRE 3

— *Carpe diem*. Portons un toast à une soirée sans souci ! s'exclame Mia en faisant tinter son verre contre le mien.

Le liquide orange déborde presque, et le quartier de pêche qui est accroché au bord manque de tomber par terre. J'avale une gorgée du cocktail fruité. Le breuvage est dangereusement sucré, comme si quelqu'un avait tenté de dissoudre cinq cents grammes de sucre dans trente centilitres d'eau. Je sens presque sauter l'émail de mes dents. Mon visage se tord, mais à chaque gorgée, j'apprécie davantage la boisson.

Nous sommes au milieu d'une foule de personnes qui, pour la plupart, ont le visage tourné vers un énorme podium et se balancent au rythme de la musique. Sur la scène trône une imposante table de mixage derrière laquelle se tient un homme couronné d'un casque posé de guingois sur sa tête. Il balaie l'air avec la main. Les gens imitent ses mouvements et tentent d'attraper un truc imaginaire au-dessus de leur tête. Je n'ai jamais compris la signification de ce geste. C'est comme si le DJ était un genre de voyant frottant sans cesse sa boule de cristal sans pour autant réussir à en enlever les traces de doigts sales.

Les derniers rayons du soleil, qui descend de plus en plus à l'horizon, réchauffent le sommet de mon crâne. Je ferme les paupières. Une brise chaude balaie quelques mèches de mon visage. Les grandes feuilles des palmiers qui nous entourent bougent doucement. Elles semblent se mouvoir au rythme de la musique. Je lève la tête et scrute le ciel clair qui se teinte

lentement de rose orangé. Le dernier tube du DJ remplit mes oreilles. Je reprends une gorgée de mon Bellini et commence à bouger de plus en plus librement.

Mia saute comme si sa vie en dépendait. Son épaisse chevelure s'agite joyeusement.

— Au moins, ici, ils savent faire la fête ! s'exclame-t-elle.

Elle porte une robe blanche qui contraste avec sa peau bronzée. Quand elle danse, sa jupe virevolte autour de ses genoux. Ma robe portefeuille bleue imprimée de fleurs est assortie à mes yeux et bruisse autour de mes chevilles. J'observe le public.

Sainte Mère, j'avais oublié que les Espagnols étaient aussi beaux ! Bien sûr, ce n'est pas pour rien qu'ils jouent toujours le rôle principal dans les romans à l'eau de rose dont les usagers du rail tentent anxieusement de cacher la couverture.

Quand mon regard croise celui d'un homme sur ma droite, les poils se dressent sur mes bras, et une vague de chaleur me submerge. Il peut remercier à deux genoux les dieux des gènes de l'avoir gratifié d'un visage aussi parfait. Il affiche un large sourire, dévoilant une rangée de dents d'une blancheur éclatante. Ses cheveux noirs sont un peu plus longs sur les côtés que sur le dessus. Sa frange tombe nonchalamment sur son front. Elle est assortie à sa barbe de trois jours. Il porte un tee-shirt à col V bleu marine, serré à la poitrine et un peu plus large sur les hanches. Sur ses avant-bras sont tatouées des lignes vert foncé. Je fronce les sourcils pour essayer de les déchiffrer, mais dans le fatras de signes, je ne parviens à découvrir aucune forme cohérente. Ses yeux sombres me dévisagent d'un air satisfait. Sous son regard insistant, mes joues s'enflamment. Lorsque nos regards se croisent à nouveau, une secousse traverse mon corps. Vite, je tourne la tête en direction de la scène. J'ai la bouche sèche, et je déglutis à plusieurs reprises pour faire disparaître cette sensation.

Parfois, j'aimerais avoir un peu de l'assurance de ma cousine. Mia n'aurait jamais détourné les yeux. Elle l'aurait fixé jusqu'à ce qu'il se sente à l'étroit dans son bermuda. Peut-être devrais-je commencer à faire des choses qui sortent de ma zone de confort. Ne pas effectuer une analyse de risque complète pour chaque situation, mais me lâcher tout simplement.

Je vide mon verre pour me donner du courage et tourne de nouveau la tête vers l'Adonis, prête à lui sauter dessus et à lui arracher ses vêtements. Ou, en tout cas, à entamer la conversation avec lui, à la suite de laquelle, avec sa permission, j'aurai le droit d'admirer son torse musclé sans tee-shirt. Je peux le faire. Je parle couramment l'espagnol, donc il ne devrait pas s'installer de silence gênant, et je n'aurai pas non plus besoin, ce qui serait pire, de citer des phrases de « The Ketchup Song », ce qui me limiterait à *y la baila* et *y la canta*.

C'est alors que je découvre que la place où se trouvait l'homme peu auparavant est à présent occupée par un groupe de nanas, manifestement sous l'emprise de substances autres que l'alcool. L'une d'elles tient un monologue, appuyée contre une table, alors qu'une autre danse comme si elle chassait un essaim de guêpes. Un mélange de soulagement et de déception s'empare de moi. En même temps, je sens mes épaules se relâcher.

Quelques shots de tequila plus tard, le soleil a complètement disparu sous des applaudissements nourris et a laissé place à un ciel rouge orangé sous un voile noir d'étoiles étincelantes. Les gros spots accrochés au-dessus de la scène envoient leurs lumières sur la foule et colorent la fumée sortant d'une machine. D'abord en mauve, puis en bleu, puis en vert. Je bouge au rythme de la musique qui sort des haut-parleurs, et je sens des picotements dans les doigts. Je passe les mains dans mes cheveux avant de les lever. Cet éternel sentiment d'angoisse qui me serre la poitrine et que j'ai commencé à considérer comme normal a disparu. Ma tête se remplit d'agréables pensées insouciantes.

Mia est rayonnante et avec son visage parfait, elle a du succès auprès des casanovas du club qui tournent autour d'elle comme des vautours. À présent, un homme charmant l'entoure de son bras. Leurs corps se frottent de façon sensuelle. Je tape sur l'épaule de ma cousine, qui me regarde d'un air interrogateur.

Je tente de crier plus fort que la musique :

— Tu veux boire quelque chose ?

Elle réfléchit un instant, puis hoche la tête.

— Un Sex on the Beach, s'il te plaît !

— Tu n'as pas besoin d'envoyer ton amie au bar pour ça ! s'exclame l'homme en souriant de manière suggestive.

Mia écarquille les yeux, mais sur ses lèvres apparaît un sourire aguichant. Puis elle se penche vers lui pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille.

Je me fraie un chemin à travers la foule en direction du bar. La chaleur que dégagent les corps en sueur est perceptible à distance. Plusieurs hommes me lancent des œillades suggestives. L'un d'eux me tend la main, que je saisis instinctivement, puis il me fait tourner. Lorsque j'atteins enfin le bar, je m'évente. J'ai des crampes dans les joues à force de sourire depuis bientôt une heure. J'attends patiemment le barman qui verse tranquillement un peu d'alcool dans le nombril d'une fille allongée sur le comptoir. Les spectateurs commencent à siffler quand un garçon s'avance et aspire le liquide, comme si celui-ci était la promesse d'une vie éternelle. Il passe la langue sur ses lèvres, puis attrape avec sa bouche le quartier de citron que la fille tient entre les dents, avant de le recracher et de gratifier la demoiselle d'un baiser passionné.

— Que puis-je vous servir ?

Soudain, le barman est devant moi, de l'autre côté du comptoir, et il me regarde en souriant.

J'ouvre la bouche pour répondre, mais j'hésite. Comment disent-ils en Espagne : Sex on the Beach ou Sexo en la Playa ? Ici, ils aiment bien traduire, alors :

— Euh... Sexo en la Playa ? dis-je d'un ton interrogateur en levant deux doigts pour indiquer que j'en veux deux.

Le barman cligne plusieurs fois des yeux, regarde autour de lui et se mordille la lèvre inférieure. Il se penche en avant, et sur le ton de la conspiration, il chuchote :

— J'ai encore un peu de travail, mais je serai libre dans une petite heure... Comment refuser les avances d'une belle femme comme vous ?

Je fronce les sourcils en voyant l'expression pleine d'espoir du barman. C'est alors que je me rends compte de ce que je viens de dire. Le rouge me monte aux joues. J'ouvre la bouche pour rectifier le tir, mais quelqu'un d'autre me devance :

— Elle parle du cocktail, Mattéo. Vieux pervers. Ça craint pour toi, si tu te mets à déformer les commandes des clients de cette manière.

Je perçois une légère ironie dans la voix de l'homme. Un bras musclé surgit à un centimètre à côté du mien. J'ai l'impression que le petit espace qui nous sépare génère assez d'énergie pour fournir en électricité le spectacle en cours. Pour la énième fois de la soirée, je sens les poils se dresser sur mes bras et mon cœur battre la chamade. Je regarde de côté, droit dans les yeux noisette de l'homme qui, malgré lui, est devenu depuis quelques heures l'objet de mes fantasmes pervers. Il sort un billet de cinquante euros de son portefeuille et le tend à Mattéo.

— Un Sex on the Beach et un Whiskey Sour, s'il te plaît.

J'ouvre la bouche pour répliquer que ce n'est pas nécessaire et que ma cousine, qui est sans doute en train de se faire bécoter par une usine à MST, attend son cocktail. Mais je me ravise et me contente d'un seul mot.

— Merci, dis-je en prenant le verre que me donne Mattéo, qui a l'air déçu.

— Merci bien, Elias ! Comme si tu n'avais pas déjà assez de succès auprès de la gent féminine, maugrée-t-il, en lui tendant sa boisson.

Le dénommé Elias hausse un sourcil en saisissant le verre.

— Je ne crois pas que mon intervention ait une quelconque incidence sur ton manque en la matière, déclare-t-il en souriant, avant de se tourner vers moi.

Mattéo marmonne une phrase incompréhensible empreinte d'envie et se dirige de nouveau vers le groupe de jeunes complètement saouls.

J'observe l'homme, qui s'appelle donc Elias. De près, il est encore plus beau que ce que j'imaginais. Il a des lèvres pulpeuses et un regard intrigant qui m'emprisonne et déclenche de drôles de choses en moi. Je sens de la sueur sur mes doigts, bien qu'ils tiennent une boisson fraîche. Lorsque je réussis enfin à me détacher de son regard, je vois que les lignes vertes sur son bras sont en réalité un enchevêtrement de symboles que j'ai du mal à déchiffrer. Quand Elias se rend compte de mon intérêt pour son tatouage, il se penche vers moi. Son souffle chaud balaie quelques cheveux de mes oreilles et me fait frissonner.

— C'est une carte, me confie-t-il.

Je me mordille la lèvre et lève de nouveau la tête vers lui. Quels yeux splendides ! Le genre d'yeux qui ont déjà vu beaucoup de choses. Je ne serais pas étonnée d'apprendre qu'un jour il a sauvé au péril de sa vie un chaton d'une maison en feu, ou alors qu'il a enfoncé dans une flaque de boue la tête d'un mec qui maltraitait des chiots.

— Je m'appelle Eva, dis-je tout de go en tendant la main.

Je fronce aussitôt les sourcils. Ce n'est pas un entretien d'embauche ! Et il ne m'a pas demandé mon nom ! Il m'a juste donné une explication à propos de son tatouage que je reluquais comme hypnotisée. Elias affiche à présent un large sourire. Je sens des papillons dans mon ventre en voyant ses fossettes. Un court instant, j'ai l'impression de l'avoir déjà rencontré, mais je ne sais pas où.

— Moi, c'est Elias, déclare-t-il en glissant la main dans la mienne. Qu'est-ce qui t'amène à Ibiza, Eva ?

Son regard est doux mais perçant.

Je déglutis. Je ne veux pas plomber tout de suite l'ambiance en lui parlant des problèmes financiers du restaurant, alors je hausse les épaules aussi nonchalamment que possible.

— Je n'ai pris que peu de vacances ces dernières années. Je travaille à mon compte. Cet été m'a semblé le moment opportun pour ne pas accepter de nouvelles missions. Mes grands-parents habitent à Ibiza, alors j'ai décidé de leur rendre une petite visite. Et toi ?

Mes yeux parcourent ses bras fins mais musclés. Outre le sauvetage de petites boules de poils pendant des incendies, il doit sûrement, pour le plaisir, aider de vieilles dames en portant leur panier à provisions. Ou bien il s'acquitte d'autres nobles tâches qui lui donnent ce corps de rêve.

Un rire profond remonte de sa gorge, et il se frotte les bras, conscient de son sex-appeal. Je cligne des paupières en me rendant compte que je viens de créer de toutes pièces un personnage en me basant uniquement sur ses biceps. *Qui a dit : superficielle ?*

Vite, je regarde de nouveau son visage. Il me jette un coup d'œil amusé.

— Je fais régulièrement de la plongée. J'ai ma propre entreprise, déclare-t-il en buvant une gorgée de son cocktail.

Ah, ceci explique cela. Il a une école de plongée, alors c'est normal qu'il ait des bras musclés s'il nage souvent et se bat avec des requins carnivores. Je tripote la chaîne autour de mon cou. Ses yeux suivent mon mouvement et s'arrêtent sur mon décolleté. Il fronce les sourcils, puis détourne aussitôt le regard. Il ouvre la bouche pour dire quelque chose, mais il n'en a pas l'occasion, car une femme éméchée mais attirante lui saute au cou.

— Elias !

Elle a du mal à prononcer le « l ». Sa langue doit être trop pâteuse pour pouvoir articuler correctement.

— Pourquoi tu ne me donnes plus de tes nouvelles ? demande-t-elle en faisant la moue avec de grands yeux de Bambi.

Le clignement des paupières semble s'effectuer au ralenti, sans doute à cause du verre vide qu'elle tient à la main.

Ses cheveux noirs et lisses tombent comme une tenture de velours alors qu'elle presse sa poitrine contre l'épaule d'Elias. Elle n'a absolument pas l'air de se rendre compte qu'il a déjà une interlocutrice... OK, d'accord, nous avons échangé à peine cinq phrases, mais tout de même... Elle lui susurre quelque chose à l'oreille. Les yeux d'Elias s'écarquillent.

— Roaar ! ajoute-t-elle à ce qu'elle vient de lui chuchoter, en agitant la main devant le visage d'Elias, telle la griffe d'un félin prêt à sauter sur sa proie.

Le sang se retire du visage d'Elias, sûrement en direction d'un organe bien particulier qui en nécessite davantage à cet instant.

J'observe la scène. Un rire étonné s'échappe de ma bouche. Peut-être le signe qu'il est temps de partir. Au moment où je m'apprête à me retourner, je me rends compte qu'Elias blêmit non pas d'excitation mais de gêne. L'air désespéré, il essaie de repousser gentiment la fille.

J'hésite un instant, puis je me remémore la façon dont il vient de me délivrer des tentatives de séduction du barman qui, à en juger, souffre du complexe de Mick Jagger. La moindre des politesses serait de lui rendre la pareille.

Vite, j'envoie un texto à Mia disant que j'ai rencontré un garçon sympa. Sa réponse consiste en une avalanche d'émoticônes en forme d'aubergines et de gouttes d'eau, suivie de : « Profites-en ! »

Je me retourne, lance un regard aguichant à Elias, et lui demande en désignant la sortie d'un signe de tête :

— Tu viens ?

CHAPITRE 4

Je tiens une petite bouteille de tequila dans une main et mes chaussures dans l'autre. Je marche dans le ressac, et les vaguelettes caressent mes chevilles. De temps en temps, au gré de mes pas, mes pieds s'enfoncent dans le sable fin. Outre quelques illuminations colorées sur le boulevard, la seule lumière vient de la lune, qui est suspendue dans le ciel comme une grosse boule argentée jetant une lueur mystérieuse sur la mer.

Les doigts d'Elias effleurent mon bras quand il attrape la bouteille. Nous avons déniché la tequila dans une supérette locale encore ouverte, trouvée sur notre chemin.

Curieuse, je demande :

— C'était qui cette femme ?

Je vois sa pomme d'Adam bouger quand il avale une gorgée. Ma question est un peu naïve, comme s'il était possible qu'il l'ait rencontrée à l'occasion d'une palpitante partie d'échecs.

Il s'essuie la bouche du dos de la main et me regarde. Ses yeux jettent des étincelles.

— C'est la fille que mon frère m'a envoyée le mois dernier en guise de *blind date* , déclare-t-il en secouant la tête. Et je crois que nos opinions divergent quant au succès de cette rencontre.

Un silence s'installe. Pas un silence désagréable qui m'obligerait à cracher des mots comme des pépins de pastèque, mais un silence qui me fait apprécier davantage encore le bruit de l'eau et la petite brise marine.

J'observe Elias du coin de l'œil. L'ovale de son visage est bien dessiné. Au menton, il a une petite cicatrice à peine visible sous sa barbe de trois jours. Mon regard glisse vers ses bras musclés et bute de nouveau sur son tatouage. Il m'a expliqué que le dessin représente une carte, mais je suis incapable d'y reconnaître un pays. En revanche, je vois bien quelques navires et des rochers. À côté de chaque image se trouvent des chiffres et des lettres presque illisibles.

— Ce sont des points de repère, indique Elias, répondant ainsi à une question que je n'ai pas encore formulée pour la seconde fois de la soirée. J'ai fait tatouer la carte de mes plongées les plus marquantes avec leurs coordonnées. Ce sont les petites lettres.

Il lève légèrement le bras pour que je puisse les lire. Les dessins de ses exploits sous-marins sont d'une précision étonnante. D'habitude, je ne suis pas fan des tatouages, mais ceux-ci sont magnifiques. Intriguée, je passe mon doigt sur les lignes fines. Les poils se dressent sur son bras, et un frisson parcourt son corps. Surprise, je laisse aussitôt retomber ma main.

— C'est beau, dis-je en réponse à son regard interrogateur.

Un coin de sa bouche se relève.

— Tout a commencé lors d'une plongée en Australie avec des amis. On avait déniché un poisson extrêmement rare, explique-t-il en désignant un dessin sur son bras. Alors, on a tous décidé de se le faire tatouer en souvenir. Sauf que moi, je n'ai pas cessé d'en rajouter depuis.

— Comment feras-tu quand ton bras sera complètement recouvert ?

Elias sourit.

— Si je réussis à le couvrir entièrement avec de nouvelles plongées mémorables, je pourrai déjà m'estimer heureux ! Et si jamais c'était le cas, je n'y sacrifierais pas d'autres parties de mon corps.

Il frotte inconsciemment son bras tatoué.

— Je n'ai pas vraiment l'ambition de servir de carte ambulante à la marine. En plus, c'est douloureux, ajoute-t-il en grimaçant.

J'éclate de rire en entendant sa dernière remarque. Taquine, j'envoie avec mon pied un peu d'eau de mer dans sa direction et je lui demande :

— Quelle est ta plus belle plongée ?

Je lui reprends la bouteille de tequila et j'en bois une gorgée. Le liquide me brûle la gorge. Une merveilleuse sensation d'indolence se répand dans mon corps.

Elias passe la main dans ses cheveux en m'observant avec attention. Il mord sa lèvre inférieure. Fascinée, je regarde ses incisives s'enfoncer légèrement dans sa peau tendre.

— Celle que j'ai faite en Australie, je crois, répond-il en se frottant le menton.

Un voile rêveur passe dans ses yeux.

— Là-bas, la vie marine est l'une des plus diversifiées de toutes celles que j'ai explorées. Même si celle qui entoure Es Vedrà est magnifique aussi. Elle n'a peut-être pas des couleurs aussi éclatantes qu'un récif corallien, et on n'y trouve pas non plus d'épave intéressante, mais c'est... c'est un endroit tout simplement magique.

Intriguée, je répète :

— « Es Vedrà » ?

— C'est une petite île rocailleuse tout près d'ici, non loin de la côte. Elle fait partie de la réserve naturelle de Cala d'Hort, explique-t-il. Il y a des espèces animales et végétales rares qu'on ne trouve nulle part ailleurs dans le monde. Et c'est un lieu chargé de magnétisme. Je crois que c'est de là que viennent tous les mythes et légendes.

— Quels mythes ?

Il sourit.

— Lequel veux-tu entendre ? Celui sur les ovnis, ou celui du port d'attache de la déesse Tanit ?

Je cligne des yeux.

OK, je reconnais qu'une certaine quantité d'alcool circule dans mes veines, mais pas assez pour croire à des histoires de petits hommes verts ou de déesses de la fécondité.

En haussant les épaules, je lui réponds :

— Celui que tu préfères.

Un grand sourire barre son visage.

— C'est la réponse que j'espérais ! s'exclame-t-il. Mon mythe favori est celui qui raconte que la formation rocheuse d'Es Vedrà est composée des restes de l'Atlantide. Certains autochtones pensent qu'elle pourrait être le sommet de la cité engloutie.

Je lui donne une tape amicale sur l'épaule en souriant. Puis j'approche la bouteille de tequila de mon visage, plisse les yeux pour lire l'étiquette et demande :

— Le fabricant aurait-il ajouté des substances hallucinogènes à ce breuvage ?

— Touché ! s'esclaffe-t-il en rejetant la tête en arrière. Je projette de retourner bientôt à Es Vedrà. On peut y trouver des espèces de poissons surprenantes. Jusqu'à quand restes-tu à Ibiza ? Aurais-tu envie de venir avec moi ?

J'hésite. Cela me semble formidable de jouer les Sherlock à la recherche de Nemo, mais j'ai tellement de travail à la paillote que je n'ai pas vraiment de temps à consacrer à un plongeur *caliente* dont le seul regard me donne des papillons dans le ventre.

Il attend ma réponse avec les yeux emplis de tant d'espoir qu'il m'est impossible de refuser sa proposition.

Alors, je déclare :

— Volontiers !

Aussitôt ce mot sorti de ma bouche, une étrange mais agréable sensation parcourt mon corps. Elias me gratifie d'un large sourire.

Entre-temps, nous nous sommes tellement éloignés du club que la musique du suivant nous parvient déjà. Je porte la bouteille de tequila à mes lèvres pour la énième fois de la soirée, puis la vide presque entièrement, en laissant les toutes dernières gorgées à Elias, qui suit mon exemple quand je la lui tends. En fond sonore, on perçoit l'air entraînant de « Havana » de Camila Cabello.

— J'adore ce morceau, dis-je en me balançant doucement au rythme de la musique.

Ce titre évoque l'été. Il donne envie de mettre un maillot de bain, de fourrer un parasol dans le coffre de la voiture et de se précipiter vers la mer, même s'il pleut des cordes. Le regard d'Elias glisse sur mon corps. Il me tend la main en guise d'invitation.

— Je n'ai même pas encore dansé avec toi ce soir ! s'exclame-t-il.

Charmée, je glisse la main dans la sienne. Ses doigts sont un peu rêches, desséchés par l'eau salée dans laquelle il a l'habitude de nager.

— Alors, il faut y remédier ! dis-je.

Elias m'attire contre lui. Quand il commence à se mouvoir, la chaleur de son corps traverse le fin tissu de ma robe. Ses hanches bougent doucement, et ses mains effleurent ma taille avant de s'arrêter juste au-dessus de mes fesses. Je connais le morceau par cœur. Comme Elias suit exactement le rythme de la musique, j'ai l'impression que les haut-parleurs sont juste derrière nous et non pas à plusieurs mètres de là. Ses doigts pressent le bas de mon dos lorsqu'il me penche en arrière au moment où la chanteuse entonne : « *Half of my heart is in Havana.* »

Quand un autre morceau démarre, mes pieds suivent les siens qui vont de plus en plus vite. Je sens le sable se soulever lorsqu'il me fait virevolter sur la plage. Des coquillages brisés s'enfoncent dans mes pieds, mais je m'en fiche. L'adrénaline fuse dans mon corps, et comme j'ai bu assez d'alcool pour me transformer en raisin fermenté, je ne sens pas la douleur.

Les morceaux s'enchaînent. Je ne compte plus le nombre de chansons sur lesquelles nous dansons, et j'ai du mal à identifier la musique qui sort des haut-parleurs. La barbe de trois jours d'Elias pique mes joues. Des gouttes de sueur coulent le long de mon dos. Je pose ma tête sur son épaule et hume son odeur. Il sent la mer. Pas comme s'il avait séjourné dans un conteneur devant la criée, mais un parfum frais et salé. Comme une journée chaude sur la plage.

Il ôte quelques cheveux collés sur mon visage. Je déglutis en voyant son regard. Ses yeux scintillent encore plus intensément que les étoiles au-dessus de nous. Ses pupilles sont tellement dilatées qu'on ne voit plus qu'une infime partie de ses iris foncés. Je regarde ses lèvres pulpeuses qui semblent s'approcher de plus en plus. Mon cœur bondit dans ma poitrine.

Sans réfléchir, je presse mes lèvres contre les siennes. Dès qu'elles se touchent, je suis submergée par un flot de chaleur. Ma respiration s'accélère. Ses doigts jouent avec mes boucles sombres. Il me serre contre lui en m'embrassant intensément. Je sens le goût de la tequila sur sa langue. Ses lèvres glissent avec dextérité sur les miennes.

J'ai perdu la notion du temps. Entrelacés et captivés par notre jeu de séduction, nous sommes tous deux hors d'haleine quand nous relâchons enfin notre étreinte. La poitrine d'Elias se soulève rapidement. Il me regarde avec de grands yeux. De mes doigts tremblants, je touche mes joues qui sont brûlantes. Mon cœur bat la chamade. J'ai chaud. Non, j'ai très chaud ! Le mélange d'alcool et de danse, suivi de ce baiser...

Lentement, je défais le nœud qui ferme ma robe portefeuille. En observant mes gestes, Elias écarquille ses yeux davantage encore.

— Eva, que...

Je pose mon doigt sur ses lèvres en laissant glisser ma robe de mes épaules. À présent, je me tiens devant lui, juste vêtue de mon ensemble soutien-gorge-culotte en dentelle. Un ensemble appartenant à la catégorie « je m'habille sexy rien que pour moi » et qui, sur une échelle allant de la

nonne à la Bunny Girl, tendrait plutôt vers la dernière. Ses yeux passent de mes épaules à mes seins, puis de mon ventre à mes jambes. Sous son regard brûlant, je suis parcourue d'un frisson. Il déglutit. Au moment où il avance d'un pas, je me retourne et cours vers la mer, en espérant trouver un peu de fraîcheur. Au loin, j'entends le rire tonitruant d'Elias lorsque je plonge – après une courte hésitation.

— Sainte Mère ! Elle est glaciale !

Je tourne la tête vers Elias. Il a entre-temps enlevé son tee-shirt et, sans hésiter, il se jette dans les vagues. De l'eau est projetée dans tous les sens quand il plonge à environ un mètre de moi. Lorsqu'il refait surface, il s'ébroue et affiche un regard malicieux.

— J'ai cru un instant que tu avais une autre idée en tête ! s'esclaffe-t-il en voulant m'asperger.

En souriant, je me détourne pour tenter d'éviter les éclaboussures, puis je me lève. Mon soutien-gorge trempé laisse peu de place à l'imagination.

Elias plonge de nouveau. Maintenant, juste devant moi. L'eau ruisselle le long de ses joues quand il remonte. Il écarte les mèches de mon visage et m'embrasse pour la deuxième et certainement pas la dernière fois cette nuit-là.

CHAPITRE 5

Les rayons du soleil qui filtrent par les rideaux de la chambre me piquent les yeux. Soudain, une violente douleur traverse mon crâne. Je me recroqueville. J'ai l'impression qu'un chef de bande est en train de braquer un néon sur mon visage après que j'ai eu à subir un interrogatoire assorti du supplice de la baignoire. Ma bouche est archisèche.

Doucement, je tente d'humecter mon palais avec la langue. J'ai sans doute trop bu la nuit précédente. Lors de ma dernière cuite, j'avais moins de vingt-cinq ans. Et avoir moins de vingt-cinq ans est le meilleur remède contre la gueule de bois. Cette satanée Mia avec son *carpe diem*. *Diem* de merde, oui !

Je ferme de nouveau les paupières, pour les rouvrir peu après. Le plafond au-dessus de moi est immaculé et lisse. Perplexe, je fronce les sourcils. Le mien est non pas blanc, mais en bois avec d'épaisses poutres. Je me redresse légèrement. La pièce où je me trouve est beaucoup plus grande que ma chambre, qui ressemble davantage à celle d'un Lilliputien. Je tâtonne autour de moi et heurte quelque chose de dur. Je me tourne et... je crie. Non, je hurle !

Les paupières du bel homme à côté de moi s'ouvrent brutalement. Il se redresse d'un bond. Je couvre ma bouche de mes mains et le regarde d'un air ébahi.

— Hein ? Quoi ?

Sa voix est enrouée. Il me dévisage, ahuri. Ses cheveux partent dans tous les sens. Le fin drap blanc cache précisément la partie de son corps bronzé qui, à mon avis, n'aurait justement pas besoin d'être recouverte, mais cela me permet de constater qu'il dort nu. Et moi... Vite, je glisse les mains sur mon corps. Je pousse un soupir de soulagement en découvrant que ma culotte est toujours autour de mes fesses et que mes seins sont toujours soutenus par deux bonnets rembourrés.

Lentement mais sûrement, les souvenirs de la soirée de la veille remontent à ma mémoire. Les maladroites tentatives de séduction du barman. Elias qui s'est rapidement présenté comme le parfait dérivatif. Les danses sur la plage, les baisers torrides, le bain de minuit...

Elias tire sur le drap pour camoufler son corps. Il me regarde d'un air amusé.

— Je ne suis pas non plus si effrayant que ça ! s'exclame-t-il.

Alors, je ne peux qu'éclater de rire.

— Excuse-moi, mais je me demandais où j'étais.

Je déglutis en désignant son corps, à présent entièrement soustrait à ma vue.

— Est-ce qu'on a...

Je racle la gorge.

— A-t-on, euh...

Pff, je ressemble à une élève de sixième en cours de biologie au moment où est abordé le chapitre des organes de reproduction. Pourquoi suis-je incapable de poser ma question normalement ?

Taquin, il hausse les sourcils.

— Tu veux savoir si on a couché ensemble ? demande-t-il.

Quand je hoche la tête, son sourire s'élargit, faisant apparaître des fossettes sur ses joues alors que les miennes s'empourprent.

— Non, on n'a pas fait l'amour. Même si tu ne m'as pas facilité la tâche. Tu n'arrêtais pas d'enlever tes vêtements sous mon nez.

Heureusement que tu n'as pas réussi à dégrafer ton soutien-gorge, sinon je ne suis pas sûr que j'aurais pu me maîtriser, déclare-t-il en désignant ma robe portefeuille qui jonche le sol.

À chaque mot qu'il prononce, ma honte enfle jusqu'à ce que je me sente obligée de cacher mon visage sous le drap.

— Mais comment se fait-il alors que toi, tu sois nu ?

J'ai murmuré ma question en espérant presque qu'il ne l'a pas entendue.

Le rire retentissant d'Elias emplît la chambre.

— C'est ta faute ! me sermonne-t-il.

Me sentant en sécurité sous le drap, j'ose lui jeter un coup d'œil. Ses yeux brillent de malice. Pour ma part, je pourrais tomber raide de honte.

— Je... je t'ai violé en quelque sorte, c'est ça ? dis-je, terrifiée. Je suis désolée !

— Oh, ne t'inquiète pas. J'étais une victime consentante. La seule chose qui m'a retenu, c'est que je ne savais pas si ton inconduite résultait d'un excès de tequila ou si tu en avais réellement envie. Maintenant, en voyant ta réaction, je crois que j'ai bien fait. Mais pour être honnête, j'ai trouvé tes tentatives de séduction sous l'emprise de l'alcool plutôt touchantes, déclare-t-il, en pinçant mon genou à travers le drap d'un geste qui se veut rassurant, mais qui déclenche en moi une nouvelle vague de gêne.

Touchantes ! Non pas sexy ou séduisantes, mais touchantes ! Il vaut peut-être mieux que je me souvienne à peine de ce qui s'est passé cette nuit. Je ne me suis encore jamais sentie aussi honteuse que maintenant. Bien que... la fois où, lors du mariage d'une amie, ma robe s'est déchirée, dévoilant ma culotte, s'en approche pas mal. L'ourlet de ma jupe s'était coincé dans la portière d'une voiture. Quand celle-ci a démarré, j'ai couru à côté en tapant sur la vitre, espérant que le conducteur s'arrêterait. À la grande joie de mes amis, il existe des images de cette mésaventure, car l'oncle de la mariée était justement en train de tester sa nouvelle caméra.

Elias interrompt le flot de mes pensées.

— Je n’ai pas l’habitude de prendre des petits-déjeuners copieux, mais quelque chose me dit que des œufs au bacon te feraient plaisir.

Il me regarde d’un air plein d’espoir. Quand j’acquiesce, il balance ses jambes hors du lit. J’essaie de détourner pudiquement mon regard, mais je ne peux m’empêcher d’examiner du coin de l’œil ses fesses parfaites alors qu’il se dirige vers son armoire. Après qu’il a mis son caleçon et qu’il se tourne vers moi, mes yeux s’agrandissent. Sa peau est magnifiquement bronzée, et il n’a pas une once de graisse. Il me dévisage sans broncher en me voyant le fixer, bouche bée. Puis il passe la main dans ses cheveux, se racle la gorge et désigne une porte.

— Si tu veux te rafraîchir un peu... la salle de bains est là.

Il enfle un pantalon de jogging ample et se dirige vers la porte de l’autre côté de la pièce. Il hésite un instant, puis abaisse la poignée.

— À tout à l’heure, lance-t-il avant de disparaître.

Après avoir pris ma douche dans sa superbe salle de bains, je hume la robe que j’ai portée la veille. Je frémis : le capitaine Jack Sparrow a dû dégager la même odeur lorsqu’il se trouvait coincé sur une île déserte avec en tout et pour tout une réserve de rhum pour une année. J’ouvre la porte et demande d’un ton hésitant :

— Euh, Elias ?

— Oui ?

Sa voix me parvient de loin. Seigneur, la maison doit être immense ! Son école de plongée a sûrement beaucoup de succès !

— Aurais-tu des vêtements propres à me prêter ?

Un instant de silence, suivi de :

— Oui, sûrement. Regarde dans mon armoire.

Je trouve un tee-shirt et prends un cintre vide. Je drap ma robe portefeuille autour du métal pour la suspendre à l’extérieur. Quand j’ouvre la baie vitrée et pénètre sur la terrasse, j’ai l’impression d’entrer dans une carte postale. Accrochée à une colline, la maison donne sur des cimes

d'arbres verdoyantes et des feuilles de palmiers, derrière lesquelles se dessine une mer cristalline. Quelques bateaux, appartenant sans doute aux habitants de ce quartier, voguent sur l'eau. Ici et là, la végétation laisse la place à d'autres villas. *Waouh !* La vue m'impressionne tellement que j'en oublie ma gueule de bois pendant un instant.

Le soleil, déjà haut dans le ciel, réchauffe mon visage. Je ferme les yeux. Une douce brise joue avec mes cheveux dénoués. Je ne serais pas étonnée si, au milieu des arbres devant moi, se trouvaient un serpent et une pomme. Je n'ai jamais été aussi proche du paradis.

— Sympa, ton pied-à-terre, dis-je en m'asseyant à l'îlot central de la cuisine où Elias fait frire des œufs, qui grésillent en atterrissant dans la poêle chaude.

Elias a un sourire en coin, et cette satanée fossette réapparaît. Il est toujours torse nu. Ses pectoraux gonflent quand il saupoudre les œufs de sel. Ses cheveux ébouriffés lui donnent un air super sexy.

— Merci, répond-il en poussant un mug fumant dans ma direction. J'ai fait du café. Veux-tu du sucre et du lait ? demande-t-il en désignant des dosettes de lait concentré et un sucrier.

En guise de réponse, j'ajoute deux morceaux de sucre dans mon breuvage. J'avale une bonne gorgée en fermant les yeux. Ça alors ! En plus, son café est excellent ! Comment se fait-il qu'il soit toujours célibataire ?

Sa cuisine ressemble à s'y méprendre à celle que je rêve d'avoir un jour. Grande avec un plan de travail en granit et un îlot central muni d'une table de cuisson à six feux. Assortie, bien sûr, d'un bel homme qui ne rechigne pas à cuisiner et qui est capable de servir un parfait petit-déjeuner continental après une soirée de folie.

Elias dresse les œufs au plat sur une tartine grillée et pose l'assiette devant moi. Je le remercie de nouveau. Il vient s'asseoir à côté de moi.

— Ce tee-shirt te va bien, dit-il en me détaillant de la tête aux pieds. Ses yeux s'arrêtent un instant sur mes seins.

Sous son regard sensuel, ma respiration s'accélère. Soudain, je n'ai plus du tout envie de manger. Pourtant, je me force à couper un morceau de pain et à l'avaler.

Le reste de la matinée, nous parlons d'Ibiza et de mon travail aux Pays-Bas. Il semble légèrement impressionné quand je lui explique que je travaille à mon compte en tant que gestionnaire d'entreprise et que je suis régulièrement sollicitée par des sociétés internationales. Ma prochaine mission démarre mi-septembre, ce qui signifie que je peux rester à Ibiza tout l'été.

Après avoir vu la villa où il habite, je n'ose pas poser de questions au sujet du succès de son école de plongée. Je ne voudrais pas passer pour une midinette attirée par tout ce qui brille. En outre, j'aimerais bien le revoir. Certes, je serai très occupée par la paillote, mais je dois aussi reconnaître que les cordons-bleus sympathiques et de surcroît dotés d'un physique d'Apollon croisent rarement mon chemin. Je serais donc une parfaite imbécile si je refusais ce genre de distraction pendant mon séjour à Ibiza. Et l'alcool que j'ai absorbé n'a pas détruit suffisamment de cellules cérébrales pour que je mérite ce qualificatif.

En consultant mon portable, je découvre que Mia m'a envoyé plusieurs messages. Je décide d'appeler un taxi. Même si hier soir je l'avais prévenue que j'étais avec Elias et que je ne rentrerais pas avec elle, cela ne garantissait pas pour autant que celui-ci ne se révélerait pas être la réincarnation de Guy Georges. Avant que je monte dans la voiture, Elias pose un léger baiser sur mes lèvres.

— À bientôt, Eva.

CHAPITRE 6

Un immense sourire ne quitte pas mon visage. Même pas quand j'endosse pour la deuxième fois le rôle de victime potentielle de la conduite de Mia. Je me cramponne de nouveau au montant de sa Jeep tandis qu'elle file à toute vitesse sur les routes de montagne mal entretenues. On se dirige vers 1 000 % Ibiza, un dépôt-vente faisant office de décharge pour presque tous les entrepreneurs dont les projets sur l'île se sont soldés par un échec.

Avec papy et mamy, nous avons convenu d'aller voir si, par hasard, un établissement n'aurait pas fermé ses portes après la saison d'hiver en laissant derrière lui une jolie collection de tables et de chaises. Je n'étais pas inquiète qu'ils refusent un relooking de l'espace intérieur. L'état délabré de la terrasse est dû non pas à de la mauvaise volonté, mais à un manque de moyens. La carte du menu, en revanche, c'est une autre histoire. Je n'ai pas encore osé proposer d'échanger les plats en sauces riches en calories contre des smoothies et des salades. Je suppose que ma grand-mère, que je soupçonne de se retenir de mettre un entonnoir dans mon gosier pour me gaver de miguelitos à longueur de journée, verrait d'un mauvais œil une carte où figure « de la nourriture pour les rongeurs », comme elle l'appelle. D'un autre côté, j'espère qu'elle se rend compte que la situation est si désastreuse qu'elle sera bien obligée d'essayer cette solution.

Le rendez-vous avec les Castillo – que nous appelons désormais « les Picsou » – est prévu pour le surlendemain. En fait, c'est ce que je redoute le plus. S'ils ne consentent pas à accorder un délai de paiement, tout ce que

nous entreprenons actuellement ne servira à rien. Donner un coup de neuf à l'établissement tout en remboursant l'emprunt est financièrement irréalisable.

— On est arrivés ! hurle Mia dans une tentative de se faire entendre malgré la musique estivale sortant des haut-parleurs.

D'un brusque coup de volant, elle emprunte le chemin de terre qui mène au magasin, faisant s'envoler un nuage de poussière rouge. Je chasse les particules tout en toussotant pour éviter d'en inspirer trop, puis je descends de voiture.

Le dépôt-vente est en plein air. Divers meubles et objets sont éparpillés un peu partout. Le chemin de terre serpente entre un nombre incalculable de tables, de chaises, de sofas et d'armoires. De vieilles fenêtres et des volets en bois sont posés contre un gros arbre. Ici et là s'entassent des monceaux de bois de chauffage. Dans un coin se dresse une montagne de palettes et de troncs d'arbres. Il y a même des fauteuils de coiffeur, y compris les bacs qui se sont entre-temps remplis de feuilles mortes. Le soleil – que j'ai un peu de mal à localiser – inonde mon visage en ricochant sur plusieurs miroirs.

Un homme à la calvitie naissante et arborant une impressionnante moustache grisonnante s'avance vers nous.

— Bonjour, mesdames ! s'exclame-t-il.

Il est accompagné d'un gros chien marron à poil bouclé, qui sautille autour de ses jambes en aboyant joyeusement, tout heureux de voir arriver de nouveaux venus. Il court vers nous à toute vitesse et me bondit dessus.

— Au pied, Picasso ! ordonne l'homme quand les pattes de l'animal viennent salir ma robe d'été jaune.

Je caresse le chien en essayant de le repousser et en affichant un sourire forcé. Quand je parviens enfin à l'éloigner de moi, mes vêtements sont maculés de traces de pattes boueuses que je tente d'enlever tant bien que mal.

— Je suis désolé, s’excuse l’homme en prenant Picasso par le collier et en le forçant à s’asseoir. Il est tellement content quand il voit arriver des gens. Ce ne sera jamais un bon chien de garde. Il accueillerait même Bonnie et Clyde avec tous les égards.

Picasso s’assoit enfin à contrecœur sur le sol poussiéreux. Sa queue bouge si frénétiquement que le sable vole partout.

— En quoi puis-je vous aider ? demande l’homme avec amabilité en grattant Picasso derrière les oreilles pour le calmer. Cherchez-vous quelque chose en particulier ?

Je lui explique que nous aimerions remettre au goût du jour notre terrasse. Il affiche aussitôt un large sourire.

— Quelle excellente idée ! s’exclame-t-il. En plus, c’est très écolo d’acheter des objets d’occasion et de les retaper. On a tendance à jeter beaucoup trop de choses qui pourraient pourtant facilement être réutilisées.

Il nous précède en direction d’un assortiment de chaises de toutes sortes. En désignant son short, il déclare :

— Avant, c’était un jean normal. Ma femme voulait que je le jette parce qu’il avait des trous aux genoux.

Parmi tout le bric-à-brac, Picasso a entre-temps déniché une savate qu’il dépose à mes pieds en remuant la queue. Il me supplie du regard avec ses gros yeux marron.

— J’ai bien sûr trouvé ça aberrant, poursuit l’homme. J’ai coupé le pantalon à hauteur du genou, et il me sert maintenant de bermuda. Vous voyez : il suffit d’un peu de créativité !

J’acquiesce et ramasse la pantoufle de Picasso que je lance au loin. L’animal court l’attraper en renversant plusieurs objets au passage. L’homme n’y prête aucune attention et continue à bavarder :

— Vous avez de la chance. La semaine dernière, deux établissements de restauration sont venus pour se débarrasser de leurs meubles, déclare-t-il en montrant un tas de chaises en bois de toutes les couleurs.

J'attrape la rouge et l'examine. Elle semble solide et, à part la couleur, je ne vois pas pourquoi elle finirait au feu. Je m'assois dessus en m'appuyant contre le dossier.

— Voilà exactement ce que je voulais dire : un modèle splendide, mais mis au rebut à cause de sa couleur. Les gens préfèrent acheter des sièges neufs plutôt que de retrousser leurs manches et de les repeindre, affirme le vendeur.

Picasso revient au galop. À présent, il tient dans sa gueule non pas une vieille savate, mais un bras. Ce serait un excellent début pour un film d'horreur, si ce n'est que le membre a appartenu à l'un des mannequins rangés un peu plus loin. Cette fois, il le dépose aux pieds de ma cousine en le poussant avec son museau. Mia s'agenouille, prend le bras et l'envoie en l'air : il finit dans une cuvette de toilettes. Le point d'atterrissage n'affecte pas l'enthousiasme de Picasso, qui se jette dessus avec bonheur.

— Je crois que celles-ci pourraient convenir, Mia, dis-je avec entrain. Il faudra les poncer et les peindre, mais ensuite, elles seront parfaites.

Mia hoche la tête en prenant une chaise verte.

— Elles sont confortables, convient-elle en vérifiant que le siège supporte bien son poids. J'ai quelques amis qui voudront sûrement nous aider.

Surprise, je demande :

— Qui ?

— Ah, des gars que je connais de...

Ses joues s'empourprent.

— Eh bien, des types que je connais, c'est tout, répète-t-elle avec un sourire gêné.

Entre-temps, l'homme s'est dirigé vers un endroit où se trouvent des petites tables. Alors que les chaises m'ont agréablement surprise, je ne peux pas en dire autant des tables. Il y en a peut-être sept ou huit qui pourraient être réutilisées après un coup de peinture, mais le reste est bon pour la

décharge. On pourrait éventuellement récupérer les pieds métalliques noirs, mais les plateaux sont trop abîmés pour leur insuffler une seconde vie. Je les contemple d'un air dubitatif. Le mieux serait d'avoir des tables identiques pour que la terrasse ne ressemble pas à un dépotoir.

— Je vous fais un prix parce que c'est vous, annonce généreusement le vendeur en me voyant hésiter.

Je suis sur le point de décliner l'offre quand mon regard tombe sur quelques grosses planches taillées dans un tronc d'arbre, posées contre un large palmier en forme d'ananas.

— Celles-là aussi sont à vendre ? demandé-je en les désignant.

L'homme suit mon regard et sourit.

— Tout est à vendre ici, ma belle, répond-il courtoisement. À part Picasso, s'empresse-t-il d'ajouter lorsque le chien accourt avec un autre membre dérobé à un mannequin.

— On pourrait utiliser les pieds de ces tables, dis-je en désignant de la tête les exemplaires usagés. Et ces planches comme plateau.

Affichant un large sourire, l'homme sort une calculatrice de sa poche.

Mia réfléchit, puis fronce les sourcils.

— Ne risque-t-on pas de devoir fermer le restaurant beaucoup trop longtemps pour effectuer tous ces travaux ? demande-t-elle.

Je me mords la lèvre, car j'y ai déjà pensé.

Alors, je propose :

— Pendant ce temps, on pourrait peut-être vendre des smoothies sur la plage. À condition qu'on arrive à convaincre mamy de modifier la carte du menu et que Beatriz ne nous présente pas sa démission lorsqu'on lui demandera d'élargir légèrement son rayon d'action.

En prononçant cette phrase, je me rends compte que cela ne serait pas la fin du monde si Beatriz rendait son tablier.

Pensive, Mia hausse les épaules.

— On n'a pas vraiment le choix, dit-elle enfin.

Quand Mia m'informe que l'un de ses copains est doué pour retaper des meubles et qu'il est prêt à nous aider, nous décidons de prendre aussi quelques palettes, pour en faire un coin lounge avec vue sur la mer. Le propriétaire semble ravi que nous le délestions d'une grande partie de son monceau de bric-à-brac. Après une intense session de marchandage, à l'issue de laquelle nous aboutissons à un montant final de mille deux cent cinquante euros « et pas un centime de moins ! », je sens vibrer mon portable dans mon sac à main. Je le sors et vois s'afficher le nom d'Elias. Mon cœur bondit en lisant son message. Il m'a envoyé une photo d'une magnifique vue d'un immense rocher se dressant dans la mer. Le soleil rasant jette une lueur orangée sur les pierres grises. Au premier plan se trouve une canette de bière.

Elias : *Sais-tu ce qui rendrait cette vue encore plus belle ?*

Je considère l'écran en souriant. Je sens le regard curieux de Mia me transpercer quand je réponds au message.

Eva : *Subtil !*

Elias : *Merci. J'ai un problème.*

Eva : *Zut, raconte !*

Elias : *Le week-end dernier, j'ai rencontré une fille qui me plaît beaucoup, mais je ne sais pas trop comment lui demander de sortir avec moi.*

Le sourire sur mon visage s'élargit tellement que j'ai des crampes aux joues. J'entends Mia glousser.

Eva : *Demande-lui, tout simplement ! On parie un restau qu'elle dit oui ? ;-)*

Elias : *OK... Eva, veux-tu dîner avec moi samedi ?*

Eva : *Non, désolée, tu n'es pas vraiment mon type d'homme.*

Je vois qu'Elias commence à taper quelque chose, s'arrête, continue, puis envoie finalement une très courte réponse.

Elias : *:-)*

Eva : *OK. Flûte, maintenant, j'ai perdu notre pari. C'est moi qui invite samedi !*

Elias : *Ha ha ha ! Je me suis bien fait avoir ! Attendons samedi pour nous chamailler sur le règlement de la note !*

— Qui est responsable de ce sourire radieux ? demande Mia quand nous sommes sur le chemin du retour.

L'homme du dépôt-vente a consenti à garder nos affaires de côté pendant cinq jours, moyennant un petit acompte. Je prends à ma charge une partie des frais de rénovation, car papy et mamy sont tout simplement dans l'incapacité de tout payer. Après avoir protesté, ils ont finalement accepté mon offre sous le dénominateur « prêt sans intérêts ». Non pas que je leur demanderais l'argent un jour ou l'autre au cas où ils feraient faillite, mais comme ça, ils se sentent moins gênés.

Radieuse, je réponds à la question de Mia :

— C'est Elias, le garçon avec qui j'étais le week-end dernier.

Comme à son habitude, Mia roule à tombeau ouvert et sourit en dépassant un camion qui klaxonne furieusement.

— Bien vu ! s'écrie-t-elle, enthousiaste. C'est très malin de prendre un peu de bon temps cet été en compagnie d'un homme au lieu de ne penser qu'à travailler. J'espère que ça te détendra, ajoute-t-elle en relevant les sourcils d'un air entendu.

Si elle n'avait pas été au volant, je lui aurais volontiers donné un coup de coude.

Au fur et à mesure que nous nous approchons du restaurant, mon estomac se noue. Il va bientôt falloir expliquer à mamy qu'elle devra modifier la carte, et je redoute sa réaction.

— Des smoothies ! s'exclame-t-elle, indignée, comme si je venais de lui suggérer de servir des tarentules frites. Avec des graines et des trucs de ce genre ?

— Entre autres, dis-je en priant pour qu'elle soit d'accord.

— Et de la salade de koala ?

— Mais non, mamy, avec du qui-no-a !

— Ça ne me dit rien qui vaille, réplique-t-elle en secouant la tête. Ça ne remplit pas l'estomac ! Il faut que les gens puissent avoir un déjeuner consistant, sinon ils ne tiendront pas la journée.

— Ce n'est pourtant pas l'avis de nos clients, mamy, déclare Mia pour me venir en aide.

Je lui lance un sourire reconnaissant.

— Et le soir, il y aura toujours tes tapas au menu, ajoute-t-elle. On pourrait même élargir l'offre.

Mamy me regarde, puis ses yeux glissent vers Mia pour enfin se poser sur son mari, qui observe la scène à distance.

— De la salade de koala ! répète-t-elle, dépitée.

Papy s'approche d'elle et l'entoure de ses bras.

— Tu sais, les temps changent, Carmen, tente-t-il de l'amadouer. On pourrait au moins leur laisser une chance, on n'a pas grand-chose à perdre. Je crois qu'Eva y a vraiment bien réfléchi.

Mamy semble dubitative.

Alors, j'explique :

— En tout cas, on devra fermer pendant quinze jours pour rénover la terrasse. Pendant ce temps, on pourrait dire à Beatriz d'arpenter la plage avec un plateau de smoothies pour voir s'il y a des gens qui sont intéressés. Considère ça comme un genre de mini-étude de marché. Si le chiffre d'affaires reste stable ou baisse, on garde la carte telle qu'elle est maintenant.

— Dois-je aller me balader sur la plage ? s'indigne Beatriz, qui a entendu la fin de notre conversation en arrivant sur la terrasse, un plateau à la main. Sais-tu à quel point c'est dur de marcher sur le sable ? En plus, il faudra que je monte et descende sans cesse l'escalier ! Si j'avais voulu faire du cardio, je serais allée m'inscrire dans une salle de sport ! grommelle-t-elle en posant le plateau sur notre table.

Irritée, Mia roule des yeux avant de s'adresser à Beatriz :

— Ce n'est que pour deux semaines, Beatriz, déclare-t-elle en maîtrisant sa voix.

Beatriz cligne des paupières, puis plante les mains sur les hanches.

— Il n'y a aucune clause dans mon contrat qui stipule que je dois servir sur la plage, assène-t-elle.

— Dans ton contrat, il n'y a rien non plus concernant les pauses cigarette que tu prends tous les quarts d'heure ! réplique Mia.

Beatriz referme la bouche en regardant Mia d'un air courroucé, mais elle ne riposte pas.

Mamy pousse un profond soupir en levant les bras au ciel.

— OK, d'accord. De toute façon, on n'a rien à perdre, admet-elle.

À présent que grand-mère a donné son feu vert pour l'élaboration d'une nouvelle carte, Mia et moi commençons notre remue-méninges, confortablement installées sur la terrasse. Il fait un peu plus frais que d'habitude, mais le temps est encore aux robes d'été. Une petite brise joue

avec les feuilles posées devant nous sur la table. Nous connaissons plusieurs recettes de smoothies, mais il faudra leur trouver des noms accrocheurs. Finalement, nous décidons de les appeler entre autres : « That's Bananas », « Turn Up the Beet » et « Going Coconuts ».

Après les smoothies, il est temps de s'occuper de la composition des salades. Mia, qui a travaillé quelque temps en cuisine, invente les recettes et moi les noms. Rapidement, nous tombons d'accord sur : « Kale Yeah », « You Make Miso Happy » et « Tofu or Not Tofu ». La spécialité du chef sera une salade avec du poisson frais. Elle s'appellera « La Sirenita », comme le restaurant. Mamy rédige la carte des tapas. Bien qu'élargi, le choix sera toujours limité, car cela revient meilleur marché de confectionner moins de snacks différents. Cependant, connaissant mamy, le goût compensera largement le caractère restreint de l'offre.

CHAPITRE 7

— N'ai-je même pas le droit de me fâcher un tout petit peu ? demande Mia en faisant la moue tandis que nous roulons en direction de la ville d'Ibiza.

Je ris en voyant sa déception, mais je secoue énergiquement la tête.

Mia laisse tomber ses épaules de dépit.

— Dommage, j'aurais bien voulu expliquer en détail à monsieur Castillo ce que je pense de lui.

À cause de la conduite sportive de ma cousine, quelques mèches s'échappent de ma coiffure façonnée avec soin. J'ai relevé mes cheveux en un élégant chignon, et je porte l'une de mes plus belles robes. Je veux donner l'image d'une femme soignée et sobre. Les affaires sont les affaires, mais en se mettant en colère, on ferait le jeu de ces gros bras de l'immobilier. Mia a tenu à m'accompagner pour assister aux négociations, sinon j'y serais allée toute seule.

Je réponds en souriant :

— Je sais, mais le démolir verbalement ne serait pas le signe d'un grand professionnalisme.

De plus, bien remontée, elle serait capable, juste avec des mots, de réduire les Castillo à une version 2D.

— Argh ! grogne-t-elle, agacée. Parfois, je me demande si on est vraiment de la même famille. Tu ne possèdes pas une once de tempérament

espagnol. Ce côté rationnel et pragmatique vient de tes racines néerlandaises.

Je réplique, puis nous continuons à nous chamailler sur l'intérêt de traiter ou non notre créancier de salopard jusqu'à ce qu'on arrive à destination.

Je contemple, bouche bée, l'immense complexe de bureaux qui se dresse devant moi dans la vieille ville d'Ibiza. Les maisons alentour avec leurs murs couleur sable et leurs volets en bois sont à l'opposé de ce bâtiment au style moderne et épuré. L'architecte a utilisé des poutres métalliques et du verre. L'immeuble comporte un grand nombre de fenêtres. Des palmiers bordent le chemin dallé menant aux larges portes à tambour. Sur l'immense enseigne au-dessus de l'entrée, il est inscrit : « Los Castillos ». Le logo de l'entreprise – un château dessiné d'un fin trait de pinceau – transparaît derrière les lettres joliment calligraphiées. Un instant, je sens le courage me quitter. Bon sang ! Comment vais-je pouvoir, du haut de mes cinq ans d'expérience en tant que travailleuse indépendante, mesurer à une entreprise de grande envergure aussi florissante et animée d'un tel désir de colonisation ? Et puis, qu'est-ce qu'on s'imagine ? S'ils en ont envie, ils peuvent nous rayer de la carte d'un claquement de doigts en utilisant la fameuse clause. D'ailleurs, pourquoi ne l'ont-ils pas déjà fait ? Éprouveraient-ils un malin plaisir à voir les gens du « bas peuple » se tortiller devant eux ? Ou sont-ils conscients du fait que – si papy et mamy décident de porter l'affaire devant un tribunal – leur clause ne tiendrait pas la route, ainsi que je le suppose ?

— Ça va, Eva ? demande Mia, inquiète.

Sa question me ramène à la réalité.

Je déglutis plusieurs fois, puis je hoche la tête.

— Je suis super fière de toi ! murmure-t-elle quand nous entrons dans le bâtiment.

Tout en me serrant la main d'un geste d'encouragement, elle ajoute :

— Je sais que je t’ai provoquée, tout à l’heure, en évoquant ton attitude calme et posée, mais j’admire la façon dont tu relèves à bras-le-corps les défis les plus difficiles en t’y cramponnant sans jamais rien lâcher. Tu es trop forte !

Les commissures de mes lèvres remontent, et je lui lance un regard reconnaissant. C’étaient les phrases que j’avais besoin d’entendre. Je marmonne un remerciement, et bombe le torse pour tenter d’avoir l’air plus déterminé.

Nous pénétrons dans l’immense hall d’entrée. Au milieu trône une fontaine en métal. L’eau rebondit bruyamment sur le fer forgé. Des canapés lounge et des fauteuils sont installés aux quatre coins du hall. Je respire à fond, et me dirige vers le comptoir où se tient une femme tirée à quatre épingles. Ses cheveux décolorés sont relevés en un élégant chignon à la Grace Kelly, et son maquillage est impeccable. En nous voyant arriver, elle nous dévisage de la tête aux pieds.

— Bonjour, en quoi puis-je vous être utile ? demande-t-elle d’un ton glacial.

— Bonjour, nous venons voir monsieur Castillo.

Je m’efforce de ne pas avoir la voix qui tremble. Je suis intimidée par l’endroit et par l’attitude méfiante de la réceptionniste.

Ses yeux d’un gris polaire s’attardent quelques instants sur mon visage, puis elle demande :

— Avez-vous rendez-vous ?

J’acquiesce d’un hochement de tête, et je donne mon nom. Elle nous prie de nous asseoir sur l’un des canapés. Presque aussitôt, une secrétaire – un genre de clone de l’hôtesse d’accueil – vient nous chercher. Elle nous précède en direction de l’ascenseur. Les boutons avec les numéros indiquant les différents niveaux s’allument et s’éteignent au fur et à mesure que nous montons jusqu’à ce que nous arrivions au dernier étage. Les portes s’ouvrent avec un léger *ping* .

Le style de l'espace dans lequel nous pénétrons est conforme à celui de l'ensemble de l'immeuble : froid, sobre et impersonnel. Un mur est orné d'une grande carte d'Ibiza où figurent plusieurs bâtiments, appartenant sans doute aux Castillo. Le sol est gris. Des bureaux sont alignés les uns à côté des autres. Quelques employés sont au téléphone. Vu leurs gestes agités, ils répondent sans doute à des interlocuteurs furieux. De part et d'autre se trouvent des bureaux privés, pourvus de grandes baies vitrées. Probablement pour que les supérieurs hiérarchiques puissent surveiller leur personnel. Dans l'une des pièces, un homme en costume chic marche de long en large en parlant à un autre individu assis dans un fauteuil, qui l'écoute en silence.

La secrétaire nous emmène vers un endroit situé loin de ce tumulte et bénéficiant vraisemblablement de la plus belle vue de tout l'immeuble. Ses hanches se balancent doucement tandis qu'elle avance sur ses talons hauts. Elle frappe à une porte. Bien que ce bureau dispose aussi d'une paroi de verre, il est impossible de voir qui se trouve à l'intérieur, car les stores sont baissés. Après avoir frappé trois fois de suite, la secrétaire ouvre le battant.

— Mesdames Martens et Pérez sont là, monsieur Castillo, annonce-t-elle.

Je n'entends pas de réponse, mais la secrétaire s'efface pour nous laisser la place. Mia entre la première. Lorsque j'aperçois l'homme assis derrière le bureau en chêne foncé, je me fige, le souffle coupé.

Mon cœur s'emballe alors que mon regard s'accroche aux yeux noisette d'Elias. C'est comme si je voyais un autre homme. Contrairement au week-end précédent, il est à présent vêtu d'un costume sur mesure. Ses cheveux, qui tombaient auparavant en mèches rebelles sur le front, sont maintenant lissés en arrière. Le tatouage sur son avant-bras droit est recouvert par le tissu coûteux de sa chemise et de sa veste, et il porte des chaussures en cuir brillant. Ses yeux s'écarquillent. Comme si lui aussi avait du mal à me reconnaître. Je ne me souviens plus de tout ce que j'ai déblatéré dans la nuit

de samedi à dimanche quand j'étais ivre morte, mais à en croire son regard ébahi, les malheurs du restaurant n'en faisaient pas partie. Elias continue à me fixer. J'ai la bouche sèche. Je ressens une grosse déception en me rendant compte que notre rendez-vous de samedi prochain tombe à l'eau. Perplexe, Mia nous observe à tour de rôle. Je finis par fermer la bouche qui était restée grande ouverte et détourne le regard.

La secrétaire fronce les sourcils, se racle la gorge et propose :

— Désirez-vous boire quelque chose ?

N'obtenant aucune réponse de ma part ni de celle d'Elias, elle adresse un regard interrogateur à Mia.

— Un cappuccino, s'il vous plaît, répond ma cousine.

Comme je ne réagis toujours pas, Mia ajoute :

— Pour Eva aussi. Avec deux morceaux de sucre, s'il vous plaît.

Cela semble faire sortir de sa torpeur Elias, qui déclare :

— Pour moi, ce sera un café noir, s'il vous plaît.

Du café noir ! Pas étonnant que ce roi du Monopoly préfère l'amertume au sucré !

En m'observant toujours d'un air consterné, Elias nous indique les sièges devant son bureau.

— Prenez place, s'il vous plaît.

Je réussis enfin à me remettre en mouvement, me dirige vers son bureau, et m'assois en croisant les jambes. Nerveuse, je bouge le pied, et le talon aiguille de mon escarpin tape sur la moquette. Le regard de Mia me brûle la joue, mais je ne me tourne pas vers elle. En revanche, je continue à fixer le bel homme devant moi d'un air courroucé.

Il déglutit et passe la main dans ses cheveux en reprenant sa respiration.

— Eh bien, quel has..., commence-t-il, mais je l'interromps aussitôt.

— Je croyais que tu avais une école de plongée ! dis-je d'un ton sec.

L'accusation se reflète clairement dans ma voix.

Il se cale dans son fauteuil de cuir, tout en triturant son bouton de manchette en argent. Ses yeux passent de Mia à moi et *vice versa*. La colère que j'ai réprimée de toutes mes forces ces dernières semaines remonte à la surface. Je me sens flouée. Heureusement que je n'ai pas réussi à lui sauter dessus le week-end dernier, sinon la situation actuelle aurait été cent fois pire.

— Je n'ai jamais dit ça..., commence-t-il, mais il est interrompu par sa secrétaire qui apporte le café. Merci, Catalina, dit-il courtoisement tandis que la femme distribue les tasses.

Après qu'elle a refermé la porte, Elias me lance un regard insondable.

— Je n'ai pas pu dire que j'avais une école de plongée, pour la bonne et simple raison que je n'en ai pas. En tout cas, pas encore, déclare-t-il avec un petit sourire arrogant.

Je me mordille la lèvre en repensant au moment où Elias m'a dit qu'il aimait faire de la plongée. En y réfléchissant bien, les mots « école de plongée » n'ont effectivement pas franchi ses lèvres. Maintenant, je comprends mieux aussi cette immense villa avec vue sur son humble royaume. Je secoue la tête, incrédule. Si la carte que j'ai vue en arrivant chez lui est une quelconque indication sur les biens que les Castillo détiennent, la seule explication de ce qu'ils font endurer à papy et mamy serait l'avidité et un besoin impérieux de posséder toujours plus.

Je fais glisser les morceaux de sucre dans mon café et j'en avale une petite gorgée en sondant Elias du regard. Un instant, il me semble voir passer un éclair de déception dans ses yeux pendant qu'il digère mon attitude hostile, mais soudain, il change du tout au tout. L'émotion qui se lisait sur son visage disparaît et est remplacée par un air réservé. Les mains croisées, il se penche en avant et nous examine pensivement.

— Mais je suppose qu'une enquête concernant l'existence supposée de mon école de plongée n'est pas la raison de votre présence ici, déclare-t-il avec pertinence.

Je prends une grande inspiration et frappe un coup sec sur la table. Du coin de l'œil, je vois Mia sursauter sur son siège. Je dois reconnaître que ce geste me fait paraître beaucoup plus agressive que je le suis en réalité. Je suis en colère parce que les Castillo rédigent des contrats aussi peu éthiques et qu'Elias a fait en sorte que je me réjouisse de notre prochain rendez-vous. À cause de son charme débile, de ses cils démesurés et de ses pectoraux surdimensionnés, j'ai pensé à lui beaucoup trop souvent ces derniers jours. *Imbécile !* Je regarde la main avec laquelle j'ai tapé sur le bureau, débordée par mes émotions, et je décide alors que mon ton doit être aussi ferme que mon geste.

— C'est exact, dis-je. On est ici pour demander un report de paiement. Comment pouvez-vous vous croire habilités à changer chaque année le montant des intérêts ?

Surpris, Elias remonte les sourcils, mais ne riposte pas.

Je hausse davantage le ton en poursuivant :

— Je suis quasiment sûre que ce n'est même pas légal. Si vous ne nous octroyez pas un délai de paiement, je vous poursuivrai en justice. Vous ne nous laissez même pas la possibilité de faire tourner de nouveau correctement le restaurant.

Je me redresse et me penche en avant. Le collier que je porte quotidiennement se balance à mon cou. Un instant, Elias est distrait par la brillance de l'argent. Hors de moi, je frappe de nouveau la table.

Elias me dévisage, les yeux écarquillés.

— Mon grand-père, ma grand-mère et ma cousine travaillent d'arrache-pied dans cet établissement, et je ne vais pas laisser deux salauds d'agents immobiliers avec des chaussures à bout pointu hors de prix le leur voler, dis-je.

Je lance un rapide coup d'œil à Mia, qui affiche un air ravi. La seule chose qui lui manque en ce moment, c'est un cornet de pop-corn dans lequel elle pourrait picorer en écoutant ma tirade.

Elias, resté assez calme jusqu'à présent, se redresse également. Un instant, j'ai le souffle coupé quand je vois son regard. Je présume que le fait de l'avoir traité de « salaud d'agent immobilier » n'augmentera pas le facteur sympathie dont j'aurais pourtant besoin pour mener à bien cette conversation.

— Alors, que proposes-tu, Eva ?

Il prononce mon prénom sur un ton de dénigrement. Sa voix s'élève aussi, et ses yeux crachent du feu. Les poils de ma nuque se dressent. *Shit*. Je n'aurais jamais dû le traiter de salaud.

— Combien d'argent comptes-tu encore balancer dans ce gouffre avant d'accepter que c'est une cause perdue ?

Combative, je plante les mains sur les hanches et réplique :

— Cela demande juste quelques aménagements, mais j'ai un plan.

Ses narines s'élargissent, et il lève les bras au ciel dans un geste du genre « toujours la même rengaine ».

— Comme si on ne me l'avait encore jamais sortie, celle-là ! s'exclame-t-il avec dédain.

— Tu l'as sans doute déjà entendue, mais dans ce cas, c'est la vérité, dis-je, les mâchoires crispées. Pourquoi ne pourrais-tu pas pour une fois passer l'éponge, ou en tout cas, laisser la possibilité à quelqu'un d'autre de redresser l'affaire ? Es-tu tellement avide de pouvoir que l'idée que ce restaurant pourrait retrouver un second souffle t'effraie ? As-tu tant besoin de tout posséder ?

Elias passe frénétiquement les mains dans ses cheveux. Maintenant, il semble réellement en colère et frappe, lui aussi, du poing sur la table.

— Tu veux essayer, c'est ça ? me provoque-t-il. Je peux m'imaginer de meilleurs placements pour ton argent, mais si tu tiens à le jeter par la fenêtre, je ne te retiens pas.

Il me regarde d'un air qui balance entre la rage folle et une émotion que je ne réussis pas à décrypter. Puis il prend une profonde inspiration et

semble retrouver ses esprits.

— Assois-toi, ordonne-t-il.

Quand j'ouvre la bouche pour riposter, il me lance un regard sévère.

— Si tu veux un délai de paiement, tu t'assois immédiatement !

Il clique pour allumer l'écran de son ordinateur et commence à taper sur le clavier.

Lors des dix minutes tendues qui suivent, Mia et moi voyons ses yeux balayer l'écran à toute vitesse, puis nous entendons l'imprimante se mettre en route. Elias se lève, prend les documents imprimés et les pose devant moi.

— Voilà le délai de paiement, annonce-t-il en posant, d'un geste légèrement agressif, un stylo à côté du papier.

Puis il se penche en avant. Il est maintenant si près de moi que je peux sentir son après-rasage. Un instant, je ferme les yeux pour laisser entrer cette subtile odeur de musc dans mes narines. Il saisit le stylo et appose une signature gracieuse sur la ligne sous laquelle il est écrit : « E. P. Castillo ».

— Tu peux signer là, dit-il en désignant l'endroit avec son stylo.

Je lui jette un regard incrédule.

— Ai-je au moins le droit de le lire avant ?

Il hoche la tête avec une certaine raideur et se dirige vers la fenêtre. Les bras croisés, il regarde dehors. Les muscles de ses mâchoires se crispent sans cesse.

Le report de paiement se résume au fait que le prochain règlement devra avoir lieu dans six mois, mais il n'y a pas un mot à propos de l'échéance de remboursement. Lorsque je ne découvre ni petits caractères ni autres clauses frauduleuses, je signe de ma plus belle plume au-dessus de l'endroit où il est marqué : E. Martens, pour ordre P. Pérez et C. Pérez-Santos. Je fais la même chose sur le double du document, et le glisse en direction d'Elias avant de ranger mon exemplaire dans mon sac à main.

— Merci, dis-je.

Elias regarde par-dessus son épaule et hoche brièvement la tête en montrant la porte pour nous signifier que nous pouvons partir.

Quand nous nous retrouvons dehors et que le soleil inonde notre visage, Mia me lance un regard empreint de fierté.

— Eh bien ! Quel tempérament ! Je n’aurais pas fait mieux ! s’exclame-t-elle, ravie.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 8

Sur le chemin du retour, Mia allume la radio à fond. « We Are the Champions » des Queen résonne dans les haut-parleurs. Ma cousine se balance joyeusement au rythme de la musique. Même si juste après l’altercation avec Elias, j’ai surtout ressenti de la colère, je me sens à présent vidée et un peu triste. Je n’aurais pas cru être aussi déçue après avoir découvert que l’homme, que je n’ai pourtant vu qu’une fois, est un vrai crétin. Bien qu’il n’ait peut-être pas dit mot pour mot qu’il avait une école de plongée, il n’a pas non plus expliqué ce qu’il faisait en dehors de cette activité. Ou peut-être a-t-il juste voulu dire qu’il ne plonge pas dans l’eau, mais qu’il a le même passe-temps favori que l’oncle Picsou. Cela me paraît plus vraisemblable.

Après l’interrogatoire auquel Mia m’a soumise pour connaître l’origine de ma véhémence dans le bureau d’Elias, j’ai appris un nouveau juron en espagnol : *polla en vinagre* , ce qui veut dire : « bite au vinaigre ». En outre, elle est désolée que ma distraction estivale, soit environ quatre-vingts kilos de beauté masculine, me passe sous le nez. Cependant, ma cousine trouve vite une solution : parmi ses amis qui viendront nous aider pour rénover la terrasse se trouve un paquet de muscles très attirant, paraît-il. Je découvre rapidement qu’elle n’a nullement exagéré.

— Où dois-je mettre ce tronc d’arbre ? me demande Juan en soulevant une grosse planche comme si elle pesait à peine quelques grammes.

Son biceps tendu est strié de veines bleues. Je frotte mon dos douloureux. Je sais d'expérience qu'il faut avoir l'habitude de soulever des haltères olympiques avant de pouvoir s'attaquer à une tonne de bois. OK, il ne s'agit pas de mille kilos, mais il y a suffisamment d'objets lourds à déplacer pour laisser ce travail à des gens qui passent un peu plus de temps que moi dans les salles de sport.

Je désigne le restaurant, où l'un des autres copains de Mia – Félix – est en train de poncer et de lasurer les planches que nous avons achetées. Sofia – une amie de Mia – dévisse les pieds de table. Elle a déjà entassé une bonne partie des montants métalliques. De temps à autre, elle s'essuie le front.

Je regarde Juan déplacer le tronc d'arbre. Il a enlevé son tee-shirt. Ses muscles dorsaux se tendent sous sa peau dorée par le soleil. Son jean usé repose nonchalamment sur ses hanches. Son postérieur semble avoir été soumis à de nombreuses sessions de squat. Mia n'a pas exagéré en disant qu'il était bel homme. Avec ses cheveux châains en bataille et ses yeux bleu clair, il doit sans doute faire battre plus vite le cœur de bon nombre de femmes. OK, ce n'est pas Elias, mais tout de même... *Oups !* Je me sermonne mentalement. Interdiction de fantasmer plus longtemps sur ce pickpocket XXL.

Mes pensées sont interrompues par Beatriz, qui transmet les nouvelles commandes à Mia d'une voix agacée :

— Trois That's Bananas, cinq Going Coconuts et quatre Mango N° 5.

D'excellente humeur, Mia jette les fruits dans les différents blenders pendant que Beatriz se plaint du fait que son plateau devient trop lourd.

— Avez-vous au moins consulté le Code du travail ? demande-t-elle en remuant exagérément les épaules avant d'étirer les bras. À force de porter des poids pareils, je risque de me retrouver avec une hernie discale.

Mia fixe le blender sans sourciller, mais je sens qu'elle commence à s'énervier. Beatriz s'en fiche et s'assoit sur un tabouret de bar.

— Je veux dire... onze smoothies... ça doit peser au moins sept kilos ! déclare-t-elle en levant sept doigts.

Mia pose violemment un verre plein sur le zinc : la substance orangée clapote contre les bords.

— Alors, tu n'as qu'à multiplier les allers-retours ! s'exclame-t-elle. Si tu refuses de faire ce pour quoi tu as été engagée, rien ne t'empêche de partir.

Elle décore les boissons d'un petit parasol et accroche une tranche de mangue avec la peau sur le bord des N° 5.

Beatriz marmonne une réponse presque inaudible, puis se tait.

Un sourire sexy sur les lèvres, Juan me gratifie d'un clin d'œil quand il s'aperçoit que je suis en train de le reluquer. Bizarrement, mes joues ne s'empourprent pas spontanément, et je réussis même à lui rendre son sourire comme un être humain normal ayant une circulation sanguine ordinaire.

Hier, Félix a repeint les boiseries du restaurant, ce qui, vu de la route, donne à l'établissement un air plus soigné. Les murs nécessiteraient aussi un rafraîchissement, mais en ce moment, nous n'en avons ni le temps ni l'argent.

Le plancher en bois de la terrasse a été passé au Kärcher, décapé et lasuré. L'escalier menant de la plage à la terrasse a également été retapé. Les planches en bois semblent comme neuves, et le toit de chaume ajoute une touche tropicale à l'ensemble.

Aux quatre coins de la terrasse, les hommes ont installé des bancs fabriqués avec les palettes. Manifestement un jeu d'enfant pour les menuisiers expérimentés, qui ont rapidement pris les choses en main après qu'au bout de pas mal de tours de passe-passe, j'ai failli visser mon pouce à une palette.

Comme je suis persuadée qu'il vaut mieux déployer les talents que l'on possède plutôt que dépenser de l'énergie dans des choses que l'on ne

maîtrise pas, je suis allée avec mamy chez *Ikea* , où nous avons choisi des coussins. Je suis, de toute évidence, plus douée pour la décoration intérieure que pour le bricolage. Les galettes de siège sont de couleur crème et contrastent joliment avec le bois verni foncé. Ici et là, nous avons ajouté quelques coussins décoratifs et déposé des plaids bleu pétrole sur le dossier des chaises. Bien qu'il règne une chaleur estivale, les soirées au bord de l'eau peuvent être fraîches. Aux quatre coins du restaurant se trouvent les tables basses qui ont déjà été fabriquées. Nous y avons posé des petites bougies colorées. Des bougeoirs ont été suspendus aux poutres de la pergola. Les bananiers que nous avons achetés donnent, avec leurs grosses feuilles vertes, un air frais et exotique à l'ensemble.

L'endroit est fleuri, joyeux, et pourtant stylé. De plus, la vue sur l'immense plage de sable blanc et sur la mer cristalline est magnifique. J'imagine déjà les bancs bondés de vacanciers portant un toast à plusieurs semaines de détente insouciant.

Les nouvelles tables de la terrasse gagnent du terrain. Les chaises qui étaient auparavant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ont été repeintes en blanc. Sur chacune d'elles trône un joli petit coussin. Les cartes sont presque terminées, et aux murs, nous avons accroché de grands tableaux noirs sur lesquels nous pourrions écrire le menu du jour.

Papy et mamy sont de plus en plus enthousiastes en découvrant tous les changements. À vrai dire, il y a bien longtemps que je ne les ai pas vus sourire ainsi. Quand je pense au travail abattu en si peu de temps, un sentiment sans doute prématuré mais euphorique se répand en moi. Lorsque Beatriz remonte sur la terrasse en se lamentant de nouveau et en apportant une commande de vingt-huit boissons, je décide d'attraper un tablier pour lui donner un coup de main. Une occasion de ressortir du placard mes anciennes compétences de serveuse, en vue de la fête d'ouverture du restaurant rénové.

CHAPITRE 9

La terrasse est tellement bondée que certains clients doivent même rester debout, leur cocktail à la main. Depuis que nous avons rouvert les portes de la paillote cet après-midi, nous n'arrêtons pas les allers-retours pour apporter smoothies, cocktails et tapas. Il faut dire que nous n'avons pas lésiné sur la publicité : distribution de flyers dans les hôtels, affichage sur des panneaux publicitaires et impression de bons pour des boissons gratuites. Le travail est éreintant, mais je suis enchantée. C'est agréable de s'activer physiquement au lieu d'être assise toute la journée sur une chaise qui esquinte le dos. Prendre les commandes, servir les boissons et discuter avec les clients, cela me change les idées.

Les amis de Mia, qui bénéficient cet été de cocktails et de tapas gratuits à volonté en remerciement de leur aide, occupent l'un des coins lounge. De temps en temps, Juan me jette des coups d'œil furtifs, et lorsque je les intercepte, il me lance un sourire dragueur. Quand je pose son cocktail devant lui, il me caresse le bras de ses doigts rugueux. Un léger frisson parcourt mon corps.

— Merci, Eva, dit-il.

Il avale une grande gorgée de sa boisson et demande :

— As-tu bientôt fini ton service ?

Plein d'espoir, il me fixe de ses yeux bleus en désignant le coussin vide à côté de lui.

— Je fais de mon mieux pour te garder la place, mais elle est très convoitée, donc il ne faudra pas tarder, déclare-t-il en remuant les sourcils de façon suggestive.

— Très subtil, Don Juan, pouffe Sofia.

Juan lui lance un regard furieux.

— Hé, hé, combien de fois vas-tu encore sortir ce surnom débile ? lui demande-t-il, irrité.

— Aussi souvent que tu continueras à sortir des phrases aussi stupides pour essayer de charmer une femme. La balle est dans ton camp, mon cher ! s'exclame-t-elle en souriant.

Félix lui tape dans la main avant de boire une gorgée de cocktail.

Je ris aussi, puis secoue la tête.

— Désolée, mais je dois travailler jusqu'à la fermeture.

Juan semble légèrement déçu, mais il se tourne aussitôt vers Sofia pour lui demander des exemples de phrases bêtes.

Sofia rejette la tête en arrière en s'esclaffant :

— Quand est-ce que vous fermez, Eva ? Je crois qu'on en aura encore pour un moment !

Le soleil descend lentement à l'horizon, projetant une lueur orangée sur la terrasse. Je reste un instant immobile, le plateau à la main, pour m'imprégner de la vue extraordinaire. La mer calme reflète la lumière chaude et la laisse danser au gré des vaguelettes. Sur la plage, quelques couples se tiennent côte à côte sur le sable blanc ou sur une serviette. Je pousse un grand soupir, profitant de ce spectacle apaisant, mais je suis brutalement sortie de mes rêveries par un bruit de verre que Beatriz vient de laisser tomber.

Je me dirige vers une table où se trouve un couple qui m'est vaguement familier. L'homme est très attirant avec ses cheveux foncés en bataille et ses yeux gris acier. La femme a des boucles rousses et un joli visage. Elle lui raconte quelque chose en gesticulant, et il éclate de rire. C'est alors que je

les reconnais : ils étaient dans l'avion avec moi. Lui avait la phobie de l'avion et tentait de noyer son anxiété dans l'alcool, tandis qu'elle essayait de le rassurer. Elle porte à l'annulaire gauche une bague sertie d'un diamant étincelant, qu'elle n'avait pas lors du vol aller, j'en suis quasiment sûre. Ce genre de pierre, d'une taille à faire sombrer le *Titanic* , ne s'oublie pas si vite.

— Bonsoir, dis-je au couple hilare, qui peine à reprendre ses esprits.

— Ah, excusez-nous. Bonsoir, hoquette l'homme en essuyant une larme au coin de l'œil.

La femme me lance un regard désolé en triturant son énorme bague de fiançailles, comme si elle n'avait pas encore l'habitude de la porter.

— Pas de souci, réponds-je. Désirez-vous boire quelque chose ?

Le couple commande une bouteille de champagne, puis consulte la carte que j'ai apportée. Pendant qu'ils l'étudient et hésitent à choisir entre les calamars et les langoustines, je débarrasse quelques tables et apporte la vaisselle sale à la cuisine. Les assiettes regorgent de noyaux d'olives, de piques en bois et de quelques restes de nourriture. Quand j'ai fini de remplir l'immense lave-vaisselle, papy le referme. Il me lance un grand sourire.

— Si c'est une indication de ce qui nous attend cet été, on est pratiquement sortis de l'auberge. Bon travail, fillette ! s'exclame-t-il en passant la main dans mes cheveux.

Puis il essuie un peu d'eau sur le plan de travail.

La porte de la cuisine s'ouvre, et Beatriz entre, dégageant une forte odeur de fumée. L'expression de son visage vire à l'orage quand elle voit les mets qui attendent d'être servis. Elle attrape quelques assiettes de tapas et repart sans dire un mot. Mamy, qui est aussi dans la cuisine et dépose sur des plats les tapas préparées la veille, suit Beatriz du regard en secouant la tête.

— Parfois, je me demande si on ne devrait pas chercher une nouvelle serveuse, soupire-t-elle en posant les entrées sur un plateau qu'elle pousse

dans ma direction. Le problème, c'est qu'elle a un contrat à durée indéterminée...

— Si j'étais toi, je ne m'en soucierais pas pour l'instant, dis-je en prenant le plateau posé sur la grande table installée au milieu de la cuisine. On verra ça plus tard.

Tous ces mets succulents préparés par ma grand-mère me mettent l'eau à la bouche : des olives sorties de bocaux où elles ont mariné pendant des mois avec des herbes et du sel, des dattes farcies au fromage de chèvre et entourées d'une fine tranche de lard grillé, ainsi qu'une assiette contenant du manchego, des figues et des grains de raisin rouge. Mamy sourit en voyant mon regard envieux.

— Je t'en garderai un peu, pour quand tu auras terminé ta journée ! me promet-elle quand je repars sur la terrasse.

Je salive rien que d'y penser, et lui lance un remerciement en me dirigeant vers la table à laquelle sont destinées toutes ces délicieuses spécialités dressées avec amour dans les différentes coupelles brun-rouge. Les gens les regardent avec envie. Après avoir tout déposé devant eux et leur avoir souhaité un bon appétit, je les entends pousser des soupirs d'extase dès qu'ils goûtent les premières bouchées.

Je me retourne, satisfaite. Alors que je m'apprête à rejoindre la table du couple de l'avion, mes yeux tombent sur l'entrée de la terrasse, et mon cœur bondit dans ma poitrine. Je me fige un instant. Les yeux pétillants d'Elias glissent avec curiosité sur mon visage. Il porte un bermuda bleu foncé et une chemise blanche. Les boutons du haut sont ouverts, laissant apparaître ses pectoraux bronzés. Comme il a remonté les manches, son tatouage est bien visible. Ses mèches sombres ne sont plus coiffées dans le style « je vais taper la balle sur mon terrain de golf privé », mais elles tombent de nouveau nonchalamment autour de son beau visage. Il porte des sneakers blanches et ressemble ainsi davantage à mon compagnon de beuverie.

Cependant, il n'est pas seul. À côté de lui se tient un homme qui a l'air un peu plus vieux, mais qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau. Il est en revanche un peu plus petit et a les yeux vert foncé. Comparé à Elias, il a une tête à figurer dans la liste des cinq cents Néerlandais les plus fortunés. Les cheveux lissés en arrière, il porte un pantalon kaki et une chemise entièrement boutonnée. Il a glissé les pieds dans des chaussures bateau – son yacht hors de prix est sûrement amarré quelque part dans les environs.

En guise de salut, Elias me gratifie d'un léger hochement de tête tout en marmonnant quelque chose à celui qui l'accompagne. Ce dernier suit son geste. Ses yeux vert poison atterrissent sur moi. J'ai une terrible envie de me retourner sans prêter attention à ce satané Elias beaucoup trop beau pour être honnête, mais je me ravise, redresse les épaules, et me dirige vers eux comme il se doit, endossant le rôle de l'hôtesse que je suis censée être.

— Bonsoir, dis-je de ma voix la plus enjouée possible.

Elias plisse les yeux, comme s'il avait deviné que je l'étranglerais avec plaisir.

— Bonsoir, répond le type, mettant ainsi un terme au petit duel qui se joue entre Elias et moi, à « qui détournera le regard le premier ». Je remarque que la terrasse est de nouveau pleine, poursuit-il. Ça doit faire drôle.

Les commissures de ses lèvres remontent pour former un large sourire. Je serre les dents en percevant le ton moqueur et lui jette un regard furieux.

De ma voix la plus douce, je réponds :

— On s'y habitue vite. Et à entendre les commentaires élogieux de nos clients, je ne peux qu'en déduire qu'on va avoir du pain sur la planche cet été.

Son visage affiche un instant une expression rancunière, mais il se reprend très vite.

— Content de l'apprendre ! s'exclame-t-il en donnant une tape sur l'épaule d'Elias. Vous avez de la chance d'avoir eu mon frère comme

interlocuteur il y a quelques semaines. D'habitude, c'est moi qui m'occupe des négociations des contrats, et je suis en règle générale nettement moins conciliant.

Il me gratifie de son plus beau sourire Colgate.

J'acquiesce à mi-voix et me dandine, mal à l'aise. Quand je sens le regard d'Elias me brûler la joue, je suis parcourue d'un léger frisson. *Argh !*

— J'aurais aimé vous proposer une table, mais comme vous l'aurez remarqué, il n'y a plus beaucoup de place, dis-je en désignant la clientèle.

— On peut rester debout, déclare Elias d'un ton ferme.

Un sentiment d'excitation mêlé à de la déception se diffuse dans mon corps en voyant son air décidé. Je déglutis péniblement.

— Euh, d'accord. Qu'est-ce que vous voulez boire ?

Elias se frotte la barbe de trois jours, un geste qui produit un petit son râpeux.

— De la tequila, répond-il avec un sourire diabolique.

De temps en temps, je jette un coup d'œil courroucé en direction d'Elias, qui savoure la même boisson que celle que nous avons partagée, il y a quelques semaines à peine. Les frères Castillo attirent de nombreux regards féminins. Et c'est la première fois que je vois Beatriz rire sur son lieu de travail. Bien que ce soit d'une manière qui donnerait envie à bon nombre de mâles de s'adonner à des plaisirs solitaires en rentrant chez eux, cela n'en reste pas moins exceptionnel. Ses flèches ciblent principalement Elias, et je ne peux pas le lui reprocher.

Quand l'heure de la fermeture approche, la terrasse se vide. Il ne reste que quelques personnes, dont le couple de l'avion, les amis de Mia, ainsi qu'Elias et son frère, qui se sont entre-temps installés dans le coin lounge. Beatriz a terminé sa journée de travail. Elle s'est assise avec sa boisson de fin de service à côté d'Elias, avec qui elle parle de choses et d'autres. Je me rends compte qu'Elias me regarde régulièrement. À ces moments-là, j'essaie inconsciemment de nettoyer les tables le plus élégamment possible.

Lorsque les amis de Mia se lèvent pour s'en aller, Juan se précipite vers moi et m'embrasse d'une façon qui pourrait donner à croire qu'il va partir le lendemain pour une mission de paix de plusieurs années. Quand il me lâche, Elias a légèrement bougé sur son siège et me lance un regard insondable. Je sens des chatouilles dans le ventre et me mords l'intérieur de la joue de frustration. Alors, je décide que c'est le moment opportun d'aller aux toilettes.

Lorsque j'ai tiré la chasse et refermé la porte derrière moi, je tombe sur la femme aux boucles rousses qui est en train de retoucher son maquillage. Je me lave les mains et remets en place quelques mèches rebelles dans ma coiffure. J'ai les joues rouges à cause de la chaleur. J'y appuie mes mains mouillées pour tenter de les rafraîchir.

— Ça va ? demande la femme, qui me lance, par l'intermédiaire du miroir, un regard légèrement inquiet.

Je pousse un profond soupir.

— Quelques problèmes de couple, dis-je en haussant les épaules.

Une lueur de compréhension apparaît dans ses yeux, et elle me donne une tape rassurante dans le dos.

— Ne m'en parlez pas ! s'exclame-t-elle, tout en sortant de son sac à main son tube de rouge à lèvres.

Mon regard étonné passe de son visage à l'énorme bague qu'elle porte au doigt.

Elle sourit.

— Ah, non, pas celui-là, déclare-t-elle en souriant, tout en désignant la terrasse d'un signe de la tête. Mon fiancé, Val, est une perle rare, même si je ne m'en suis pas aperçue tout de suite.

Elle se colore les lèvres, puis remet son tube dans son sac à main.

— En revanche, mon ex... me trompait tant et plus. Je l'ai surpris en flagrant délit dans un garde-manger, lors d'une soirée costumée pour le réveillon du nouvel an. Et ce n'est pas tout.

Elle passe la main dans ses boucles rousses et me fixe avec des yeux qui pétillent de plaisir.

— Il a utilisé mon compte Spotify pendant des mois pour écouter des podcasts sur la peur de l'engagement.

Je mets la main devant la bouche pour ne pas éclater de rire, mais quand je vois la femme sourire, je ne me retiens plus.

— Tout ça pour dire qu'il ne faut pas tirer de conclusions hâtives, poursuit-elle. L'homme assis sur la terrasse ne vous quitte pas des yeux !

Elle me lance un clin d'œil, attrape son sac à main et sort des toilettes.

Je la suis après avoir terminé de réajuster ma coiffure. J'ai à peine fait deux pas quand je heurte un torse imposant. L'odeur de l'après-rasage musqué qui m'est plus que familière pénètre mes narines. Je lève la tête. Elias m'a attrapée par les bras pour que je garde l'équilibre. Je sens ses doigts appuyés contre ma peau et déglutis. Ses yeux noisette me fixent intensément.

— Excuse-moi, dis-je en reculant rapidement pour mettre un peu de distance entre nous.

Surpris, Elias secoue la tête.

— Il n'y a pas de mal, répond-il.

Un silence s'installe. Il me regarde d'un air indéfinissable. Enfin, je pousse un profond soupir et déclare en désignant la terrasse :

— Je, euh... Je dois servir les derniers clients.

Il acquiesce, puis je pars.

— Eva ?

Je me retourne.

Il hésite.

— Cette réouverture a dépassé toutes les espérances.

J'éclate de rire.

— Waouh, ça ressemble à un compliment.

Elias sourit et ouvre la porte des toilettes pour hommes.

— Ne t'y habitue pas trop !

OceanofPDF.com

CHAPITRE 10

Le soleil levant pointe juste au-dessus de l'horizon. Même si l'air ne se rafraîchit jamais vraiment en été, je reconnais que j'aurais mieux fait d'apporter un gilet. Les poils se dressent sur mes bras lorsque la brise matinale caresse ma peau. Au loin, je vois arriver la guimbarde de Mia. Juan et Félix sont à l'arrière et se cramponnent aux montants latéraux de la Jeep. Une remarque de Juan fait rire Félix, et en m'apercevant, il lâche une main pour me saluer. Son geste spontané est aussitôt puni lorsque Mia prend une bosse à la vitesse d'un guépard carburant au Red Bull : Félix est projeté en avant. Il adresse un regard assassin à la conductrice et se relève en tenant son nez. Mia s'arrête devant moi en faisant crisser les pneus. Elle ouvre la portière pour que je puisse prendre place dans sa voiture.

— *¡ Ola, mi media naranja !* me lance Juan en guise de salut depuis l'arrière du véhicule.

Je fronce les sourcils, puis lui jette un regard par-dessus mon épaule. Il me fixe de ses yeux bleus pétillants. Vient-il de me qualifier de moitié d'orange ? Et pas n'importe quelle moitié d'orange : la sienne ?

Mia roule des yeux en redémarrant sa Jeep.

— Tu vas un peu vite en besogne, Don Juan, commente-t-elle, pendant que son tas de ferraille se remet en marche.

Par chance, il est encore tôt, ce qui signifie qu'il y a peu de monde sur la route.

J'interroge ma cousine du regard. Elle secoue légèrement la tête et explique :

— « *Mi media naranja* » veut dire « ma moitié ».

Je me retourne, surprise, et vois Juan remuer les sourcils de manière suggestive. Il ne perd pas de temps, celui-là !

Impatiente, je bats le sol de la voiture avec la pointe de mes chaussures de marche. Aujourd'hui, on a convenu de se rendre au point culminant de Sant Josep de sa Talaia. La vue doit y être sublime. Comme les températures à l'heure de midi avoisinent les trente-cinq degrés, et que nous n'avons aucune envie de terminer notre vie à côté d'étoiles de mer séchées dans la vitrine d'un magasin de souvenirs, nous avons décidé de faire l'ascension dans la matinée.

— Tu aimes bien la rando, non ? demande Juan en appuyant les coudes contre le dos de mon siège.

Son souffle chaud caresse mon oreille. Je commence à me sentir mal à l'aise.

— J'ai l'impression que tu as de vrais mollets de marcheuse, ajoute-t-il.

Interloquée, j'examine mes jambes, qui sont peut-être un peu plus fortes que la moyenne et qui ont probablement gagné en muscles ces derniers jours à force de courir dans le restaurant. Je les ramène sous mon siège en les croisant et regarde dehors, ne sachant trop comment réagir à la remarque de Juan.

Devant moi défilent des cactus et des étendues de terre rouge où poussent des oliviers. De temps en temps, j'aperçois même des orangers dont les fruits, pas encore mûrs, ont une teinte vert orangé. Parfois, les vergers méditerranéens sont entrecoupés de conifères vert foncé.

Juan a enfin cessé de se comporter comme un mâle en rut et chantonne un air espagnol que je ne connais pas, mais dans lequel revient régulièrement la phrase : « *si tu quiere' que te coma toda* ». Félix et Mia sont lancés dans une discussion à bâtons rompus pour savoir de quel

superpouvoir ils disposeraient s'ils étaient, par hasard, mordus par une puce radioactive.

Finalement, Mia gare sa voiture le long d'une route qui, selon le panneau planté à cet endroit, est une voie sans issue. Lorsqu'elle descend, Félix la décoiffe en passant sa grosse main dans ses cheveux foncés qu'elle a relevés en un chignon désordonné et entourés d'un bandeau coloré.

— OK, tu as gagné, déclare-t-il enfin, en ouvrant son sac à dos.

Mia lève le poing d'un geste triomphant.

— Même si je crois qu'il serait possible de faire un bond de trois mètres, ajoute-t-elle pour clôturer leur conversation.

— Veux-tu que je porte ton sac à dos ? me propose galamment Juan en tendant la main.

— Non, merci, dis-je.

Je resserre la lanière autour de mon ventre, à l'exemple de Félix.

L'offre de Juan est gentille, mais je ne veux pas avoir à quémander chaque fois que j'ai envie de boire une gorgée d'eau.

— S'il devient trop lourd, tu n'as qu'à me le dire, poursuit Juan en faisant un clin d'œil. S'il le faut, je te porterai en un rien de temps jusqu'en haut, sac à dos inclus.

Pour illustrer ses propos, il exhibe ses biceps.

Je cligne des paupières. Ses talents de séducteur mériteraient d'être améliorés.

— Ça suffit, Don Juan, intervient Mia, autoritaire. Si tu veux avoir une quelconque chance auprès d'Eva, il faudra t'y prendre plus subtilement.

— Hé, n'oubliez pas que je suis là, les amis, rappelé-je pour les remettre à leur place.

Félix se révèle être une encyclopédie ambulante, ce que je n'aurais jamais cru de lui. Il est capable de raconter la biographie de presque chaque petit caillou. Lorsque nous découvrons un lézard, il s'enthousiasme tellement que son visage en devient radieux. En effet, ce n'est pas un reptile

ordinaire : c'est « un lézard des murailles noir extrêmement rare », qui d'ailleurs se sauve vite à travers les gravillons couleur sable jonchant le bord du chemin.

Comme Félix a sans cesse besoin de partager ses connaissances avec nous, l'ascension ne progresse que lentement, mais pour ma part, je trouve ses explications très intéressantes. Contrairement à Juan et Mia, qui marchent loin devant nous.

Plus nous grimpons, plus la vue devient magnifique et étendue. Ici et là, les collines boisées sont ornées de pittoresques maisons blanches aux toits de tuiles rouges. Au loin, on aperçoit la mer cristalline. De temps à autre, nous sommes obligés de nous arrêter quelques instants à cause de Juan, qui n'a pas ses « jambes de marche » aujourd'hui. Inquiet de perdre la face, il marmonne dans sa barbe quelque chose qui ressemble à « trop bu hier soir » et « la nuit était courte ». Mia et moi échangeons un regard entendu, puis nous poursuivons notre route sur le chemin caillouteux.

Lorsque nous arrivons enfin au sommet, Juan s'affale sur un muret et vide son bidon à grandes gorgées. Je me mords les lèvres pour ne pas éclater de rire en voyant son état d'épuisement. Il est clair qu'il est plus doué pour la gonflette que pour le cardio.

La vue est à couper le souffle. D'ici, on peut admirer l'île dans son ensemble. On distingue bien le littoral découpé, et au loin, je découvre un gros et un petit rocher dans la mer.

— C'est Es Vedrà, explique Félix. Et le petit rocher à côté s'appelle Es Vedranell. Es Vedrà est le troisième plus grand champ magnétique au monde. Un genre de triangle des Bermudes, mais en plus petit.

Il désigne d'un geste de la main les rochers iconiques qui figurent sur quasiment toutes les cartes postales.

— Sur cette île, on trouve cent soixante-six variétés différentes de plantes, dont beaucoup sont des espèces protégées. Des chèvres de montagne y vivaient jusqu'en 2016.

Étonnée, je l'interroge en souriant :

— « Des chèvres de montagne » ?

— Yep ! On les a déplacées, parce qu'elles dévoraient les plantes protégées et chassaient les oiseaux migrants.

Félix a ouvert son encyclopédie intégrée à la lettre « E », et il nous abreuve de tout ce qu'il sait à propos d'Es Vedrà. Bien que je trouve ces informations fort intéressantes, je dois reconnaître que je pense aussi à Elias qui, même si je ne l'avouerais jamais à voix haute, m'avait conquise avec ses mythes au sujet de l'île magique.

Bizarrement, la descente s'avère beaucoup plus pénible que la montée. De peur de glisser, je pose avec circonspection les pieds bien à plat sur le sol et j'avance le plus lentement possible. Félix marche à côté de moi et me tend la main quand nous approchons de passages plus escarpés. Ses grandes mains bronzées aux longs doigts sont un peu rugueuses. Pas étonnant pour un homme qui, dans la vie de tous les jours, fabrique des meubles et des objets en bois pour l'entreprise qu'il a lancée avec Juan il y a peu. Ses cheveux courts châtain ont été soigneusement modelés avec du gel, et ses yeux marron m'encouragent quand je descends avec précaution.

Quand nous arrivons – à la vitesse d'un escargot – à mi-chemin de la descente, j'entends un bruit plaintif surgir d'entre les cailloux au bord du sentier. Je m'arrête aussitôt et demande :

— C'était quoi ?

J'examine le bas-côté avec attention. Le même gémissement retentit, un peu plus fort. Je m'agenouille et me dirige vers l'endroit en question. À présent, j'entends de petits miaulements. J'inspecte l'interstice entre les cailloux et je découvre les yeux verts d'un chaton noir. Ses pupilles sont énormes. Il ouvre son petit bec et émet un nouveau cri plaintif.

— C'est un chaton !

Ma voix tremble légèrement. Mon cœur se serre de pitié en regardant l'animal apeuré. En moins de deux secondes, Félix est à côté de moi et

m'aide à soulever les pierres tout doucement. Le chaton ferme les paupières pour se protéger de la lumière vive qui pénètre dans sa minuscule prison, puis il se recroqueville.

— Hé, ma petite boule de poils, dis-je pour le rassurer, en tendant la main pour qu'il puisse la sentir.

Après une intense session de reniflements au cours de laquelle il a sans doute détecté l'odeur des restes de la barre de chocolat que je viens d'avaler, il love sa tête contre la paume de ma main avec un miaulement rauque. Je ne sais pas depuis combien de temps il se trouve là, mais en tout cas, ça a failli être trop long. Je sors mon bidon de mon sac à dos et verse un peu d'eau au creux de ma main. Le chaton lape le liquide avec reconnaissance. Mia s'agenouille à côté de moi.

— Qu'il est mignon ! s'exclame-t-elle en lui caressant la tête avec deux doigts.

Juan, qui observe la scène à distance, n'ose pas s'approcher.

— Je suis allergique aux chats, affirme-t-il en éternuant ostensiblement pour appuyer son allégation.

— Une raison de plus pour t'emmener avec moi, murmuré-je au chaton qui a commencé à laper une deuxième ration d'eau.

CHAPITRE 11

Sur le chemin du retour, le petit chaton noir ronronne sans cesse sur mes genoux, ce qui nous fait rapidement décider de l'appeler « Purrito », comme la célèbre peluche. Juan se mouche ostensiblement, mais je le soupçonne d'exagérer plus que de souffrir d'une réelle allergie. De temps à autre, il jette un regard menaçant à l'animal qui – selon mes estimations – ne pèse même pas un kilo. Purrito, en revanche, ne se préoccupe nullement du haïsseur de chats assis à l'arrière du véhicule, et se lèche les pattes sans relâche. Ses petites griffes s'écartent quand il mordille ses coussinets.

Félix s'y connaît nettement moins bien en félins qu'en lézards et se contente de remarques telles que « Tu devrais peut-être lui donner un peu de lait ». C'est la raison pour laquelle nous décidons de passer chez un vétérinaire pour un bilan de santé.

Celui-ci estime son âge à environ onze semaines. Malgré sa maigreur et le fait qu'il est truffé de puces, le chaton se porte à merveille. Purrito avale comme si c'était du caviar les friandises données par le vétérinaire. Mia l'observe, et Félix le caresse entre les oreilles avec deux de ses gros doigts. Pendant ce temps, je paie la note à l'assistante. Juan, qui ne voulait pas exposer ses poumons à davantage de poils de chat, est rentré chez lui.

En descendant de la voiture, que Mia a garée près de la paillote, nous tombons nez à nez avec Beatriz, assise sur un seau à mayonnaise retourné, en train de fumer une cigarette. Autour de ses pieds, un grand nombre de mégots jonchent les pavés. Les filtres orange portent tous la trace

caractéristique du rouge à lèvres pourpre de notre employée qui, vu la façon dont elle occupe ses heures de travail, mériterait le titre de pompière plutôt que celui de serveuse. Je jette un regard réprobateur sur les détritiques qu'elle n'a toujours pas ramassés, malgré mes nombreuses demandes.

— C'est quoi ça ? demande-t-elle en désignant Purrito, tout en exhalant une longue volute de fumée d'une manière qui se voudrait sexy.

J'ai vu Audrey Hepburn faire ce geste plusieurs fois dans *Breakfast at Tiffany's*, mais de façon beaucoup plus charmante.

— C'est notre nouvelle mascotte, répond Mia, fière. On l'a trouvé coincé entre des pierres et on l'a libéré.

Beatriz souffle brièvement. Cette fois, la fumée sort aussi de ses narines. Elle fait tomber un peu de cendre par terre.

— Ce n'est pourtant pas très hygiénique de laisser courir un animal dans un restaurant ! Tu ferais mieux de l'amener à la SPA, non ?

Je me retiens pour ne pas m'emporter contre elle, mais Mia me devance.

— Je ne crois pas que tu sois en position de nous faire une leçon d'hygiène, assène-t-elle en désignant les mégots éparpillés sur le sol.

Beatriz ouvre la bouche pour riposter, mais nous l'ignorons et entrons dans le restaurant.

— Ne pourrait-on pas enfin engager une autre serveuse ? chuchote Mia, assez bas pour que Beatriz ne l'entende pas. J'aimerais vraiment me débarrasser d'elle.

Je me mords la lèvre avant de répondre :

— Elle a un contrat à durée indéterminée. Même si je crois qu'on a de bonnes raisons pour y mettre un terme, il n'y a pas de motif concret valable pour la renvoyer. Et pour l'instant, on ne peut pas se permettre de payer des indemnités de licenciement.

Mamy est dans la cuisine où elle prépare des tapas pour le soir. Elle est assistée par Karel, un cuisinier hollandais qui cherchait un stage à l'étranger. Comme notre budget est limité, et que mamy avait besoin d'un

peu d'aide supplémentaire, j'ai diffusé une annonce sur des sites d'emploi néerlandais. Nous avons reçu de très nombreuses réponses de gens désireux de travailler un été à Ibiza. Les excellentes références rédigées par les professeurs de Karel m'ont décidée à l'engager. C'est un garçon de dix-neuf ans, blond comme les blés, timide, qui rougit dès qu'une personne de sexe féminin s'adresse à lui. Il est très mince et mesure presque deux mètres, ce qui lui permet d'attraper les herbes et autres ingrédients que mamy lui indique. C'est un bon élève et malgré ses lacunes en espagnol, il semble bien comprendre ce que mamy lui demande.

Il verse quelques gouttes de vinaigre balsamique sur la salade qu'il est en train de préparer. Quand il lève la tête, ses yeux gris tombent sur Purrito. Il nous rejoint en deux enjambées. Arborant un large sourire, il gratte le chaton sous le menton et nous regarde d'un air ravi. Il est tellement occupé que, pour la première fois, il oublie de rougir lorsque nous lui expliquons comment nous l'avons trouvé.

— Quel adorable petit chat ! s'exclame ma grand-mère en s'essuyant les mains à un torchon. Puis-je le tenir un instant ?

Je lui donne Purrito, qui se soumet à la séance de caresses de mamy en émettant un bruit qui ressemble à s'y méprendre au vrombissement d'une Harley-Davidson. Quand elle lui chatouille la tête, il ferme les yeux en se lovant contre ses mains.

La porte de la cuisine s'ouvre de nouveau. Beatriz entre. Elle roule des yeux quand elle voit mamy s'occuper de l'animal, puis prend les salades de quinoa prêtes à être servies et disparaît aussitôt par la porte battante.

— Que comptes-tu faire du reste de ta journée de repos, Evita ? demande mamy, en tenant Purrito dans ses bras tel un nouveau-né. J'espère que tu vas en profiter un peu. Ce petit se débrouillera très bien tout seul.

Je souris. Purrito est en passe de devenir la victime consentante de l'amour de mamy, et il aura certainement rattrapé son retard de croissance en quelques jours.

J'étale ma serviette de plage jaune vif sur le sable chaud. Au milieu de filles au corps de rêve commentant leur journée sur Instagram, j'ai presque honte d'enlever ma robe. Consciente de mes imperfections, je me frotte les cuisses, puis je hausse les épaules. J'ai peut-être de la peau d'orange et quelques rondeurs au niveau de la taille, mais c'est le prix que je consens à payer pour profiter pleinement des spécialités de ma grand-mère.

Je me badigeonne avec de la crème solaire indice 50 pour éviter de quitter la plage comme une langouste précuite, puis j'ouvre un livre. Très vite, je me rends compte que je n'ai pas assez de serrures sur ma porte d'entrée pour terminer ce polar en toute tranquillité. Parcourue d'un frisson, je le referme. Imaginez que votre demi-sœur se révèle être une tueuse en série !

Je me tourne sur le dos, m'appuie sur les coudes et observe les gens sur la plage à travers mes lunettes de soleil. Les silhouettes de rêve forment le plus gros du bataillon, mais ici et là, je découvre aussi quelques familles. Des enfants qui jouent dans la mer avec un ballon gonflable et d'autres qui essaient d'attraper des poissons à l'aide d'un filet. Deux hommes courent sous le soleil brûlant. Il faut être idiot pour faire de la course à pied dans ces conditions ! Le matin, je vois parfois des gens gambader sur la plage, mais à quatre heures de l'après-midi ! Quelle idée ! Le soleil n'est plus au zénith, mais il fait toujours très chaud.

Au fur et à mesure que les deux hommes s'approchent, j'ai l'impression de reconnaître l'un d'entre eux. Cheveux foncés... torse nu... un tatouage sur l'avant-bras droit. Il porte au poignet un bracelet éponge avec lequel il essuie la transpiration de son front. Les muscles de sa poitrine bougent en rythme, et ses bras se balancent le long de son corps. Tout en courant, il a une conversation houleuse avec l'homme à côté de lui. Il secoue la tête quand l'autre lui dit quelque chose, puis désigne la paillote.

Son regard glisse très vite sur les touristes. Juste au moment où je pense qu'il ne m'a pas vue, il s'arrête brusquement, faisant s'envoler le sable fin.

Sa poitrine se soulève rapidement tandis que ses yeux balaient mon corps vêtu d'un bikini sans bretelles. Il passe la main dans ses cheveux trempés de sueur, comme s'il hésitait à venir vers moi. Prisonnière de son regard, je sens mon cœur battre la chamade.

Pourquoi cet homme m'attire-t-il autant ? Pourquoi suis-je si charmée par quelqu'un pour qui l'argent et le prestige priment sur l'humain ? Quelqu'un qui décoche ses flèches en direction des entrepreneurs en difficulté ? Quelqu'un qui, tel un vautour, sent de loin celui qui va y passer en premier ?

Lorsqu'il avance vers moi d'un pas hésitant, j'attrape mon livre posé sur ma serviette, l'ouvre, et fais semblant de continuer à lire pour savoir de quelle manière le personnage principal découvre que le sol en ivoire de la maison de poupée que sa sœur a fabriquée pour sa fille se compose en réalité de dents humaines.

CHAPITRE 12

— Alors, vous avez deux ans d'expérience dans la restauration, c'est bien ça ?

Je pose la question à Emilia, assise en face de moi. Elle acquiesce poliment d'un hochement de tête. Du coin de l'œil, j'observe Purrito qui déploie tous ses charmes pour qu'une femme en train de prendre en photo sa superbe assiette de salade de quinoa lui donne un morceau de poulet. Le félin roule sur le dos et joue sa plus belle imitation du Chat botté, grâce à laquelle il a pris au moins cinq cents grammes au cours de ces deux dernières semaines.

— Oui, madame, j'ai travaillé pendant deux ans dans le restaurant de tapas au centre-ville d'Ibiza, répond Emilia courtoisement.

Je cligne des yeux. *Madame !* Peu à peu, je prends conscience que la candidate a dix-neuf ans et qu'elle a donc dix ans de moins que moi. Je serre les lèvres en me frottant la joue le plus nonchalamment possible.

La jeune femme avale une gorgée de son verre de Keep Calm and Carrot avant de poursuivre :

— Mais l'établissement a été racheté par un grand groupe de restauration, alors que je préfère travailler dans un environnement plus familial.

Elle remue son smoothie orange avec sa paille en carton, tandis que je la regarde d'un air compréhensif. J'imagine très bien comment elle doit se sentir.

— Pourquoi choisir précisément *La Sirenita* ?

C'est l'une de ces questions bateau que je détesterais que l'on me pose. Quelle réponse j'en attends ? Qu'elle a toujours rêvé de travailler pour *La Sirenita* ? Qu'elle a une passion dévorante pour la confection de smoothies ? Emilia hausse les épaules.

— J'adore l'emplacement, répond-elle en désignant la mer turquoise. Ça doit être formidable d'être tous les jours sur la plage.

Je souris et m'apprête à ouvrir la bouche pour dire quelque chose quand mon regard tombe sur Purrito dont la patte est à quelques centimètres à peine du morceau de protéine tant convoité de la salade du mannequin Instagram.

— Purrito ! Non ! crié-je en réaction aux griffes du fauve qui gesticulent frénétiquement.

Emilia suit mon regard et réagit instantanément. Comme au ralenti, je vois la patte de Purrito atteindre le plat et le renverser. Les premières graines de quinoa touchent le sol pendant qu'Emilia, en poussant une sorte de cri primal – qui résonne dans ma tête comme celui d'un hippopotame drogué –, court vers l'endroit du délit, réussit à récupérer le plat *in extremis* et le repose sur la table. Elle se redresse et me lance un regard soulagé. Consternée, la femme porte une main à sa poitrine et remercie Emilia tandis que Purrito, se sentant offensé, file se cacher sous le canapé lounge. Je me lève, j'essuie mes mains couvertes de sueur à mon tablier, puis j'en tends une à la jeune fille en déclarant :

— Vous êtes engagée.

Il y a quelques années, mon aspirateur a lâché, ce qui n'était pas une surprise, vu que je l'avais déjà quand j'étais étudiante et que pendant cette période, il avait dû aspirer toutes sortes d'objets plus étranges les uns que les autres. Il a donc rendu l'âme, et j'ai bien évidemment laissé tomber un pot de riz un quart d'heure plus tard. Les morceaux de verre et les grains jonchaient le sol. Je suis presque sûre qu'il reste toujours un éclat de verre

dans mon pied, le balai avec lequel j'ai ramassé les débris n'ayant pas rempli son boulot correctement. Mon balai motorisé me manquait plus que jamais. C'est alors que le facteur m'a apporté mon nouvel aspirateur robot. Je l'ai aussitôt baptisé Meryl Sweep. Meryl m'a rendu des services insoupçonnés. Il nettoyait des endroits que je ne connaissais même pas et m'a ôté pas mal de travail sans que je le lui demande.

Emilia est comme Meryl. Elle se met en quatre sans jamais se plaindre. Même les blagues les plus ennuyeuses proférées par les clients, comme le classique « Je ne pourrais pas faire la vaisselle ? » quand on leur apporte l'addition, sont incapables d'effacer le sourire de son visage. Elle a de l'humour et est créative. Grâce à elle, Purrito, qui agit comme un véritable aimant sur la clientèle, aura bientôt une spécialité du chef à son nom : le Purrito Bowl.

Ce soir aussi, la terrasse est bondée. Admirative, j'observe Emilia naviguer entre les tables à toute vitesse. Clara, l'autre serveuse que j'ai engagée, fait aussi de son mieux, mais Emilia est vraiment douée. Avec ses cheveux couleur de miel et son visage joyeux, elle ensorcelle tous les clients ; la tirelire à pourboires n'a jamais été aussi bien remplie. Même si cela peut également venir du fait que je donne plus de jours de congé à Beatriz et ne l'utilise que pour le nombre d'heures indiqué dans son contrat.

J'accompagne un couple à sa table et ouvre mon bloc-notes de commandes.

— Que désirez-vous ?

Ma question s'adresse à la femme, vêtue d'une robe de gala très échancrée. Ses boucles d'oreilles incrustées de pierres précieuses sont si lourdes qu'elles allongent ses lobes. Les diamants comptent probablement plus de carats que son mari n'a de cheveux sur la tête.

La plupart du temps, notre clientèle se compose de culturistes gonflés aux hormones de moins de trente ans. C'est tout juste s'ils ne portent pas de holster à la ceinture pour ranger leur perche à selfie. Cela ne les empêche

pas pour autant de la dégainer d'une manière digne de *Once Upon a Time in the West* au moment où le vent joue dans leurs cheveux, de fixer l'objectif d'un air sexy et de poster leur photo sur Instagram avec le commentaire #Jepenseàtoi.

Ce couple est différent. Il serait plutôt propriétaire qu'utilisateur d'un réseau social.

La femme me regarde d'un air pensif.

— Un verre d'Eberle Barbera, s'il vous plaît, répond-elle en pianotant sur la table avec ses ongles manucurés.

Une expression d'étonnement envahit mon visage. Ont-ils au moins consulté la carte des vins ?

— Excellente idée, ma chérie. Mettez-en deux, ajoute son mari.

— Euh... je suis désolée, mais cela ne figure pas sur notre carte. Nous servons d'habitude des produits locaux. Notre vin de table provient d'une vigne située à Ibiza, et nous avons également un *rioja* de Formentera.

La femme pince ses lèvres et lance un regard courroucé à son mari.

— Je veux du Eberle Barbera, déclare-t-elle d'un ton décidé.

Puis son mari renchérit :

— Deux Eberle Barbera, s'il vous plaît.

Je fixe le couple, bouche bée.

L'homme fronce les sourcils et ajoute :

— De préférence du 2014. C'est la meilleure année pour un Barbera, mais on n'est pas très exigeants. Un 2016 sera très bien aussi, même si en fin de bouche le goût de chêne est moins prononcé, et que c'est justement ça qui caractérise ce genre de vin.

Je suis toujours abasourdie, mais je hoche la tête et note leur commande sur mon carnet. Je ne crois pas que ces gens soient capables de comprendre que « non » puisse aussi être une réponse. Je me dirige vers le bar et remplis deux verres de *rioja* de Formentera. L'homme parlait d'un arrière-goût de chêne et selon l'étiquette, ce vin possède ce bouquet.

Quand je reviens vers la table, la femme achève de déchirer le papier cadeau brillant qui entoure une petite boîte carrée. Lorsqu'elle soulève le couvercle, deux superbes clous d'oreilles en diamant apparaissent. Elle cligne des yeux, puis fronce les sourcils pour examiner les pierres.

— Eh bien, Rupert, c'est un miracle que les mineurs aient réussi à les trouver ! assène-t-elle en refermant l'écrit.

Rupert semble désorienté. J'hésite entre faire demi-tour et poser les verres de vin sur la table. Quelque chose me dit que l'humeur de la femme ne s'améliorera pas quand elle se rendra compte que ce n'est pas le vin qu'elle a commandé. Finalement, je choisis la dernière option et pose les boissons devant eux.

L'homme me remercie, puis trempe les lèvres dans le vin avant de les claquer avec snobisme.

— Parfait ! Je vois que vous avez trouvé du Barbera 2014, déclare-t-il. Le goût du chêne est bien présent en fin de bouche, et je reconnais également sa saveur fruitée de framboise.

Sa femme suit son exemple, puis acquiesce d'un hochement de tête.

Je peine à garder mon sérieux quand je prends le reste de leur commande.

Lorsque les derniers clients quittent la terrasse, je fais la caisse, assise au comptoir. Emilia et Beatriz ramassent les serviettes et les sous-verres en carton tombés par terre, et débarrassent les tables. Le comportement de Beatriz s'est amélioré depuis l'arrivée d'Emilia. Même si elle ne peut toujours pas briguer le titre de meilleure serveuse du mois, elle se plaint nettement moins et semble s'investir un peu plus.

— Ça va, Eva ? demande Emilia en rentrant la dernière chaise. Tu as l'air soucieuse.

Les sourcils froncés, je fixe la calculatrice et décide de recompter l'argent liquide. Je fais défiler les billets de cinquante euros entre mes doigts et déclare :

— À mon avis, on a un écart de caisse. C'est la troisième fois en une semaine.

Inquiète, Emilia me regarde avec ses grands yeux marron.

— Mince, c'est embêtant, dit-elle en passant un coup de chiffon humide sur le zinc. Es-tu sûre de ne pas te tromper ?

Je hoche la tête et compte l'argent pour la troisième fois de la soirée.

— Il manque cent trente euros.

Depuis la cuisine, Beatriz nous souhaite une bonne soirée, puis j'entends la porte se refermer derrière elle.

Emilia pousse une mèche de cheveux de son visage.

— Veux-tu que je t'aide à vérifier ? propose-t-elle.

Elle recule le tabouret de bar à côté de moi.

Je souris en secouant la tête.

— Non, c'est gentil, la journée a été longue. Rentre vite chez toi et repose-toi bien, dis-je.

Je lui lance un clin d'œil et décide de recompter la monnaie. Difficile d'imaginer que le manque de cent trente euros vienne de là, mais peut-être cela diminuera-t-il un peu la différence.

— Tu es sûre ? insiste-t-elle.

Lorsque j'acquiesce de nouveau, Emilia enlève son tablier, prend une canette de bière dans le réfrigérateur et se dirige vers la sortie du personnel.

— OK, alors. Bonne soirée ! lance-t-elle avant de quitter le restaurant.

Je pousse un profond soupir. Après le comptage de la monnaie, l'écart ne s'est creusé que davantage, de cinquante centimes. Bon sang, comment pouvons-nous avoir des différences de caisse notables alors que nous n'en avons jamais eu auparavant ? Qu'est-ce qui a changé depuis la semaine dernière ?

Je frémis quand je me rends compte qu'une semaine plus tôt, nous avions deux employées de moins. Clara et... Mon regard glisse vers la porte

battante par laquelle Emilia vient de disparaître et qui bouge toujours légèrement.

Merde !

OceanofPDF.com

CHAPITRE 13

Les immenses lettres blanches « MARCHÉ HIPPIE », accrochées au-dessus de l'entrée donnant accès au terrain rempli de stands, sont décorées de fleurs colorées et de symboles de paix. Une odeur d'encens mêlée à une autre, que j'associe aussitôt aux effluves émanant de la chambre qui se trouvait en face de la mienne quand j'étais étudiante, pénètre mes narines et celles de Mia. Mon colocataire était fan de reggae et lors des périodes de partiels, la chanson « Three Little Birds » de Bob Marley résonnait dans l'appartement. « *Cause every little thing gonna be all right...* » J'ai très vite détesté ce morceau.

Félix et Juan, qui tentent de mettre sur pied une entreprise de sculpture sur bois, ont réservé un emplacement sur le marché. J'écarquille les yeux en découvrant les différents produits qui y sont proposés, ainsi que les toiles colorées tendues au-dessus des étals.

Comme le soleil pointe haut dans le ciel, la lumière qui tombe sur le sol sablonneux est colorée de rose, de bleu et de vert, grâce aux draps qui s'agitent dans le vent au-dessus des bijoux et des sacs exposés.

Un homme aux épais cheveux gris vend des bijoux incrustés de grosses pierres. Il mord dans un brownie qui a l'air délicieux. De derrière ses lunettes rondes à la John Lennon, il me sourit en levant deux doigts. Intriguée, j'avance vers son stand. Je touche délicatement un bracelet orné de perles bleues.

— C'est du larimar, explique le marchand en avalant le dernier bout de son brownie tout en poussant sur le côté une boîte qui en contient d'autres.

Je lance un regard gourmand vers les gâteaux. Mon estomac gargouille.

— Également appelé pierre de l'Atlantide, continue l'homme. Elle n'est pas tout à fait pure. Si cela avait été le cas, le bracelet aurait été hors de prix.

En fixant le bijou, je suis soudain parcourue par un éclair de reconnaissance. Cette douce couleur bleue veinée de blanc m'intrigue toujours autant. À présent que le vendeur a compris qu'il a capté mon attention, son sourire s'élargit, et je découvre qu'il lui manque une molaire. Sa peau est bronzée et tannée, comme s'il avait passé sa vie à se dorer au soleil.

— Croyez-vous à la lithothérapie ? Aux bienfaits des pierres naturelles ? demande-t-il.

Je secoue la tête. Même si, il y a dix-huit ans, ce genre de pierre m'a aidée à surmonter ma plus grande peur, j'ai compris depuis que ce n'était pas grâce à elle. La fillette de onze ans que j'étais à l'époque devait tout simplement projeter sur quelque chose d'autre la confiance en elle qu'elle avait perdue.

— J'en étais sûr, poursuit l'homme. À mon avis, vous êtes le type de femme beaucoup trop cérébrale. Quelqu'un qui réfléchit trop et qui se fie moins à son intuition. Le larimar aide à se libérer de ses angoisses et de ses émotions les plus violentes. Il donne un sentiment de paix intérieure et de satisfaction. Je pense qu'il vous ferait du bien.

Remarquant mon hésitation, le marchand déploie toutes ses techniques de vente.

— Et en plus, je vous offre un brownie spécial fait maison, d'après la recette de ma femme, dit-il en me lançant un clin d'œil. Un pour vous et un pour votre amie. Ça vous détendra un peu.

Il hoche la tête en direction de Mia qui, à la perspective d'un peu de cacao, est tout à coup plus attentive et vient me rejoindre. J'examine l'élégant bracelet en argent avec ses jolies perles. Il est très beau. En outre, notre déjeuner remonte à quatre heures ! Je touche mon collier et décide finalement de sortir mon porte-monnaie de mon sac. L'homme applaudit, puis prend l'argent que je lui tends.

Je mords à pleines dents dans mon brownie tandis que nous poursuivons notre chemin. Il est parfait. Mes incisives brisent le dessus croquant avant d'atteindre le milieu fondant. Je gémis de bonheur quand, en plus du goût intense de chocolat, je découvre un soupçon de noisette.

Le bracelet qui se balance à mon poignet est assorti à la couleur de ma robe. Les sons mélodieux de carillons à vent en bambou et en verre coloré remplissent mes oreilles quand nous passons devant un stand proposant des attrape-rêves et autres objets à suspendre.

— Oh, regarde ces bikinis ! s'exclame Mia, enthousiaste, en désignant un étal de maillots de bain.

Déclinés dans toutes les couleurs possibles, ils sont accrochés à une barre juste en dessous d'une bâche blanche. Les bords et les ficelles à nouer dans le dos sont décorés de perles.

Mia, qui s'habille habituellement comme si elle avait traversé un arc-en-ciel, est visiblement ravie à l'idée de pouvoir arborer le même look pendant ses séances de natation. Lorsqu'elle a fait son choix – un bikini jaune avec des tresses de perles multicolores –, nous continuons à explorer le marché.

Je commence à me sentir de plus en plus bizarre, et j'ai des picotements dans les doigts. Soudain, je perçois le brouhaha des gens autour de nous avec plus d'acuité. J'entends un bourdonnement, sans savoir d'où il vient. Les toiles des stands ne semblent plus flotter dans le vent au gré d'une légère brise, mais elles sont agitées par une tempête force neuf. Étonnée, je fixe mes mains. J'ai dix doigts. En frottant mon pouce contre l'index, je me

rends compte pour la première fois de ma vie à quel point ma peau est douce. *Waouh !*

— Tu devrais vraiment essayer ma crème pour les mains, dis-je à ma cousine. Mes doigts sont super doux !

Mia cligne plusieurs fois des yeux avant de glousser puis d'éclater de rire. Son rire est communicatif et aussitôt, je suis moi aussi pliée en deux.

Quand on arrive devant le stand de Félix et de Juan, j'écarquille les yeux. La quantité de couleurs qu'ils ont utilisées pour peindre leurs sculptures est époustouflante.

— C'est magnifique !

Je complimente Félix, qui me regarde d'un drôle d'air.

Je prends un hibou façonné dans du bois et l'étudie attentivement. Je le roule dans ma main, comme si j'étais en train de faire de la poterie.

— C'est dur... et... et...

— Rugueux ? complète Félix, me venant à l'aide maintenant que mon vocabulaire semble s'être réduit à celui d'une gamine de quatre ans.

— Oui ! Merci ! dis-je en pointant l'oiseau nocturne dans sa direction. Trop fort que tu aies fabriqué tout ça !

Je caresse les aspérités du rapace.

— Il est tellement beau ! Il peut voler ?

Je m'apprête à le lancer en l'air – sous les encouragements de ma cousine, hilare –, mais Félix me l'arrache vite des mains. Il secoue la tête en se frottant le crâne.

La mine déconfite, je m'exclame :

— Rabat-joie !

Félix me lance un regard réprobateur.

— Qu'est-ce qui te prend ? demande-t-il en reposant le hibou sur la table.

— Rien. Je voulais le libérer. Les oiseaux sont faits pour voler.

J'agite les bras pour illustrer mes propos. Félix fronce les sourcils davantage encore.

Alors, son regard tombe sur mon bracelet.

— Qui t'a vendu ça ? s'enquiert-il.

Ses yeux passent du bijou à mon visage, et inversement.

Félix a de beaux yeux. Il est temps que je le lui dise. Il est important de savoir qu'on a de beaux yeux.

— Tu as de beaux yeux, Félix.

Ses joues s'empourprent tandis qu'il hausse les épaules, mal à l'aise.

— Eh bien, euh... merci.

Je lui donne une tape amicale sur le bras et réponds :

— De rien.

— Eva, as-tu par hasard acheté ce bracelet au type installé près de l'entrée du marché ? Celui qui a les cheveux gris et qui porte des lunettes rondes ? T'a-t-il proposé un brownie ? demande Juan, posté derrière moi.

Je hausse les épaules et me retourne vers lui.

— Je ne sais pas.

Mon regard tombe sur les bras de Juan.

— Superbes muscles, dis-je, admirative.

— La réponse est donc oui. Elle est aussi défoncée qu'un junkie, résonne la voix de Félix dans laquelle perce un sourire.

— Hé ! Pourquoi serait-elle nécessairement sous influence, quand elle est enfin en mesure d'apprécier à sa juste valeur les bonnes choses de la vie ? questionne Juan, vexé, en déplaçant une grosse statue en bois qui l'oblige à tendre ses biceps.

Entre-temps, Mia s'est assise derrière le stand. Les yeux fermés, elle se balance doucement en fredonnant une chansonnette.

Impuissant, Félix nous observe à tour de rôle.

— Qu'est-ce qu'on doit faire ? On peut difficilement les laisser arpenter les allées dans l'état où elles se trouvent ! Eva serait bien capable de

dévaliser un *food-truck* !

— On doit plier bagage dans une heure et demie. Elles devraient pouvoir se tenir tranquilles jusque-là, non ? demande Juan.

Il sort de derrière le comptoir et me guide vers la chaise à côté de Mia, tel un enfant qui, malgré des mois d'entraînement de mise sur le pot, a tout de même réussi à faire dans sa culotte.

Les minutes s'égrènent et de temps à autre, quand un client essaie de marchander un objet sculpté par nos baby-sitters, Mia et moi piquons un fou rire. Juan me lance un regard assassin tandis qu'il négocie avec un acheteur. Et pas n'importe lequel, non, un qui tient un hot-dog à la main ! Je me lèche les babines en le regardant avaler son petit pain. J'ai faim ! Plus que jamais ! Je regarde autour de moi en tapant d'impatience sur mes cuisses. L'un de ces stands devrait bien vendre quelque chose à manger, non ?

Comme Félix et Juan sont occupés par ailleurs, j'en profite pour m'éclipser par l'arrière et arpenter le terrain. Des gens me bousculent, d'autres frappent sur des tambours en bois, et des enfants hurlent. Un instant, je crois devenir folle. C'est alors que je découvre un vendeur de hot-dogs véganes et de frites. Tel Moïse, je traverse la foule qui s'ouvre en deux sur mon passage. Mon regard est fixé droit devant moi, et mon estomac gargouille de satisfaction au fur et à mesure que je m'approche du but. Une odeur de pain chaud garni de saucisse, de falafels et de frites chatouille mes narines.

— Qu'est-ce que ce sera ? demande l'homme derrière le comptoir.

Je suis parcourue d'un frisson. Il a les cheveux bruns, un tatouage sur l'avant-bras et des yeux noisette. Je reste bouche bée. Puis je me reprends, me racle la gorge et chuchote :

— Elias ?

L'homme hausse les sourcils d'un air interrogateur. Soudain, ses yeux marron deviennent verts, et je vois que les lignes sur son bras forment une énorme sirène et non pas un enchevêtrement de signes et de navires.

— Que désirez-vous ? répète-t-il, pensant que je n'ai pas entendu sa question la première fois.

— Euh, six.

— Six quoi ?

— Six hot-dogs, dis-je en levant huit doigts.

Perplexe, le vendeur secoue la tête et commence à emballer les petits pains. Enfin, il me tend un sac en papier. Je lui remets un billet de cinquante euros et marmonne :

— Vous pouvez garder la monnaie.

Aussitôt, j'extirpe le premier hot-dog du sachet et l'enfourne.

La sauce dégouline sur mes mains, que je lèche avidement en me frayant un chemin à travers la foule, à la recherche d'un endroit plus tranquille. Mais il n'y en a pas. Les bruits alentour s'intensifient. Impossible d'y échapper.

Lorsque je vois la sortie du marché hippie, je me mets presque à courir. Puis je m'affale sur le trottoir. J'aurais voulu traverser la route pour m'asseoir sur le banc avec vue sur la mer, mais le panneau de signalisation est rouge.

Je sors mon quatrième hot-dog du sachet et fixe le panneau octogonal tandis que j'avale mon sandwich. Mon portable se met à vibrer dans mon sac à main, mais je l'ignore. Le type du *food-truck* ressemblait à s'y méprendre à Elias... Elias avec ses beaux yeux, ses pectoraux durs comme du béton et ses petits-déjeuners exquis. Elias... Elias...

Finalement, je prends mon portable et ouvre mes messages. Notre dernier échange remonte à un mois, juste après avoir vidé une bouteille de tequila à deux. Agacée, j'efface l'appel en absence de Félix de mon écran et commence à taper. Aujourd'hui, j'ai une terrible envie de faire des compliments.

— Crotte ! dis-je lorsque de la sauce au curry tombe sur mon téléphone.

J'engloutis le hot-dog afin de pouvoir nettoyer l'écran et utiliser mes deux pouces pour doter le derrière d'Elias de toutes les plumes qu'il mérite.

Quand le nom de Félix apparaît pour la énième fois, je pousse un profond soupir et clique sur le téléphone vert.

— Quoi ?

— Dieu soit loué ! s'exclame-t-il de sa voix tonitruante. J'avais peur que tu te sois jetée sous une voiture ou un truc comme ça. Où es-tu ?

— Au bord de la route. J'attends que le panneau passe au vert.

— Tu attends que le panneau passe au vert ? répète-t-il, incrédule.

— Oui. Ça fait au moins une demi-heure qu'il est rouge, alors que je voudrais m'asseoir sur le banc en face.

Énervée, je fixe les lettres blanches formant le mot STOP.

Félix éclate de rire.

— OK, ne bouge pas de là. On vient te chercher.

Lorsque la camionnette de Juan et Félix s'arrête devant moi, j'ai terminé tous mes hot-dogs, et je suis recouverte de sauce au curry, ce qui provoque l'hilarité des deux hommes. Mia ronfle sur la banquette arrière, et tandis que j'attache ma ceinture de sécurité, je sens ma tête s'alourdir et mes paupières se fermer. Juste avant de sombrer dans un profond sommeil, j'entends Félix démarrer le moteur.

CHAPITRE 14

Le lendemain matin, le réveil me tire du sommeil. J'ai un horrible mal de tête. Comme si les sept nains de Blanche-Neige essayaient de se frayer un chemin vers l'extérieur à coups de pioche. Les yeux me brûlent. Je cligne plusieurs fois des paupières pour faire passer mon mal de crâne, en vain. Je me redresse dans le lit en geignant et passe les mains sur mon visage. Des images de la veille défilent sur ma rétine. Certaines choses ne sont pas claires dans mon esprit, ce qui n'est pas étonnant vu l'état dans lequel je me trouvais. En revanche, je me souviens du type qui m'a refourgué le brownie. Il avait appelé ça son « brownie *spécial* fait maison ». Ce genre de remarque combinée à son allure aurait dû faire tilt.

En repoussant ma couette, je murmure entre mes dents :

— Quelle naïveté, ma pauvre fille !

Je pose les pieds sur les carreaux *terracotta* , agréablement frais sous ma peau nue, puis me dirige mollement vers la kitchenette où j'ouvre le réfrigérateur. L'énorme tache d'humidité apparue après la tempête de l'hiver dernier défigure toujours le mur.

J'ai envie de sucré. Pas d'un de ces smoothies aux graines de chia et à la mangue, non, plutôt de quelque chose qui assure des artères bouchées et un diabète de type deux. *Des pancakes* . J'ai envie de pancakes avec tout plein de mélasse. Je prends du lait et des œufs dans le frigo, puis je mets de la farine dans un saladier avant de mixer le tout.

La pièce se remplit très vite d'une délicieuse odeur. Dès que les pancakes sont prêts, je verse dessus, d'un mouvement souple digne d'un chef cuisinier, un torrent de mélasse, qui dégouline quand je les roule et les engloutis. J'enfourne ma pile de pancakes avec un gémissement de plaisir, tout en me préparant mentalement à la journée de travail qui m'attend.

À voir la tête de Mia, je comprends que ma cousine n'est pas en meilleur état que moi. Elle a de gros cernes sous ses yeux rougis et bâille sans arrêt à s'en décrocher la mâchoire. Pour la deuxième fois de la matinée, elle avale des cachets de paracétamol tout en appuyant sur son front avec la paume de la main.

Les yeux de mes grands-parents passent de Mia à moi et inversement.

— Vous avez fait la fête, hier soir ? demande grand-mère, curieuse.

Je secoue la tête en remplissant un verre d'eau que je m'empresse de vider. Selon Google, il faut boire beaucoup le jour d'après. La veille, j'ai pris du cannabis pour la première fois de ma vie, et j'ai été aussi défoncée que Capitaine Gambas. Étant donné que j'ai la tête comme une citrouille et que quelques souvenirs gênants me reviennent par bribes, je décide que c'était la première et la dernière fois. Mia marmonne des propos décousus, attrape une salade de quinoa posée sur le comptoir, puis se dirige vers l'extérieur. Je lui emboîte le pas, car je ne suis pas d'humeur à raconter à papy et mamy que Mia et moi – deux adultes – avons été assez stupides pour accepter les friandises que leur tendait un inconnu.

Arrivée sur la terrasse, je vois Juan et Félix prendre place sur le canapé lounge pour commander le smoothie qu'ils avalent chaque jour au petit-déjeuner. Dès qu'ils m'aperçoivent, ils me décochent un immense sourire.

— Bonjour, Eva, disent en chœur mes deux baby-sitters attitrés. Comment te sens-tu, aujourd'hui ?

Je leur lance un regard incendiaire, et ils éclatent de rire.

Je les implore presque en tirant mon bloc-notes de la poche de mon tablier :

— Pitié, pas aujourd'hui ! Je vous mets comme d'habitude ?

— Hum... je ne sais pas, répond Juan en tapotant son menton. Peut-être vais-je prendre quelque chose de moins bon pour la santé. J'ai bien envie d'un brownie.

Je maugrée en roulant des yeux :

— Marrant, les gars, très marrant.

J'aurais dû m'y attendre.

— Eh bien, en y réfléchissant, je mangerai bien un hot-dog, plaisante Félix. Tu as d'ailleurs des miettes de pain dans les cheveux, Eva.

Je passe rapidement les doigts dans mes boucles, où il n'y a rien, bien sûr, puisque je me suis fait un shampoing.

— Donc deux Turn up the Beet, dis-je en inscrivant la commande sur mon bloc-notes.

Les deux hommes sursautent.

— Non, non, désolé ! se hâte de répondre Félix en grimaçant. Ce sera un That's Bananas pour moi, s'il te plaît.

— Et pour moi la même chose, ajoute Juan. Je trouve criminel que vous mettiez des betteraves dans un smoothie, mais bon, ce n'est que mon humble avis...

Je transmets la commande à Beatriz, qui se tient aujourd'hui derrière le bar et se charge de la confection des smoothies, puis je ressors sur la terrasse. Lorsque je me retourne vers l'entrée, je me fige. Vêtu d'une tenue de sport, Elias vient à ma rencontre. Ses yeux noisette plongent dans les miens. Ses cheveux en bataille sont collés sur son front. Il incline la tête, et les commissures de ses lèvres remontent en un sourire aguichant.

Emilia. Où est Emilia ? Je regarde autour de moi en espérant pouvoir lui refiler ce client gênant, mais je ne parviens pas à la trouver.

En traînant les pieds, je m'avance vers Elias, dont le sourire est de plus en plus large. Je ne comprends pas. Pourquoi me regarde-t-il comme s'il était en train de raconter une bonne blague dont il n'est pas prêt à dévoiler la chute.

— Bonjour, lui dis-je. Que fais-tu ici ?

Elias s'essuie le visage avec son bracelet éponge et hausse les épaules.

— Je viens de courir et maintenant, j'ai envie d'un smoothie. Et puis, après tous les compliments auxquels j'ai eu droit hier, je voulais m'assurer que tout allait bien.

Je le regarde, éberluée.

— « Tous les compliments » ?

— Oui. Ce n'est pas que je les ai jugés invraisemblables, ricane-t-il. Surtout l'éloge de « mon cul en béton armé capable de polir un diamant de 24 carats » était flatteur. C'est plutôt parce qu'ils venaient de toi que je me suis inquiété.

Je cligne des yeux et le suis du regard pendant qu'il s'installe à une table avec vue sur la mer. Couché sur une des chaises, Purrito ronronne et roule sur le dos quand Elias s'assoit à côté de lui.

Mon sang bouillonne, et le rouge me monte aux joues. *Nom d'un chien, qu'ai-je bien pu fabriquer hier ?*

— Je me suis dit que tu avais peut-être une commotion cérébrale, donc c'est un vrai soulagement de te voir ici, fraîche comme un gardon.

J'émetts un rire narquois, qui élargit encore son sourire.

— Je veux dire de te voir ici. Fraîche comme un gardon n'est pas l'expression que j'emploierais à cet instant.

Je lui lance un regard furibond. À présent, je devrais lui demander ce qu'il veut boire, mais je n'ai toujours pas prononcé un mot. Comme je n'ai encore rien dit au bout d'une minute, il poursuit :

— Je voudrais bien un « je pisse dans mon froc tellement ce smoothie est bon » dont tu m'as parlé hier. Lequel me conseilles-tu ?

Je retrouve enfin mes esprits et lui réponds résolument :

— Son of a Peach.

Elias éclate à nouveau de rire.

— Je l’ai bien cherché, ricane-t-il. Mais je n’aime pas trop la pêche.

Il examine la carte avec attention.

— Je pense que je vais prendre...

Ses yeux courent du menu à mon visage.

— Le Cutie Pear, il me semble que c’est celui que tu m’as conseillé hier.

Il m’adresse un clin d’œil et repose la carte sur la table.

Je jure intérieurement en rentrant dans le restaurant. Je sors mon portable de ma poche et ouvre mon échange de messages avec Elias. Un vocabulaire indigne du journal télévisé pour enfants roule sur mes lèvres tandis que je scrolle rapidement et lis des choses telles que : « Si tu étais un smoothie, tu serais un Cutie Pear. » Elias a répondu en me demandant si tout allait bien, et en dessous de la conversation, je vois un petit téléphone rouge, signe qu’il a essayé de me joindre. Je voudrais disparaître cent pieds sous terre. Je gémis de gêne. Je n’ose presque plus me montrer, mais ce n’est pas comme si j’avais le choix.

Beatriz jette dans le mixeur les ingrédients pour le smoothie d’Elias et appuie sur la touche de mise en marche. Puis elle verse le mélange dans un verre et le pose sur un plateau où se trouvent également les boissons de Juan et de Félix.

Mes jambes tremblent. Je pose les smoothies devant les deux hommes, puis je me dirige vers Elias qui, plongé dans ses pensées, fixe les vagues. Je pose le verre sur la table et m’apprête à détalier comme un lapin, lorsqu’il lève les yeux.

— Merci.

Il arbore un large sourire, et je hoche la tête. Avant que je me retourne, il m’arrête en prononçant mon nom :

— Eva ?

— Oui ?

Elias s'appuie contre le dossier de sa chaise et demande avec un rire aguicheur :

— Quelle est la probabilité que je souffre d'une défaillance cardiaque inexpliquée après avoir bu ce smoothie ?

Je le regarde d'un air incrédule, mais un coin de mes lèvres se relève.

— Je ne te déteste pas à ce point, mais ne me donne pas des idées. Il serait dommage de priver le monde de ta personne et de ton cul en béton armé.

Rieur, il avale une gorgée de son smoothie. Purrito s'étire, puis saute sur ses genoux. *Le traître*. Le visage d'Elias s'éclaire lorsqu'il lui caresse la tête. Je peux à peine reconnaître l'homme avec qui, il y a un mois, j'ai eu une discussion musclée.

Attendrie, je regarde comment les bras d'Elias entourent Purrito et le câlinent. La scène aurait toute sa place sur un calendrier des postes.

Sentant que je suis en train de l'observer, Elias lève la tête. Ses yeux sombres brillent.

— Ah, c'est pour ça que votre restaurant ne désemplit pas, plaisante-t-il en se tournant de nouveau vers la boule de poils qui se rend coupable de haute trahison et – à en juger par ses ronronnements – qui y prend même plaisir.

Mes lèvres se retroussent.

— Attends de goûter à ton smoothie !

CHAPITRE 15

Des gouttes de pluie martèlent les tables et la terrasse. La plupart des clients se sont retranchés si vite sous les grands parasols que l'on croirait qu'il tombe de la pluie acide. Un bon nombre d'entre eux demandent l'addition en regardant d'un air furibond les gros nuages noirs qui s'amoncellent, comme s'ils ne comprenaient pas pourquoi les dieux du ciel ont décidé de faire tomber leur journée à l'eau.

— Merde, grommelle Mia en me rejoignant, le terminal de paiement à la main. Tout le monde veut partir.

Un mastodonte qui vient d'avaler la dernière gorgée de son smoothie se dirige vers nous et jette un coup d'œil à l'intérieur.

— On ne peut pas s'asseoir là, hein ? demande-t-il en essayant de protéger de ses mains, contre la violence des éléments, les quelques cheveux qu'il a coiffés en avant pour cacher son crâne dégarni.

Mal à l'aise, je secoue la tête et dis pour m'excuser :

— Non, désolée. Nous devons encore aménager l'intérieur, et nous avons déjà enlevé les tables et les chaises. Mais vous pouvez bien sûr vous y abriter.

L'homme roule des yeux.

— Eh bien, on peut dire que vous êtes préparés à la haute saison, vous ! ironise-t-il. Dans ce cas, ne pourriez-vous pas arrêter la pluie ? pouffe-t-il comme si sa remarque était censée être drôle.

— Impossible, répond Mia. Je regrette que votre après-midi soit gâché par cette météo exécration, mais nous n’y pouvons malheureusement rien.

L’homme marmonne dans sa barbe, puis rejoint sa petite amie, dont, à en juger, le mascara n’est pas waterproof.

Les gens posent de l’argent sur leur table et se précipitent en direction des escaliers. Quelques-uns se réfugient dans le restaurant. Les parasols claquent dans le vent comme s’ils suppliaient qu’on les referme. Je les replie un à un en invitant les derniers clients à rentrer. Quand je rejoins Mia, elle me montre son téléphone :

— La pluie devrait s’arrêter un moment d’ici une heure, mais ensuite, du mauvais temps est prévu pour tout le reste de la semaine, déclare-t-elle d’un air navré. Des trombes d’eau et de l’orage. Je crois que nous devrions fermer.

Elle jure entre ses dents.

— Pas de revenus pendant une semaine...

Elle secoue la tête.

— Ça tombe vraiment mal.

Je suggère :

— Peut-être pourrions-nous employer ce temps différemment. En commençant par exemple à remettre la salle en état.

Cette nouvelle idée m’enthousiasme tout de suite.

— Tu sais quoi ? Je vais aller acheter des pinceaux et de la peinture. Si on repeint les murs d’une nouvelle couleur cette semaine, ça aura tout de suite un air plus pimpant.

La dernière fois que l’intérieur du restaurant a été rénové, fumer était toujours autorisé, et la nicotine qui a recouvert la peinture ne lui donne pas un air particulièrement coquet.

Mia hoche la tête en signe d’approbation.

— D’accord. Tu veux prendre ma voiture ?

Elle attrape les clés dans son tablier.

— Mais si j'étais toi, j'attendrais que la pluie cesse, parce que le toit n'est plus étanche.

Hésitante, je regarde les clés : mon laissez-passer pour une mort prématurée. Je lui réponds aussi nonchalamment que possible :

— En réalité, j'avais l'intention de prendre un taxi.

Mia laisse échapper un petit rire.

— Tu n'oses pas ? demande-t-elle, amusée. À l'allure où tu roules, il ne peut rien t'arriver. Même mamy la conduit régulièrement et jusqu'ici, elle a survécu.

Je réponds en clignant des yeux :

— Ce n'est pas ça, je n'ai pas peur ! Mais...

Mia continue à m'observer d'un air interrogateur, toujours avec ce stupide sourire sur le visage.

— Bon, c'est d'accord.

J'attrape les clés.

— Mais si je loupe un virage en épingle à cheveux, c'est toi qui paieras mon enterrement.

— Allez, avance ! Avance !

Je maugrée contre la Jeep qui regimbe comme s'il était plus difficile de gravir ce flanc de montagne que de terminer un grand prix.

— Ce n'est pas pour rien que tu as quatre roues motrices ! Alors, sers-t'en !

Je tente de changer de vitesse, ce qui a pour seul effet de faire renâcler encore plus le véhicule. J'appuie sur le champignon... La voiture cale avec un bruit infernal. Un nuage de fumée sort du capot. La Jeep n'aurait pas pu me faire un doigt d'honneur plus magistral. L'orage se rapproche. Les premières gouttes tombent sur mon visage. Les énormes pots de peinture se trouvent à l'arrière, et leur couvercle se remplit d'eau.

— Bordel de merde, dis-je en m'adressant aux nuages alors que la pluie tombe plus dru.

Le ciel répond avec un effrayant coup de tonnerre et un éclair terrifiant qui illumine un instant le ciel sombre. Je me rends compte que se trouver en altitude pendant un gros orage ne doit pas figurer sur la liste des choses à faire si on a l'intention d'entreprendre les suivantes. J'attrape mon portable dans la boîte à gants pour appeler un taxi. Pas de réseau.

Tout en jurant, je saisis les pots de peinture dans le coffre arrière, puis je commence à descendre la pente à pied. C'est comme si quelqu'un avait ouvert à fond tous les robinets du ciel. Les gouttes martèlent la route, où elles se mêlent au sable, puis viennent éclabousser mes jambes et ma robe. Mes sandales sont trempées, et mes pieds glissent. Je m'efforce de ne pas tomber et de garder prise sur l'asphalte tout en avançant avec prudence vers le bas. Quand quelque chose me pique à travers la semelle, je sursaute. L'un des pots de peinture que je tenais tombe sur le sol et s'ouvre. La peinture couleur pétrole jaillit alors avec la force d'une fusée en train de décoller, et une énorme giclée me colore de la tête aux pieds. J'en suis entièrement recouverte. L'épaisse peinture colle à ma peau et à mes cheveux. Je regarde le résultat, choquée. Je crie et frappe du pied, par pure frustration. Le pot roule un peu plus loin pour aller terminer sa course contre un énorme rocher.

Je couine en me frottant le gros orteil :

— Aïe !

La pluie se mêle à la peinture, et des traînées bleues courent sur mon corps. Je m'autorise quelques secondes d'autocompassion, puis j'attrape le pot à présent vide. Pour moi, polluer l'environnement juste parce que je suis mal lunée va trop loin. Je poursuis ma route. Mon humeur est au trente-sixième dessous. Couverte de peinture bleue et avec le mascara qui coule. Grimée de la sorte, je filerais même la frousse à Chucky.

J'entends derrière moi des bruits de pneus roulant dans l'eau. Jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule, je vois une grosse Land Rover noire décélérer. Le véhicule a l'air robuste, construit pour rouler à tombeau ouvert

sur les sentiers les plus improbables et pour gravir des pentes d'au moins quatre-vingt-dix degrés. La vitre du côté conducteur descend lentement.

— Eva ? demande une voix masculine étonnée.

Oh merde !

Irritée, je regarde vers le ciel chargé de nuages noirs.

— Que t'est-il arrivé ?

Je ferme les yeux et j'envisage de courir vers l'escarpement le plus proche, qui se trouve par hasard à une vingtaine de mètres à peine, et de me jeter dans le vide. Puis je les rouvre et regarde tout droit dans les yeux soucieux d'Elias. Désespérée, je hausse les épaules, avant de répondre avec un mouvement du bras en direction de l'épave :

— Ma voiture est tombée en panne.

— Oh, cette boîte de conserve est à toi ?

C'est une question rhétorique, mais je hoche la tête.

— Et... la peinture ?

Je fais un geste dépité vers le pot vide.

— Il est tombé.

Puis je me retourne pour reprendre ma route, lorsque la voix d'Elias me retient.

— Tu montes ? propose-t-il en désignant le siège à côté de lui.

Mon regard passe de mes vêtements couverts de peinture à sa voiture coûteuse. Si ses astuces commerciales sont une indication de la façon dont il gagne son argent, je m'attends à devoir payer le nouveau revêtement de son siège passager. Je peux aisément imaginer un autre usage pour mes économies. Et puis, il ne figure pas encore sur ma liste des personnes auxquelles j'envoie une carte de vœux pour le Jour de l'an. De plus, je n'ai pas envie de monter dans sa voiture. Non, autant trouver un endroit où j'ai du réseau pour appeler un taxi.

Tout en me retournant pour poursuivre ma route, je lui réponds :

— Non, mais merci quand même.

Un son indigné sort de la voiture. J’entends redémarrer le moteur. Je m’attends à ce qu’il me double en trombe et passe exprès avec son véhicule de frimeur dans une flaque de boue pour en remettre une couche. Au lieu de cela, il roule au pas à côté de moi, en me regardant avec stupéfaction.

— Me détestes-tu à un point tel que tu préfères marcher, couverte de peinture, sous une pluie battante et avec un orage au-dessus de la tête, plutôt que de monter dans ma voiture ?

Son ton est mi-agacé, mi-déçu. Je l’ignore et poursuis crânement ma route.

— Eva !

— Quoi ?

— Monte dans la voiture ! C’est dangereux de se balader ici par ce temps.

— Non.

J’accélère le pas. Le long de la pente, l’eau ruisselle de plus belle entre mes pieds. J’entends Elias arrêter la voiture en jurant, puis sa porte s’ouvrir et se refermer. Une main de fer entoure mon bras et m’oblige à m’arrêter. Je me tourne et le regarde en face. Ses beaux yeux sont emplis d’incompréhension.

— Bon Dieu, pourquoi es-tu aussi têtue ?

— Je... je cherche simplement un endroit où il y a du réseau pour appeler un taxi. Comme ça, je ne salirai pas ta belle voiture avec du jus de Schtroumpfs écrasés.

Je montre mes vêtements bleus et m’apprête à reprendre ma route.

— Tu crois vraiment que je me soucie de ça ?

Sa voix tremble un peu. Je me retourne, étonnée. Les poings serrés, il a l’air malheureux.

— Pour quel genre de personne me prends-tu ?

— Ça me paraît clair, non ? dis-je en désignant sa voiture. Je pense que tu escroques les gens pour en tirer profit. Que tu cherches des personnes qui

croulent tellement sous les dettes qu'elles ne peuvent pas faire autrement que d'accepter tes clauses aberrantes pour emprunter de l'argent. Je veux dire : « La somme totale est exigible dès que le débiteur omet d'effectuer un remboursement. »

Je pose les pots et dessine en l'air des accents circonflexes avec le majeur et l'index de chaque main, tandis que je cite la phrase qui figure sur l'accord de prêt.

— C'est quoi, ces conneries ?

Une profonde ride se creuse entre les sourcils d'Elias.

— Mon frère a ajouté cette disposition dans le contrat à titre de garantie. Avez-vous raté une échéance ?

Il me regarde d'un air interrogateur, connaissant déjà la réponse à sa question.

Je baisse la tête et me mords la lèvre. *Oui* .

— Et est-ce que nous vous avons demandé de rembourser la totalité du prêt ?

Il me lance un regard prétentieux pendant que la réponse se forme dans ma tête. *Non* .

— Non, bien entendu, déclare-t-il comme s'il lisait dans mes pensées.

Il s'approche d'un pas. Son tee-shirt blanc trempé colle à sa peau. Les contours de ses muscles se dessinent parfaitement sous l'étoffe. Une secousse traverse mon bas-ventre pendant que je l'examine. Ses joues ont rosé. Ses lèvres s'écartent légèrement lorsqu'il prend une profonde inspiration.

— Au contraire ! Je vous ai même accordé un délai de paiement, chose que nous ne faisons jamais.

Il avance encore d'un pas. Ses baskets touchent mes orteils. Ma respiration s'accélère.

Je devrais me sentir intimidée, mais ce n'est pas le cas. Diverses émotions me traversent, mais la peur n'en fait certainement pas partie.

Mes yeux glissent sur son visage. Ses pupilles sont dilatées. Des gouttes de pluie perlent au bout de ses longs cils noirs, puis coulent sur son visage lorsqu'il cligne des paupières. Ses cheveux sont collés sur ses tempes. Sa tête se rapproche de la mienne.

Tandis que son regard ne me quitte pas, je murmure :

— Pourquoi nous avoir accordé un délai de paiement ?

Elias ouvre puis referme la bouche, à la recherche d'une réponse.

— Je ne sais pas, reconnaît-il finalement. Je pense que j'ai été surpris quand tu es entrée dans mon bureau. J'étais déçu de te voir en colère, et je me suis laissé emporter par tes émotions.

Il déglutit en écartant quelques mèches de mon visage, ce qui colore le bout de ses doigts en bleu. Ses lèvres se rapprochent de plus en plus des miennes. Je sens son souffle me caresser le visage lorsqu'il déclare :

— Et pour être honnête, j'ai cru comprendre que si je ne t'accordais pas de délai, tu rentrerais chez toi. Et ce n'est pas ce que je voulais.

Ma respiration s'accélère et malgré la pluie qui ruisselle toujours le long de mon corps, j'ai soudain extrêmement chaud. Le regard d'Elias descend vers mes lèvres et avant de pouvoir m'en empêcher, je franchis la distance qui nous sépare. Les doigts d'Elias glissent dans mes cheveux tandis qu'il respire comme s'il avait dû retenir son souffle pendant très longtemps. Il me caresse la tête et m'attire encore plus près de lui, sans se soucier du fait qu'après cela, ses vêtements seront couverts de peinture. Ses mains courent de ma taille à mes fesses. Il me soulève, et je l'entoure de mes jambes. Ses doigts s'enfoncent dans ma peau. Une chaleur fulgurante parcourt mon corps. Il détache très brièvement ses lèvres des miennes pour ouvrir la portière, s'asseoir sur le siège et me tirer sur ses genoux. Il me donne à nouveau un baiser affamé. Ses mains explorent mon corps, ce qui étale un peu plus la peinture. Je dois être toute bleue. Sa langue pénètre dans ma bouche, et mon cœur bat la chamade. Je le sens dans chaque pore de ma peau. Cet homme déclenche chez moi des sensations insoupçonnées.

Ce n'est que lorsqu'une voiture klaxonne derrière nous que nous relâchons notre étreinte. Haletant, il m'embrasse une dernière fois pendant que je me glisse sur le siège passager. La poitrine d'Elias se soulève rapidement. Ses cheveux sont en bataille. Son corps est couvert de traînées bleues, et lorsqu'il baisse la tête, nous éclatons de rire en même temps. Je saute vite de la voiture pour récupérer les pots de peinture que je mets dans le coffre à l'arrière, avant de remonter dans le véhicule. Elias démarre, et nous partons.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 16

Je regarde dans le miroir de la petite salle de bains de mon appartement. Le résultat de mes embrassades avec Elias est pire que je l'avais imaginé. Ma chevelure est striée de bleu. Je ressemble à une adolescente de quatorze ans qui, sur un coup de tête, a décidé de se teindre les cheveux. Les empreintes des doigts d'Elias sont bien visibles sur mes joues, et j'ai la marque de sa main sur mon sein droit.

Outre les traces de peinture sur mon corps, qui laissent supposer que j'ai été violée par le Grand Schtroumpf, un sourire éclatant barre mon visage. Même avec l'énorme quantité de savon que j'utilise sous la douche, impossible de m'en débarrasser. L'eau qui disparaît dans les canalisations se teinte en bleu lorsqu'elle ruisselle sur mon corps. Je repense à Elias. Et je me sens encore plus heureuse.

Une fois que j'ai rincé la peinture, je ferme le robinet. Je m'habille : un pantalon large en popeline et un chemisier à manches longues. Je me sèche les cheveux et les attache en un chignon négligé. Ils sont toujours légèrement bleuâtres, mais je pense qu'il me suffira de les laver une seconde fois pour que la couleur disparaisse.

Mon portable fait *ping*. Je vois le nom d'Elias apparaître sur l'écran. Il m'a envoyé un selfie sur lequel il pose avec une expression dépitée. Ses cheveux sont couverts de peinture bleue.

Elias : *Comment on enlève ce truc de ses cheveux ?!*

Je regarde sa photo avec amusement et lui en envoie une en retour, où il peut admirer mes mèches pratiquement débarrassées de peinture.

Eva : *Eh bien, il existe un produit miracle. Ça s'appelle du shampoing .*

Elias : *Merci du conseil. Je regrette simplement de devoir me les laver moi-même...*

Je glousse. J'ai refusé sa proposition de me conduire chez lui. Pour le moment, nos baisers passionnés me suffisaient.

Eva : ;-)

Lorsque j'entre dans la cuisine de la paillote, je suis accueillie par des effluves de paprika fumé, de bouillon et d'ail. « Me olvidé de vivir » de Julio Iglesias, l'idole de ma grand-mère, résonne dans la pièce. Devant la cuisinière, mamy remue la paella avec une spatule tout en fredonnant. Mia range dans l'énorme lave-vaisselle les assiettes qui se trouvent sur la paillasse. Elles lèvent la tête quand je pénètre dans la pièce.

— Comme ça sent bon ! dis-je en humant l'odeur épicée avec gourmandise.

Mamy rit.

— Il fait un temps de chien, et nous n'avons pas de clients. Cela m'a semblé le bon moment pour dîner ensemble ce soir.

De l'inquiétude se peint sur son visage.

— Tu en as mis, du temps.

C'est autant une affirmation qu'une question.

Replaçant une mèche derrière mon oreille, je lui réponds :

— Désolée, la voiture est tombée en panne. Ta Jeep a rendu l'âme, Mia. Appuyée contre le plan de travail, Mia semble surprise.

Je secoue la tête avec un air d'impuissance et la réprimande :

— D'un autre côté, tu n'avais pas besoin d'une diseuse de bonne aventure pour le prédire.

Mia fronce les sourcils en croisant les bras.

— Où se trouve-t-elle maintenant ?

Me rapprochant de mamy pour voir tout ce qu'elle met dans la paella, je réponds à ma cousine :

— Presque tout en haut d'une montagne.

Elle sursaute.

— « Une montagne » ? Tu étais en altitude avec ce temps ? Mais tu as risqué ta vie !

Sa sincère inquiétude me fait me sentir un peu coupable de ma précédente remarque sarcastique.

— Mais heureusement, on m'a prise en stop, donc tout est rentré dans l'ordre.

— Il y a bien longtemps que j'aurais dû me débarrasser de ce tacot, grommelle Mia en continuant à ranger la vaisselle.

Mamy prend une cuillerée de paella et la goûte.

— C'est bon, mais il faut un peu plus de safran, déclare-t-elle en cherchant parmi ses pots à épices qui tintent en s'entrechoquant.

— Eva ? s'exclame papy, rayonnant, en entrant avec un classeur à la main. Regarde ce que j'ai trouvé dans l'armoire ! Des photos du bon vieux temps.

Il me met le classeur entre les mains, et mamy, qui est d'habitude impossible à déloger de devant le fourneau quand elle cuisine, s'approche, intéressée.

— Chouette ! dis-je en voyant la première photo, sur laquelle je suis assise avec ma mère sur la terrasse.

Elle ressemble à Mia comme deux gouttes d'eau. Mamy se met derrière moi pour voir la photo suivante.

— Oh, ma pauvre ! Là, tu venais d’être piquée par une méduse, déclare-t-elle en désignant un cliché sur lequel j’ai une plaque rouge sur la jambe et une glace à la main.

Je ricane. C’était l’époque où un cornet de glace résolvait tous mes problèmes. Piquée par une méduse ? Une glace ! Tombée de vélo ? Une glace ! Que mon grand amour de l’école maternelle en ait choisi une autre pour jouer aux billes avec lui ? Une glace !

— Oh, regarde ! s’écrie mamy. Là, tu avais bâti cet immense château de sable !

Intriguée, j’examine la photo tandis que mes doigts courent le long de mon collier. Je fixe l’objectif avec un grand sourire, la poitrine bombée de fierté. Mes cheveux sont mouillés parce que je viens de prendre mon premier bain de mer depuis deux ans. De l’autre côté du château se tient le garçon qui m’a aidée à le reconstruire. Lui aussi sourit jusqu’aux oreilles. Ses yeux sont à demi fermés à cause du soleil. Il a autour du cou une dent de requin obtenue – en tout cas, c’est ce qu’il avait voulu me faire croire – après s’être battu avec un squal. Je lui avais dit, bien sûr, que je ne le croyais pas, mais je m’étais quand même juré de ne pas me disputer avec lui.

La paella de mamy est de nouveau délicieuse. Nous sommes installés tous ensemble à une table de la terrasse du restaurant. Mia nous amuse en racontant l’histoire d’un client pénible venu dans la matinée. Nous décidons qu’après-demain, nous prendrons tous un jour de congé pour que la peinture ait le temps de sécher. Nous n’aurons de toute façon certainement pas de clients à cause de la météo. La voix de Julio Iglesias retentit toujours dans les enceintes, ce qui énerve papy.

— Tu m’échangerais contre lui sans sourciller, bougonne-t-il en décortiquant ses gambas. Saviez-vous qu’elle a été prise en photo avec Julio ? Et que cette photo est posée sur sa table de nuit ?

Mamy le punit en lui donnant une tape sur le bras.

— Pépé ! dit-elle en rougissant. Bien sûr que je ne t'échangerais jamais contre lui. Comment quelqu'un pourrait-il rivaliser avec toi ?

Papy rit avec satisfaction et l'embrasse sur le front.

— Je le sais bien, ma chérie, même s'il est toujours agréable d'entendre que je l'emporte sur le gagnant d'un Grammy !

Mia et moi pouffons de rire en écoutant nos grands-parents se chamailler gentiment. J'avale une grosse bouchée du délicieux plat de riz. Je dois me retenir pour ne pas gémir de plaisir en le dégustant. Les grains de riz sont cuits à la perfection, et les savoureuses épices sont une véritable fête pour les papilles.

Une chose est sûre : mamy est une cuisinière hors pair !

OceanofPDF.com

CHAPITRE 17

La pluie martèle les vitres de mon salon pendant que je fais défiler la liste impressionnante de séries Netflix avec la télécommande. Nerveuse, je tape du pied. Je suis agitée. Je viens de regarder deux films et je n'ai plus envie de rester à l'intérieur. Normalement, cela ne me dérangerait pas du tout de passer une journée à flemmarder. Aux Pays-Bas, je profite toujours à fond des jours où je ne suis pas obligée de m'occuper de chiffres, de factures et de piles de documents. Mais pas maintenant. Maintenant, je veux me rendre utile, aider à métamorphoser le restaurant. J'observe les gouttes qui frappent la vitre. Je secoue la tête et me dirige vers mon armoire. J'enfile quelques vieux vêtements, m'attache les cheveux en chignon, puis descends au rez-de-chaussée.

Le mur de droite, celui que Mia et moi avons peint hier, est encore un peu humide. Nous en sommes à la moitié. Nous avons l'intention de peindre en bleu la paroi où se trouvent les portes des toilettes, mais nous n'avons pas eu l'occasion de retourner au magasin de bricolage. Je lance une playlist de mes chansons politiquement incorrectes préférées, verse de la peinture blanche dans le bac, et trempe le rouleau dedans.

Je chante à tue-tête « Uptown Girl ». Si fort que j'entends de justesse le *ping* annonçant l'arrivée d'un message sur mon portable. Je sors l'appareil de ma poche en fredonnant. Mon cœur bondit quand je vois s'afficher le nom d'Elias sur l'écran.

Elias : *Qu'est-ce que tu fais ?*

Je souris en tapant ma réponse.

Eva : *Je repeins le restaurant.*

Je joins une photo du mur à demi peint et clique sur envoyer. Au bout de quelques secondes, un nouveau *ping* retentit.

Elias : *Besoin d'aide ?*

OK, je le reconnais, j'ai peut-être couru comme une dératée à l'étage pour enfiler le pantalon dont Mia affirme qu'il me fait « un cul d'enfer ». Et peut-être que j'ai échangé ma chemise trop grande, maculée de taches de ketchup, contre un petit haut ajusté au décolleté plongeant. Et peut-être même que j'ai remplacé mon soutien-gorge de sport par un exemplaire offrant un peu moins de soutien, mais plus conforme au modèle que, dans les films romantiques, les hommes parviennent à dégrafer d'une main.

Quand j'entends frapper doucement à la porte et que je vois Elias, sous la pluie, en train de lorgner l'intérieur, je me lève d'un bond pour lui ouvrir. Il me décoche un sourire ravageur en passant la main dans ses cheveux.

— Quel temps de chien ! dit-il en posant par terre le pot de peinture qu'il tenait à la main. J'étais encore sec il y a dix secondes.

Je lui tends une serviette prise derrière le comptoir. Mon regard tombe sur le pot de peinture qu'il a apporté.

Curieuse, je lui demande :

— Qu'est-ce que c'est ?

— De la peinture. De la peinture bleue. Ou plutôt pétrole, comme ils disent au magasin. Grâce à nos péripéties de samedi dernier, j'avais une idée assez précise de ce que tu voulais.

Les commissures de ses lèvres se relèvent. Je sens les joues me brûler en repensant à la façon dont la peinture s'est retrouvée sur ses vêtements.

Il enlève son imperméable, le pose sur une chaise et roule les manches de sa chemise vert foncé. Il porte un jean usé taille basse. C'est... sexy. Il se sèche avec la serviette. Ses cheveux sont ébouriffés. Doublement sexy. Il me regarde avec des yeux pétillants et interrogateurs quand il se rend compte que je le reluque.

— Dis-moi comment je peux t'aider.

Je lui indique le mur à demi peint dont je m'occupais avant de courir à toute vitesse à l'étage pour me changer.

— C'est là que je me suis arrêtée. Peut-être que tu pourrais commencer à l'autre bout ? Et que nous pourrions nous rejoindre ?

Lorsque je lui tends un rouleau, ses doigts effleurent le dos de ma main au passage. Une secousse traverse mon corps. Je le regarde. Il a dans les yeux une lueur qui me chamboule.

— C'est d'accord, répond-il.

Il trempe son rouleau dans la peinture et se met à l'œuvre.

Si j'avais pensé qu'Elias n'était capable que de taper sur un clavier et d'observer des poissons, je me trompais. Il badigeonne le mur avec la dextérité de Michel-Ange. Les muscles de ses bras se tendent quand il passe le rouleau. Je jette un regard de côté de temps à autre, mais prise sur le fait, je me détourne quand nos yeux se croisent.

Tout en trempant mon rouleau dans la peinture, je lui demande :

— Où as-tu appris tout ça ?

— J'aime me servir de mes mains, dit-il en haussant les épaules. J'assure la direction du développement de projets, mais dès que c'est possible, j'aide un peu sur les chantiers. La plupart du temps, ils me laissent seulement peindre. Je ne semble pas qualifié pour poser des canalisations ou bâtir un mur.

Il secoue la tête en riant, attrape un pinceau, et peint soigneusement tout autour de l'interrupteur protégé par du ruban adhésif.

— Je comprends. Pour moi, c'est la même chose avec le restaurant. À la fin de la journée, j'adore me sentir physiquement épuisée lorsque je me glisse dans mon lit. C'est comme si j'avais vraiment travaillé. Ne t'y méprends pas : j'aime aussi mon boulot habituel, mais... c'est plus fatigant mentalement. Ça me donne moins d'énergie. Je me réveille parfois la nuit pour passer en revue l'analyse des risques que je dois présenter le lendemain.

Elias acquiesce en attaquant une nouvelle partie du mur.

Je soupire.

— Depuis que je suis ici, cela ne m'arrive pratiquement plus. Bien sûr, au début, je me suis inquiétée à propos de la situation financière... Mais depuis que ça va mieux, c'est terminé.

Je soupire derechef profondément.

— Pour le reste, je ne sais pas. Je suis tellement heureuse de pouvoir aider papy et mamy. Qu'ils puissent de nouveau rire. Ils sont plus joyeux depuis que nous voyons le bout du tunnel.

Un silence s'installe. Je sens qu'Elias m'observe.

— Tu les aimes énormément, hein, constate-t-il doucement. Je trouve admirable la façon dont tu t'es battue pour eux. Tout le monde n'en aurait pas fait autant.

Il me regarde d'un air attendri. Je hoche la tête.

— Ce sont les personnes les plus adorables que je connaisse.

Nous nous taisons de nouveau. En arrière-fond résonnent ma musique préférée et le bruit des rouleaux. Quand la chanson « God Only Knows » des Beach Boys retentit, je pousse un cri de ravissement. Elias m'observe avec un large sourire.

— Tu aimes ce morceau ? demande-t-il.

Je sens le rouge envahir mes joues. Je me concentre davantage sur ma partie du mur. Nous n'en sommes pas au stade où je peux reconnaître ouvertement que c'est la chanson que je chante à tue-tête sous la douche.

Manœuvrant avec dextérité mon rouleau autour d'un interrupteur, j'explique :

— Eh bien, je l'associe surtout avec *Love Actually* , un de mes films préférés. C'est la chanson la plus connue du film.

Quand Elias me regarde d'un air d'incompréhension, je poursuis :

— Tu sais, dans la dernière scène, à l'aéroport. Quand ils se jettent tous dans les bras les uns des autres.

Il me lance à nouveau un regard du genre « je n'ai aucune idée de quoi tu parles ».

Je lui demande d'un ton indigné :

— Tu n'as... tu n'as jamais vu *Love Actually* ?

Elias rit en voyant mon air déconfit et secoue la tête.

— Non, hélas. Même si je suis partant pour le regarder un jour... En bonne compagnie, bien entendu.

Mon cœur bondit quand je nous imagine devant la télé, un délicieux verre de vin rouge à la main. Moi lovée contre lui lorsque la femme de Daniel est enterrée. Je ne peux pas m'empêcher de pleurer à chaque fois que je vois cette scène.

Remplaçant mon rouleau par un large pinceau pour peindre la poutre en blanc, je réponds :

— Ça me paraît un bon plan. Dans ce film, il y a la scène la plus attendrissante de tous les temps.

Elias penche la tête.

— Laquelle ?

— Eh bien, il y a un garçon de treize ans qui est follement amoureux d'une fille avec qui il a à peine échangé quelques mots. Pour lui plaire, il

suit des cours de batterie. Puis il joue dans un groupe. Et à la fin, il traverse tout l'aéroport pour lui déclarer sa flamme.

Je passe mon pinceau prudemment sur le bois.

— Je trouve ça tellement mignon. Cet amour pur et désintéressé. Il ne se cache pas, n'a pas peur de perdre la face, non. Il y va franco. Même s'il enfreint un peu la loi, mais dans ce contexte, je trouve que ce n'est pas si grave.

Un grand sourire barre le visage d'Elias. Il travaille vite et m'a presque rejointe. Alors, je lui demande :

— Et toi, quel est ton film favori ?

— Ouille, c'est difficile à dire. Je ne suis pas fan des comédies romantiques, mais... Hé !

Il s'arrête net lorsque je me retourne pour tremper de nouveau mon pinceau dans la peinture.

Je mets la main devant la bouche quand je vois la traînée blanche sur sa joue.

— Crotte ! Désolée ! Tu étais plus près que je pensais et j'ai...

Une lueur amusée apparaît dans les beaux yeux d'Elias quand de l'air le plus nonchalant possible il prend un pinceau, le plonge dans la peinture et se retourne vers moi.

— Tu as fait ça parce que j'ai dit que je n'aimais pas les comédies romantiques, c'est ça ? demande-t-il avec un sourire diabolique.

Mes yeux passent du visage d'Elias au pinceau et inversement.

— C'était un accident ! Tu ne vas tout de même pas...

Quand Elias avance d'un pas, je m'abrite derrière la table la plus proche. Il pique un sprint et se retrouve de l'autre côté en un rien de temps. Tels deux léopards, nous tournons l'un autour de l'autre, armés d'un pinceau, un sourire sadique sur le visage.

Elias feinte, et je pousse un cri d'effroi, tout en cherchant à m'abriter derrière une autre table. Mais comme mon poursuivant aime le cardio et que

je préfère les petits gâteaux de mamy, il me rejoint en un clin d'œil. Il me somme de m'arrêter, en enserrant mon poignet de ses longs doigts. Comme au ralenti, je vois le pinceau chargé de peinture partir en direction de ma joue. Je l'évite de peu en plongeant sur le côté, mais je perds l'équilibre.

Je chancelle sur une jambe en essayant de ne pas tomber. En vain. Elias tente de me rattraper et me tend la main, que je ne parviens pas à saisir. Je pousse un hurlement primal en tombant sur mon postérieur et décoche par inadvertance un coup de pied dans le tibia d'Elias, qui chute à son tour. Avec un cri, il se retrouve sur moi, prêt à se servir de son pinceau.

— Quelle souplesse ! dis-je, me moquant de sa technique de combat.

Puis nous nous taisons un instant, avant d'éclater de rire. Le visage d'Elias s'éclaire quand il rit. Les pattes-d'oie qui commencent à se dessiner au coin de ses yeux lui vont bien.

Au fur et à mesure, nos rires s'estompent. Nous devenons plus sérieux. Nos poitrines se soulèvent plus rapidement, presque au même rythme. J'entends le pinceau tomber sur le sol. Puis les doigts d'Elias caressent mon épaule, mon cou. Un frisson parcourt mon corps quand il place derrière mon oreille une mèche collée sur mes lèvres.

Je ne peux détacher mon regard de lui. Ses grands yeux noisette qui semblent presque noirs tant ses pupilles sont dilatées. Ses lèvres charnues qui s'écartent un peu tandis qu'il m'observe avec attention.

Il penche la tête en direction de la mienne et caresse de ses lèvres l'ovale de mon visage.

— Si jolie, murmure-t-il.

Ma respiration devient plus superficielle. Je sens Elias peser sur moi. Chaque cellule de mon corps est en alerte. Sa main caresse ma joue.

Lorsque ses lèvres se posent enfin sur les miennes, le temps semble s'arrêter. Il m'embrasse de nouveau. Encore et encore. Sa bouche est chaude et douce, et mes lèvres s'entrouvrent pour laisser passer sa langue.

Il sent la pluie, le musc et le sapin. Comme s'il venait de sortir d'une forêt où il a scié un arbre de Noël. J'entoure son cou de mes bras et l'attire plus près de moi.

Je ne sais pas si je pourrai m'en lasser un jour.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 18

La pluie a enfin cessé et heureusement, la semaine de fermeture n'a pas chassé les clients. Même si le sable blanc est encore un peu humide et si les vagues sont un peu plus hautes que d'habitude, des touristes ont déjà étendu leurs serviettes sur la plage. Le soleil réchauffe mes épaules. Je ferme les yeux pour profiter au mieux de la chaleur.

J'ai remis mon tablier et servi les lève-tôt. À présent, Clara et Mia circulent également sur la terrasse avec des plateaux chargés de boissons pendant que derrière le bar, Beatriz prépare les smoothies. Juan, qui vient normalement en sortant de la salle de sport avant de se rendre au travail, est lui aussi de la partie. Il a retiré son tee-shirt et a posé un bras musclé sur le dossier du canapé lounge. Juste derrière lui, Purrito pique un roupillon sur une chaise.

Posant son That's Bananas devant lui, je demande :

— Tout va bien, Juan ?

— Encore mieux maintenant que tu es là !

Il se penche en avant et prend sur le bord du verre la tranche de banane, qu'il met dans la bouche. Il plisse les yeux et me regarde d'un air soupçonneux.

— Pourquoi ? Y aurait-il une raison pour que je me sente mal ?

Je hausse les épaules.

Purrito roule sur le dos.

— Non, non.

Juan, qui toussait comme un éléphant asthmatique lorsque nous avons trouvé Purrito, ne semble plus du tout incommodé, même si le chat est à présent tout près de lui. Comme je m'en doutais, Juan n'est probablement pas le moins du monde allergique aux félins. Il me reste à trouver pourquoi il les déteste autant.

Mia se joint à moi. Son regard passe de Juan au chat.

— Bonjour, Juan, comment te sens-tu ?

Juan boit une gorgée de son smoothie et nous observe d'un air méfiant. Il remue la boisson jaune avec sa paille.

— Très bien. Qu'est-ce que vous avez, toutes les deux ?

Il nous examine avec méfiance. Quand Mia se tourne vers Purrito, qui a l'air knock-out, il suit son regard et bondit de son siège. Il éternue ostensiblement et nous lance un coup d'œil accusateur.

— Oh, allez, Juan, tu n'es pas plus allergique que moi !

Ses mâchoires se contractent.

— Mais vous ne pouviez pas le savoir.

— Eh bien, je m'en suis doutée en vous voyant pratiquement l'un à côté de l'autre sans que tu éternues. Pourquoi détestes-tu autant les chats ?

Juan pousse un gros soupir et change de place, le plus loin possible de Purrito.

— J'ai besoin d'alcool pour raconter cette histoire, maugrée-t-il.

Cette remarque me rend encore plus curieuse. Mia le regarde d'un air interrogateur.

Juan roule des yeux, soupire à nouveau, puis pose son smoothie.

— C'est bon, je vais vous le dire...

La brise du matin joue avec ses mèches châtaines. Il ferme un instant les yeux, puis fixe les vagues de la Méditerranée, comme un vétéran de quatre-vingt-dix ans s'appêtant à raconter sa lutte traumatisante contre l'ennemi. Je dois me retenir de rire.

— Il y avait une femme qui me plaisait depuis quelque temps. Elle était superbe : grande, blonde, les yeux bleus comme la mer. Elle était intelligente, drôle et gentille. L'élégance incarnée.

Waouh. Qui aurait pu se douter que Juan pouvait parler d'une femme en ces termes ?

— Et elle avait de très gros... Enfin, vous voyez ce que je veux dire.

Il tient les mains à une vingtaine de centimètres de sa poitrine, un sourire gourmand sur le visage.

Ah, nous y voilà.

Je lève les sourcils.

— Tu t'es trompé de public, Juan.

Les commissures de ses lèvres retombent. Il secoue la tête.

— Mais bon, poursuit-il. Après plusieurs mois d'efforts – envois de roses, sorties au resto –, je touche au but. Le moment suprême.

Mal à l'aise, il se gratte le menton.

— Elle avait un chat noir appelé Nugget. Alors que nous faisons l'amour, il était assis là... sur l'oreiller... un regard sinistre dans les yeux.

Un frisson le traverse.

Je sens mon sourire s'élargir. J'ai l'impression que cette histoire va être croustillante. Juan passe la main dans ses cheveux.

— Et puis, d'un seul coup, il a disparu. J'étais content, parce que je pouvais enfin profiter d'Annabel, qui s'avérait être une véritable bête de sexe. Quand soudain, j'ai senti quelque chose s'agripper à moi. Et c'est là que j'ai vu le chat : il avait planté les griffes de ses quatre pattes dans ma jambe. En plus, il me mordait ! Vous comprenez bien que j'étais nu. J'avais donc peur qu'il attaque... d'autres parties de mon anatomie. Alors, je l'ai dégagé d'un coup de pied.

Choquées, Mia et moi reprenons notre souffle en même temps et nous écrivons en chœur :

— Tu lui as donné un coup de pied ?

Juan fait un geste à la « c'est bien ce que je pensais ».

— Oui, c'est aussi comme ça qu'a réagi Annabel. Elle m'a traité de bourreau d'animaux et m'a mis à la porte. Et oui, je lui ai flanqué un coup de pied, c'est vrai, mais c'est lui qui avait commencé ! J'en ai même gardé une cicatrice. Regardez !

Il tend la jambe, et Mia et moi nous penchons en avant.

— Où ça ? demandé-je en m'approchant un peu plus pour examiner sa peau.

— Ici, répond Juan.

Il indique un endroit sur sa jambe. Entre ses poils blonds se trouve une minuscule ligne blanche.

— C'est tout ? s'étonne Mia.

Il est clair qu'elle se retient pour ne pas éclater de rire.

Juan retombe dans les coussins du canapé lounge.

— Je savais que vous réagiriez comme ça, c'est pour ça que je ne voulais pas vous le raconter.

Mia met la main devant la bouche.

— Oh, désolée, Juan.

Elle s'assoit à côté de lui et lui donne une bise sur la joue.

— Je regrette que tu aies perdu ainsi la fille dont tu étais amoureux.

Juan renifle.

— Hé, je n'ai jamais dit que j'étais amoureux ! Je trouvais surtout que c'était dommage que tous ces eff... Aïe !

Il se frotte derrière le crâne et regarde d'un air froissé la main avec laquelle Mia vient de lui donner une tape.

— Tu étais obligée de me frapper ?

— Ah, les hommes..., bougonne-t-elle en reprenant son plateau avant de vaquer à ses occupations.

Ce soir-là, en comptant la recette de la journée, je me sens frustrée. De l'argent a de nouveau disparu du tiroir-caisse.

Je recompte les billets pour la troisième fois quand mon portable fait *ping* , signe qu'un message vient d'arriver. Je suis folle de joie en voyant le nom sur l'écran.

Elias : *Donc... Puis-je supposer en toute sécurité qu'après la semaine dernière, tu ne me détestes plus ?*

Eva : *Sûr. J'ai encore de la peinture sur mes vêtements pour le prouver.*

Elias : *Ha ha, moi aussi. Crois-tu qu'ils utilisent de la peinture indélébile ? Impossible de s'en débarrasser !*

Eva : *On le croirait presque !*

En rogne, je relis ma réponse. N'aurais-je pas pu trouver meilleure répartie ? Un *ping* résonne derechef.

Elias : *Est-ce que tu te souviens qu'il y a deux mois, je t'ai demandé si tu voulais faire de la plongée avec moi ? Je me disais que – maintenant que nous avons établi que tu ne me détestais plus – tu aurais peut-être envie de venir avec moi ce week-end.*

Elias : *Je dis toujours de la plongée, mais en réalité, je veux dire du snorkeling. Sauf si tu as un certificat de plongée, mais tu ne m'en as pas parlé .*

— À quoi doit-on ce sourire jusqu'aux oreilles ?

Le restaurant est fermé. Mia s'attable à côté de moi avec son dernier verre. Elle avale une bonne gorgée et me regarde d'un air interrogateur.

Je pose rapidement mon portable face contre table.

— Ce n'est rien, dis-je en reportant mon attention sur la caisse. Je... Hé !

Mia me pique mon portable et le déverrouille. Elle commence par me décocher un grand sourire, qui fond ensuite comme neige au soleil. Elle me regarde avec de grands yeux.

— Elias ? Ce n'est tout de même pas Elias *Castillo* ?

Lorsque je baisse les yeux, honteuse, elle émet un petit bruit consterné.

— Eva, dit-elle d'un ton accusateur. Je sais qu'il est *caliente* , mais c'est un sale type.

Je le défends immédiatement.

— Ce n'est pas un sale type.

Je me mords la lèvre, et une boule de chaleur se forme dans ma poitrine.

— Il est... gentil et drôle. Et il...

Quand je vois que Mia me regarde, l'air éberlué, je décide de donner davantage de contexte à mon histoire et lui raconte ce qui s'est passé les semaines précédentes.

— Tu l'as embrassé ? Deux fois ! Et il est venu ici pour peindre ? crie-t-elle en examinant le mur derrière moi. Et tu ne penses pas qu'il en a profité pour lâcher des termites en cachette ? Je veux dire, je sais que c'est un mec canon, mais...

Je lui lance un regard courroucé.

— Non, je ne pense pas qu'il ait fait ça. Crois-moi, je n'ai pas encore renoncé à mon poste de présidente du club « nous haïssons *Los Castillos* ». Mais je crois sincèrement qu'il n'a pas de mauvaises intentions.

Mia secoue la tête.

— Tu ne trouves pas ça un peu... naïf ?

Je baisse la tête et regarde les tas de billets de banque. C'est la raison pour laquelle je n'ai pas voulu lui en parler avant. Je savais comment Mia réagirait.

En voyant mon air déçu, elle fait un peu machine arrière.

— Mais s'il peut te procurer quelques mois sympas à Ibiza, c'est toujours ça de pris. Un peu de détente ne peut pas te faire de mal.

Elle tapote ma main pour me rassurer et hausse les sourcils.

— Aussi longtemps que tu ne lui révéles pas tes secrets les plus intimes, ça ne mange pas de pain.

Même si ses paroles sont blessantes, elles devraient aussi me soulager. Mia aurait pu se mettre en colère parce que je fricote avec l'un des hommes que nous détestons. Malgré tout, mon cœur se serre.

Les paroles de ma cousine soulignent que ce que je suis en train de construire avec Elias est voué à se terminer. Je commence fin septembre une nouvelle mission pour une entreprise néerlandaise, et il me faudra donc partir. Quitter Ibiza, le restaurant sur la plage, papy, mamy et Mia.

Et quitter Elias.

CHAPITRE 19

Si je m'étais attendue à ce que, en plus de sa grande villa dans la montagne, Elias possède un yacht de luxe, je me trompais.

Depuis le ponton, je contemple un petit hors-bord. Il est tout mignon à côté des immenses yachts et voiliers qui flottent dans la baie. L'arrière est plat, avec une échelle en métal qui permet de descendre dans l'eau et de remonter facilement. Je dois reconnaître que je le trouve plus assorti à l'homme qui me plaît : une embarcation sans prétention, plutôt qu'un de ces luxueux bateaux de nababs. Sur l'aluminium peint en blanc brille son nom en lettres bleu marine : *Usain Boat* . Je lance à Elias un regard interrogateur avec un immense sourire, tout en hochant la tête en direction de ces mots. Il émet un petit rire.

— Il est plus rapide qu'il en a l'air, explique-t-il avec un haussement d'épaules.

Il lance dans le bateau le sac contenant l'équipement de plongée, et pose un pied sur le pont. Puis il me tend la main.

— Tu viens ?

Je jette un coup d'œil à la distance séparant le ponton de l'embarcation, et décide que je dois pouvoir y arriver.

Je glisse la main dans la sienne et monte prudemment sur le bateau, qui tangué un peu sous mon poids. Elias suit mon exemple : le hors-bord se balance encore plus, et je perds presque l'équilibre. Craignant de passer par-dessus bord, je sens brièvement une lancée dans le ventre. Elias m'attrape

rapidement par les coudes et me stabilise. Il y a vingt ans que je n'ai plus peur de la mer. Pourtant, l'idée de chuter dans cette énorme masse d'eau et de ne plus sentir la terre ferme sous mes pieds m'opprime. Que se passerait-il si le courant était trop fort ? Ou si j'avais soudain une crampe et si je ne pouvais plus nager ?

— Ça va ? me demande-t-il en me dévisageant. Tu es toute blanche.

Je respire à fond et le lâche prudemment. Un peu tremblante, je lui lance un petit sourire, et lui fais un signe de la tête tout en tripotant le collier autour de mon cou.

Elias suit tous mes gestes et fronce les sourcils en se grattant le menton.

Il ne peut rien m'arriver. Je sais nager. Elias est avec moi. Nous avons un bateau.

Je lui réponds d'une voix ferme tout en tapotant son bras :

— Tout va bien.

Il m'examine d'un air soucieux.

— J'ai juste eu un peu peur, ajouté-je.

Je m'installe sur la banquette, au milieu des coussins. Elias a toujours un air soupçonneux. Il prend place derrière le gouvernail, à un mètre à peine de moi. Le moteur démarre dans un fort vrombissement, puis se met à ronronner quand Elias enclenche une vitesse.

Le bateau glisse sur l'eau, qui saute parfois par-dessus bord et m'éclabousse. Le torse d'Elias surplombe le pare-brise. Plus il accélère, plus le vent joue avec nos cheveux. Les siens sont rapidement ébouriffés. Je ne parviens pas à détacher mes yeux de lui. Il est dans son élément. Conduisant le bateau à travers les vagues, il est véritablement rayonnant. Il accélère encore et jette un regard en arrière pendant que je m'accroche au bord du bateau.

— Viens, dit-il en me tendant la main. D'ici, tu auras la meilleure vue.

Mes yeux passent de sa main à son bras tatoué, puis finalement à son expression enthousiaste. Comme s'il voulait me montrer la voiture de

course flambant neuve qui lui a été offerte pour son dixième anniversaire.

Je sens des papillons dans mon ventre. Cette version plus jeune et passionnée d'Elias me plaît. Elle me plaît même beaucoup. Je mets la main dans la sienne et un frisson me parcourt. Elias sourit. Il me tire prudemment jusqu'à lui. Son torse musclé est appuyé contre mon dos lorsqu'il m'entoure de ses bras et me donne un baiser sur la joue. Je dois me retenir pour ne pas écartier les bras et crier : « Je suis la reine du monde ! » Cette bouée de sauvetage faite homme me donne un sentiment de sécurité.

Et elle m'excite.

Je sens des picotements dans tout mon corps, plus particulièrement aux endroits où celui d'Elias touche le mien.

Les maisons blanches perchées sur les rochers d'Ibiza disparaissent à l'horizon. Les plages immaculées de l'île forment des lignes de plus en plus fines à la lisière des collines boisées et des roches couleur sable.

Je ferme les yeux pour profiter davantage de la brise tiède sur mon visage. Je sens le souffle chaud d'Elias tout près de mon oreille. Il me tient toujours. Ses bras sont croisés sur mon ventre, les bouts de ses doigts appuyés à hauteur des hanches. J'ouvre les yeux et vois deux énormes rochers se rapprocher.

— C'est magnifique.

Les mots roulent si doucement sur mes lèvres que je me demande s'il les a entendus. Toutefois, il acquiesce :

— Je suis entièrement d'accord avec toi.

Lorsque nous arrivons à proximité des rochers, Elias jette l'ancre. Le bateau parcourt encore quelques mètres, puis s'arrête net.

L'énorme roche grise et bicornue est couverte de plantes. De loin, on dirait de la mousse, mais en nous approchant, nous voyons qu'il s'agit de toutes sortes de végétaux. Le vert se pare ici et là d'une fleur colorée.

Je retire ma robe et garde mon collier. Elias étudie sans gêne mon anatomie. Son regard s'arrête quelques instants sur le haut de mon maillot

deux-pièces. Aucun doute : il a un penchant pour les seins. Il cligne plusieurs fois des paupières, puis passe une main bronzée dans ses mèches noires.

— Il est joli, ton bikini ! me complimente-t-il finalement.

Il se retourne, ouvre le sac de matériel de plongée, et me tend un masque et un tuba qui doit me pourvoir en oxygène.

— Tu as déjà fait du snorkeling ?

Il me lance un regard interrogateur. Je me mords la lèvre.

— Euh... oui. Il y a très longtemps.

Il y a vingt et un ans, pour être précise.

Elias penche la tête.

— Tu te rappelles comment on s’y prend ?

— Hum... oui. Il faut veiller à ce que le tuba reste au-dessus de l’eau, non ?

Il prend un air amusé.

— Pas forcément. Tu peux aussi plonger avec ton tuba, mais gardons ça pour la prochaine fois. En revanche, veille à rester à proximité du rocher. C’est un endroit touristique, donc des bateaux passent ici régulièrement.

Je prends le masque et passe le tuba dans la lanière prévue à cet effet, puis je mets le tout sur ma tête. Le plastique que j’ai devant les yeux me fait voir Elias en version XL. J’étudie son visage, son torse et son maillot de bain. *Hum, intéressant ...*

Il rit.

— Il est difficile d’être belle avec ce machin, mais je dois dire que tu y parviens à merveille.

Flattée, je cille plusieurs fois des yeux. Lorsqu’il me donne un rapide baiser sur la bouche et met à son tour son masque, le sol me semble beaucoup moins stable qu’un instant auparavant.

Elias descend l’échelle et plonge. Des éclaboussures giclent sur le pont. Il se tourne vers moi.

— Tu viens ? L'eau est délicieuse.

Encouragée par ces mots, je suis son exemple et descends à mon tour. Même si l'eau est un peu plus fraîche qu'en bord de plage, sa température est toujours agréable. Je me tiens un moment aux barreaux en métal avant d'oser lâcher totalement prise.

Je dois m'habituer à ne rien sentir sous mes orteils, qui cherchent un sol sablonneux. La dernière fois que je suis allée si loin en mer, cela s'est terminé avec des infirmiers qui ont dû pratiquer un massage cardiaque pour me faire régurgiter une grande quantité d'eau – et mon déjeuner par la même occasion.

Je ne vois pas bien l'expression du visage d'Elias derrière son masque de plongée, mais les commissures de ses lèvres s'abaissent.

— Ça va ?

Je hoche la tête. Je le rassure :

— Pas de problème.

Je mets vite le tuba dans ma bouche. Nom d'un chien, je suis une adulte, et je nage régulièrement dans la mer. Le bateau et Elias sont tout proches. Que pourrait-il bien m'arriver ?

Lorsque je mets mon visage sous l'eau, j'admire les poissons de différentes couleurs qui évoluent dans la grande mer bleue, infinie, vivante et claire. Je contemple des bancs de dorades argentées, la queue ourlée d'un liseré noir, que j'ai déjà vus dans l'eau peu profonde près de la plage, ainsi que de plus petits poissons que les rayons du soleil de l'été diffractés parent d'éclats arc-en-ciel. Des anémones de mer collées aux rochers oscillent au gré du courant. Ici et là, je découvre un oursin. Quelques méduses, que je surveille de loin, se meuvent avec grâce. Derrière elles, leurs tentacules ressemblent à un ruban de dentelle rose. Rien à voir avec les spécimens échoués sur la plage, semblables à un pudding acheté en promo qu'on range au fond du frigo avant de l'oublier pendant trois mois.

Je me retourne vers Elias. Ses cheveux noirs flottent comme des algues. Sa poitrine se soulève tranquillement. Il bat lentement des pieds pour se maintenir en place.

Il lève le pouce, et je hoche la tête. Si mes lèvres, avec le tuba, ne me faisaient pas ressembler à Donald Duck, je lui sourirais joyeusement pour le remercier de m'avoir emmenée.

De la main, il m'indique un énorme banc de poissons argentés rayés de jaune qui barbotent paisiblement. Il se retourne, et ses jambes musclées battent l'eau souplement tandis qu'il se dirige vers eux.

Je suis son exemple, portée par l'énorme masse d'eau. Une sensation délicieuse. Je me sens en apesanteur et libre.

Soudain, des vagues se forment. Je perds le contrôle de la direction que je prends. Ma respiration s'accélère et quand une nouvelle vague roule à la surface, mon tuba se remplit d'eau qui rentre dans ma bouche.

Mon cœur bat à tout rompre lorsque je sens le sel sur ma langue. Je me mets à tousser, mais l'eau n'a nulle part où aller. *Je dois retirer le tuba de ma bouche. Maintenant !* Cependant, submergée par la panique qui me paralyse, je ne parviens pas à l'attraper.

Mes mains me picotent et deviennent de plus en plus lourdes. J'essaie de battre l'eau avec mes bras et mes jambes, mais je reste figée. Je n'ai plus le contrôle de mes membres. Cette angoisse dans la poitrine, que j'ai déjà connue une fois, est de plus en plus forte, et tout se brouille autour de moi.

C'est alors qu'une grosse main entoure mon bras et me tire vers le haut. Mon tuba est arraché de ma bouche, et je me mets à tousser comme une folle. De l'air frais remplit mes poumons. Ma cage thoracique se soulève à toute vitesse.

Elias me fixe d'un air épouvanté. Son visage a blêmi, et ses mains enserrant fermement mes bras. La vedette responsable des vagues est déjà loin.

— Ça... Ça va ? demande-t-il d'une voix tremblante, les yeux rivés sur moi, à la recherche d'un autre signe de vie que ma quinte de toux digne d'un vieillard fumant trois paquets de cigarettes par jour.

Ma gorge brûle, mais je hoche la tête. Le visage d'Elias se détend un peu. Nous nageons lentement vers le bateau. Avant même que j'essaie de monter à l'échelle, il m'attrape par la taille et me pose sur le pont.

Les jambes tremblantes, je marche vers la banquette et m'assois. Je commence à prendre conscience de ce qui aurait pu m'arriver. J'étais proche de la réanimation ou pire...

Mes poumons se remplissent à toute vitesse d'oxygène. J'essaie d'expirer le plus lentement possible pour calmer les battements de mon cœur.

Elias grimpe sur le bateau. Toujours blanc comme un linge, il s'assoit en face de moi sur la banquette. Ses mains tremblent, et il déglutit sans cesse. Pendant le silence qui s'installe, il me fixe et passe la main dans ses cheveux. Puis son regard glisse vers le bas et... *Reluque-t-il de nouveau mes seins ?*

— Où as-tu trouvé ce collier ? demande-t-il finalement, la voix rauque.

Il désigne ma poitrine.

Je cligne des yeux, ébahie. De toutes les remarques qu'il aurait pu faire, c'était bien la dernière à laquelle je m'attendais.

— Je... Euh... Quoi ? dis-je d'une voix râpeuse.

Ma gorge est toujours douloureuse à cause de l'eau salée.

Elias m'observe d'un air soucieux en entendant ma voix. Il me tend une bouteille d'eau. J'avale quelques bonnes gorgées, qui adoucissent ma gorge.

— Où as-tu trouvé ce collier ? répète-t-il.

Comme je ne réponds pas parce que je suis toujours en train de boire, il poursuit :

— Est-ce que par hasard ce serait un garçon qui t'aurait donné la pierre, il y a une vingtaine d'années de cela, après que son frère avait détruit ton

château de sable ?

Je le fixe, éberluée.

— Comment le sais-tu ?

Elias passe plusieurs fois la main dans ses cheveux, pendant qu’il me fixe avec une émotion indéfinie sur le visage.

— J’ai donné cette pierre à une fille qui avait peur de la mer.

Ma respiration, qui était depuis peu sous contrôle, s’accélère de nouveau. C’était lui qui m’avait aidée à reconstruire mon château, qui m’avait aidée à vaincre mes peurs. Elias est la personne qui m’a donné le talisman que – même après quelques sessions fructueuses d’EMDR chez un psychologue – je voulais tant garder avec moi que ma mère a fini par le faire monter en collier.

— Je l’avais trouvée sur la plage, ajoute-t-il.

Il sourit, et le sentiment d’oppression qui avait envahi ma poitrine se transforme en douce chaleur sous son regard affectueux. Je suis suspendue à ses lèvres.

— Je croyais avoir fait la découverte du siècle parce que c’était le même genre de pierre que celles qui ornaient les bijoux de ma mère. Elle m’avait convaincu qu’elles possédaient des pouvoirs magiques.

Il rit un peu, sûrement en repensant à la crédulité qui caractérise cet âge.

— Après coup, il s’est avéré qu’elle était tombée de sa boucle d’oreille. Elle a cherché dans le sable autour de nos serviettes de plage, en vain. Je n’ai pas osé avouer que je l’avais donnée à quelqu’un, donc je l’ai aidée à chercher.

Il sourit en y songeant.

Je voudrais dire quelque chose, mais je ne sais pas quoi. Je reste sans voix. J’ai souvent repensé à celui qui m’avait généreusement aidée. Chaque fois que j’étais chez papy et mamy et que je voyais marcher sur la plage un garçon aux cheveux désordonnés, je souhaitais qu’il se retourne. Et que ce soit lui. Mais cela ne s’était jamais produit.

Elias fronce les sourcils et prend un air sérieux.

— Ne crois-tu pas que tu aurais dû me dire avant que nous plongeons que tu avais failli te noyer par le passé, et que cela t'avait traumatisée ? Si je l'avais su, je ne t'aurais jamais emmenée ici, mais plutôt dans un endroit où l'eau est peu profonde.

— Je... je...

Je me mordille la lèvre et fixe mes mains, croisées sur mes genoux.

— Désolée. Je croyais que ça m'avait passé.

L'expression d'Elias s'adoucit. Il s'assoit à côté de moi et pince mon genou.

— Ce n'est pas la peine de t'excuser. C'est seulement que... que...

Il secoue la tête et passe les mains sur son visage.

— J'ai eu une peur bleue.

CHAPITRE 20

Quand Elias me demande si je veux rentrer chez moi, je lui réponds par la négative. Je me suis entre-temps remise de mes émotions, et je veux pouvoir profiter de l'une de mes rares journées de congé. Il me regarde d'un air soucieux, mais finit par accepter à condition que je mette le gilet de sauvetage orange qui se trouve sous la banquette. Quand j'ouvre la bouche pour protester, il hausse les sourcils.

— J'ai aussi une paire de brassards de natation roses à paillettes qui appartiennent à ma nièce, si tu préfères.

Après quoi, je referme la bouche et j'enfile le gilet de sauvetage.

Nous naviguons paisiblement. Chaque fois qu' *Usain Boat* rebondit à cause d'une grosse vague, Elias regarde anxieusement par-dessus son épaule pour s'assurer que je n'ai pas été jetée à l'eau. En temps normal, ce trop-plein de sollicitude m'aurait agacée, mais comme il vient de lui, je trouve ça très gentil.

Après qu'il m'a demandé une énième fois si je me sens bien, je l'interroge :

— Où allons-nous ?

Il me lance un coup d'œil. Un sourire mystérieux flotte sur ses lèvres.

— C'est une surprise.

Le littoral d'Ibiza se rapproche de plus en plus, mais de ce côté de l'île, il n'y a aucun signe de vie. Pas de maisons blanches aux toits de tuiles

brun-rouge, ni de plages bondées de touristes à demi carbonisés. Quand Elias coupe le moteur et jette l'ancre, je vois que nous nous sommes arrêtés devant une minuscule plage au pied d'une énorme falaise. La roche couleur sable est tapissée de plantes. Ici et là, des morceaux de grès se détachent. Mis à part le doux ronronnement du moteur et le chant des oiseaux, le silence règne.

Sans voix, j'admire ce merveilleux endroit, l'un des rares à Ibiza où les touristes n'ont pas planté leurs parasols, tels des drapeaux, pour s'approprier un bout de nature. J'en suis abasourdie.

Je m'exclame :

— Bonté divine !

J'ai haussé un peu trop la voix compte tenu de ma gorge douloureuse, et je me mets à tousser. Je répète un peu plus bas :

— Bonté divine ! Comment se fait-il que ce ne soit pas bondé de monde ?

Elias sort un gros sac de sous la banquette et le pend à son épaule.

— Ce bout de sable n'est accessible que par bateau, répond-il. Beaucoup de touristes n'en ont pas. Et puis, il est si petit qu'on ne le voit pas facilement en cherchant une plage sur une carte. Et j'espère que ça ne changera pas de sitôt.

Il saute du bateau. L'eau clapote doucement autour de sa taille.

— Viens. C'est peu profond.

Prenant la main qu'il me tend, j'hésite un instant avant de me mettre à l'eau.

Elias m'encourage :

— Quand tu tombes de cheval, il faut aussitôt remonter en selle. Sinon, tu n'oseras plus jamais. C'est la même chose pour la natation.

Sur ces mots, je me laisse glisser dans l'eau tiède. Je sens le sol sous mes pieds et pousse un soupir de soulagement en me dirigeant vers la plage. Elle est remarquablement propre : aucune trace de mégots de cigarettes ou

de canettes de jus de fruits. Le sable blanc et chaud colle à mes pieds. Je jette mon gilet de sauvetage sur la plage et m'étire. Elias sort une énorme serviette bleue de son sac et l'étend. Des grains de sable virevoltent dans l'air.

Je m'assois en tailleur. Elias ouvre une bouteille de vin rouge, en remplit deux énormes verres et m'en tend un. Ses yeux restent rivés sur mon visage pendant que nous trinquons.

— Santé !

Je bois une gorgée, et un petit gémissement de plaisir roule sur mes lèvres. Surprise, j'ouvre les yeux. C'est la première fois que je comprends pourquoi les amateurs de vin décrivent leur élixir comme s'il s'agissait de l'élue de leur cœur : délicat, exquis, magique...

— C'est vraiment délicieux.

Je regarde Elias, qui répond à mon enthousiasme par un petit rire satisfait.

— Où l'as-tu acheté ?

Les muscles de son bras tatoué se tendent lorsqu'il s'appuie sur son coude avant de porter le verre à ses lèvres.

— Mes grands-parents ont un vignoble en Andalousie, répond-il. Ils ont plus de quatre-vingt-dix ans, et ont donc déjà vendu une bonne quantité d'hectares pour pouvoir prendre leur retraite, mais il leur en reste quelques-uns et de temps en temps, ils mettent une cuvée en bouteille, pour le plaisir. Alors, ils nous en apportent quand ils nous rendent visite.

Je bois une nouvelle gorgée et me lèche les lèvres. *Waouh*. J'envisagerais même d'épouser son frère si cela signifiait que ma belle-famille me procurerait ce vin de temps à autre.

— Es-tu originaire d'Andalousie ?

Elias secoue la tête.

— Non. Mon père en vient, mais il a finalement déménagé à Ibiza lorsqu'il a vu que le tourisme était en pleine croissance. C'est lui qui a

fondé Los Castillos, mais à présent, il a pris sa retraite. Andrés et moi avons repris l'entreprise.

Son visage se crispe une fraction de seconde lorsqu'il prononce cette dernière phrase. Il change de position et boit une nouvelle gorgée de vin.

Je l'étudie avec attention et demande :

— Tu avais... tu avais envie de reprendre l'entreprise ? Ou bien est-ce l'histoire d'un garçon emprisonné dans une cage dorée et qui rêve de liberté ?

Elias ricane brièvement, un son qui sonne aussi faux que l'Auto-Tune de Madonna pendant l'Eurovision. Le sourire enjoué disparaît, et une boule se forme au creux de mon estomac.

— Bien sûr que je le voulais, répond-il. C'est une véritable chance de travailler pour cette entrep...

Il s'interrompt brusquement, et pose son verre sur le sable. Le silence s'installe pendant qu'il contemple le soleil qui descend de plus en plus vers l'horizon, colorant le ciel de rouge, d'orange et de jaune. Il baisse la tête et la secoue imperceptiblement.

— Non, poursuit-il. Non, je ne le voulais pas.

Il laisse échapper un rire incrédule, puis se frotte le front avec le pouce et l'index.

— C'est la première fois que j'ose le reconnaître à voix haute.

Il me regarde de ses grands yeux noisette. Il a soudain l'air fragile. Comme s'il avait peur que je le juge parce qu'il aimerait par-dessus tout envoyer promener un job qui lui confère un statut social et rapporte gros. Cependant, rien n'est moins vrai.

Me sentant coupable de ma métaphore débile, je lui demande :

— Pourquoi ?

Un peu gauchement, il hausse les épaules.

— Lorsque mon père nous a légué l'entreprise il y a deux ans, tout mon entourage a eu l'air de penser que c'était le plus beau cadeau qu'il pouvait

nous offrir. Que je devais être reconnaissant.

Il lâche un profond soupir.

— Andrés travaille pour lui depuis beaucoup plus longtemps que moi. Auparavant, on pouvait me trouver partout, sauf à Ibiza.

Il fait un geste de la main.

— J'ai plongé en Australie, dans la mer Rouge, en Égypte, en Thaïlande... J'adorais ça. Je voulais bien sûr rentrer un jour à Ibiza, mais surtout pour vivre la passion que je m'étais découverte au fil de mes voyages. Je n'ambitionnais pas de remplir l'île de complexes de vacances et de chaînes de restaurants. L'immobilier et tout ce qui s'y rapporte ne m'intéressaient pas trop.

Je le regarde d'un air compatissant. Ses traits sont tirés et ses mâchoires tendues. Même si mes parents n'ont jamais eu ce genre d'attentes en ce qui me concerne, je comprends très bien son dilemme. Autrefois, je voulais étudier l'espagnol, mais comme mes proches estimaient que j'optais pour la facilité, je me suis finalement orientée vers l'économie d'entreprise. Il est difficile de savoir ce que l'on veut vraiment sans se laisser influencer par les autres. Elias a la chance d'avoir trouvé sa passion, mais il est empêché de la vivre par celui qui devrait au contraire lui souhaiter tout le bonheur du monde.

Elias avale deux bonnes gorgées de vin.

— Pour être honnête, avant que tu viennes au bureau me remonter les bretelles en agitant sous mon nez l'accord de prêt, je ne savais pas qu'Andrés y avait inclus cette clause ridicule, s'excuse-t-il d'un air gêné. Bien sûr, à ce moment-là, je ne voulais pas le reconnaître... Je suis censé m'occuper du développement de projets, mais je ne connais pas exactement le contenu des contrats. Un manque total de professionnalisme ! Andrés se charge des achats. Ensuite, ma tâche est de gérer les projets. Lorsque je l'ai confronté à votre contrat de prêt, il a affirmé ne s'être jamais servi de cette disposition et qu'il n'en avait pas l'intention. Il a déclaré qu'il inscrit cette

clause en guise de motivation supplémentaire, pour que le débiteur rembourse sa dette à temps.

En souriant, il ajoute :

— Il était aussi relativement énervé que je t'aie accordé un délai de paiement, mais il n'y avait plus grand-chose à y changer.

Il me regarde avec affection.

— C'est vraiment incroyable que tu aies réussi à rétablir aussi vite la rentabilité du restaurant. Andrés m'a même demandé de te proposer un job.

Nous éclatons tous les deux de rire à cette idée.

— C'est non, mais merci quand même.

Je redeviens sérieuse et suggère :

— Ne pourrais-tu pas t'en ouvrir franchement à ton père ? Lui expliquer que ce n'est pas ce que tu veux faire pour le restant de ta vie ? Peut-être t'écouterait-il ? Il veut sûrement ton bonh...

Elias me contemple avec tendresse, comme si je venais de me transformer en bébé koala. Un peu agacée, je lui demande :

— Quoi ?

— Tu n'as pas encore rencontré mon père, répond-il d'un ton suggérant que je ne devrais pas en avoir envie. Pour lui, il n'y a que le statut social et le pouvoir qui comptent. Comment crois-tu que ses amis du golf réagiraient s'ils apprenaient que son benjamin est instructeur de plongée ?

Il pousse un profond soupir.

— Non, il ne le comprendrait jamais.

Je me mordille la lèvre en observant Elias. Il est tendu et même s'il s'efforce de le cacher, une lueur triste assombrit son regard.

— Mais l'incompréhension serait-elle pire que la pression à laquelle tu es actuellement soumis ? Que les longues journées que tu passes à t'occuper de choses qui ne te donnent aucune énergie ?

Elias ne répond pas, alors je poursuis :

— Si je peux me permettre de citer le proverbe accroché dans les toilettes de mes grands-parents : faire ce que tu aimes, c'est la liberté ; aimer ce que tu fais, c'est le bonheur garanti. Et selon moi, en ce moment, tu n'éprouves ni l'un ni l'autre.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 21

Il ne reste plus du soleil qu'un demi-cercle ardent jetant une lumière orangée sur l'eau houleuse qui s'étend devant nous. Le ciel se colore d'un mélange de rouge et de jaune. Les oiseaux volant en direction du continent se laissent porter par une douce brise. Quelques battements d'ailes leur suffisent pour rester en l'air. Le bateau d'Elias est bercé par les flots qui déferlent sur le sable en murmurant.

Elias est assis si près de moi que je sens la chaleur de son corps s'infiltrer par tous les pores de ma peau. Un calme étourdissant s'empare de moi pendant que je contemple la vue magnifique.

— Je ne m'en lasserai jamais, chuchote-t-il.

— Jamais, ajouté-je doucement.

Tandis que l'énorme boule orange descend en dessous de l'horizon, Elias ouvre le sac qu'il a apporté, et en sort une baguette, de la tapenade, des olives et autres tapas, qui me mettent immédiatement l'eau à la bouche. Je mange une olive et le regarde avec surprise.

— Tes grands-parents possèdent-ils aussi une oliveraie ?

Elias tartine de la tapenade sur du pain.

— Non, elles viennent tout simplement du supermarché, répond-il en riant.

Il ouvre un tupperware qui contient du fouet catalan, du manchego, de l'omelette et des piments farcis de fromage blanc. C'est délicieux.

Quand nous avons terminé notre repas, les derniers rayons du soleil ont disparu, laissant la place à un ciel rose et violet qui s'assombrit de plus en plus. Le sable sous mes pieds a un peu refroidi, mais sa température reste agréable.

— As-tu envie d'un dessert ? m'interroge Elias.

Je me demande s'il dit ça pour blaguer, mais quand il sort réellement une salade de fruits de son sac, je pouffe. Lorsqu'il fait également apparaître une bombe de crème chantilly, je ris aux éclats.

— Tu as sorti le grand jeu, hein ?

Je le contemple avec tendresse tandis qu'il recouvre les fruits de volutes blanches.

Elias se tourne vers moi, les yeux pétillants.

— Bien sûr. Je ne voulais pas courir le risque de tout gâcher.

Les commissures de ses lèvres remontent et forment un sourire sexy lorsqu'il lève la bombe de chantilly.

— Et puis, comme ça, je peux te rendre la monnaie de ta pièce. C'est pour la peinture que j'ai dû ôter de ma joue avec de l'essence de térébenthine.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Je le regarde sans comprendre. Toutefois, ses intentions deviennent claires lorsqu'il s'élance vers moi et me barbouille de crème. Je n'en reviens pas. *Miam, c'est de la bonne chantilly.* Je la lèche en observant les yeux mi-clos d'Elias qui a pris un air malicieux.

— Ça, tu vas le regretter..., dis-je, en lui lançant un coup d'œil démoniaque et en lui sautant dessus.

Stupéfait, Elias s'esclaffe quand je me jette sur lui, lui arrache la bombe des mains et lui envoie à mon tour une giclée. Il enlève la crème avec les doigts avant de les fourrer dans sa bouche. Je le regarde et suis un instant déconcentrée, ce dont Elias tire immédiatement profit.

Il me couche sur le dos et s'allonge sur moi en saisissant la bombe que je tente de tenir hors de sa portée.

— Donne-moi ça, s'écrie-t-il en riant.

— Jamais de la vie !

Je lance la bombe d'une main dans l'autre, mais Elias parvient sans peine à l'attraper. *Crotte*. Il l'approche de moi.

— Non ! gloussé-je, en voyant son index se rapprocher de plus en plus du pulvérisateur. Pitié !

Elias rit et plonge ses yeux dans les miens. Son sourire s'efface lentement, et il devient plus sérieux. Je respire de plus en plus vite. Il déglutit.

— Comment se fait-il que dans ce genre de situation, nous en arrivions toujours à nous en mettre partout ? dit-il à voix haute en rapprochant son visage du mien.

Sous sa barbe, je vois une minuscule cicatrice. Ses longs cils touchent presque ses pommettes quand il regarde mes lèvres. Mon cœur bat la chamade.

— Quel genre de situa...

Mais avant que je puisse terminer ma question, il me répond en pressant ses lèvres sur les miennes.

Elles sont d'abord douces et tendres. Il effleure ma lèvre inférieure. Ses doigts jouent avec mes boucles marron foncé. L'air iodé de la mer se mêle à l'après-rasage musqué d'Elias. Je gémis légèrement en le serrant encore plus fort dans mes bras . *Je le veux tout contre moi*.

Je sens le coton râpeux de la serviette de plage contre mon dos pendant qu'il m'embrasse encore plus ardemment. Il a le goût sucré de la chantilly et de la fraise qu'il a glissée dans sa bouche lorsqu'il préparait notre dessert.

Ses doigts mêlés à mes cheveux se referment et tirent doucement sur mes mèches. Ils glissent ensuite vers le premier bouton de ma robe, qu'ils

déboutonnent lentement, sans détacher sa bouche de la mienne. Un frisson me parcourt quand Elias caresse mon sein avec l'index.

J'entoure sa taille de mes jambes et l'attire vers moi. Un léger gémississement s'échappe de ses lèvres tandis qu'il appuie ses hanches tout contre moi.

Ses lèvres quittent les miennes et embrassent mon cou et mon épaule, en léchant la chantilly. D'un doigt, il repousse le bonnet de mon soutien-gorge et embrasse mon sein. D'abord tendrement, puis intensément. Sa langue explore chaque centimètre de ma peau.

Creusant le dos, je murmure son nom.

Les couleurs chaudes du ciel ont disparu, laissant la place à une multitude d'étoiles qui brillent au firmament. La brise tiède du soir caresse ma peau nue. Je ferme les yeux. Ma poitrine se soulève rapidement.

Je suis presque certaine que le dernier bouton de ma robe a sauté lorsqu'il a terminé de me l'arracher, mais je m'en moque complètement.

Chaque cellule de mon corps répond à ses caresses, qui descendent de plus en plus bas. Il me regarde droit dans les yeux en défaisant avec précaution les liens de mon bas de maillot. Ses lèvres s'entrouvrent, et sa respiration s'accélère. Ses pupilles sont si dilatées que ses iris marron foncé ont presque disparu. Quand l'étoffe glisse le long de mes cuisses, la respiration me manque.

Nous ne nous contrôlons plus. Elias m'embrasse encore plus intensément. D'un geste souple, il fait passer mon haut de maillot par-dessus ma tête.

Je caresse ses épaules, la pente de son dos musclé et ses hanches, avant de le tirer d'une main encore plus près de moi. De l'autre, j'essaie de baisser son maillot de bain. Je veux le sentir sur moi, en moi, partout.

Je pousse un cri de triomphe après avoir réussi à lui ôter son maillot. Elias rit de mon enthousiasme, puis redevient sérieux.

La lune qui éclaire l'obscurité projette une lueur argentée sur son visage. Il me regarde avec émerveillement.

— Je me sens si bien quand je suis avec toi, murmure-t-il en ôtant quelques mèches de mon visage. Avec toi, je n'ai pas besoin... je n'ai pas besoin de faire semblant.

Son regard est franc et fragile, et à ce moment-là, je me rends compte que je ressens pour Elias beaucoup plus que je pensais – ou plutôt que j'espérais. Cela me fait l'effet d'une bombe ! Il n'est pas une « distraction agréable ». Cet amour est bien réel. Je jette les bras autour de son cou et l'embrasse passionnément en entourant sa taille de mes jambes. Je ne veux plus jamais le lâcher.

Nous prenons ensemble une grande inspiration lorsqu'il me pénètre. Je caresse ses joues rugueuses et conduis sa tête vers la mienne tandis qu'il commence à bouger rythmiquement.

J'ouvre les bras, et je sens le sable fin et frais entre mes doigts. Elias embrasse l'ovale de mon visage, mon cou. Je fixe les cieux, où de plus en plus de lumières se mettent à briller.

Tandis que j'approche de l'orgasme, j'entends le murmure de la mer et la respiration rapide d'Elias. L'eau bruit de plus en plus fort. Plus intensément.

Quand Elias heurte une dernière fois mon bassin avec ses hanches, nous cherchons tous les deux notre respiration. Des fourmillements s'étendent de mon bas-ventre jusque dans mes orteils, suivis par une intense satisfaction.

Je n'ai aucune idée du temps durant lequel nous restons là, allongés. Enlacés et sans nous préoccuper de l'heure. Cependant, quand Elias se laisse rouler à côté de moi, la lune est encore plus claire et il y a bien plus d'étoiles. Étrange tous les détails que l'on peut voir dans le ciel lorsqu'il n'est pas pollué par les lumières de la ville.

Elias m'attire tout contre lui et embrasse ma joue.

— Waouh, murmuré-je en passant les doigts sur son bras tatoué.

Pendant un bref instant, le silence s'installe.

— Comme tu dis, répond-il enfin d'une voix émerveillée.

Je suis réveillée par un vacarme assourdissant, qui ressemble étrangement à celui émis par un groupe d'ouvriers du bâtiment plus occupés à mater la jupe d'une passante qui se soulève qu'à construire un mur.

Les rayons du soleil sont brûlants, et je cligne des yeux devant tant de lumière.

J'entends un *fluiiiit*, puis le bruit tonitruant d'un klaxon.

Les yeux mi-clos, la première chose que je vois, ce sont de hautes falaises rouges et du sable blanc. *Merde*. Nous nous sommes endormis. Et il faut que j'aille travailler. Le bras chaud d'Elias entoure ma taille nue. Il a dormi cette nuit si près de moi que je n'ai pas eu besoin de couette pour me réchauffer.

Il est toujours lové contre moi, mais il semble lui aussi sortir de sa torpeur, réveillé par des bruits dont j'ignore la provenance.

— Ohé !

Je me redresse, engourdie. Les acclamations et les sifflements redoublent. Lorsque je regarde vers la mer, la respiration me manque, et mes yeux s'agrandissent.

— Elias, réveille-toi ! dis-je d'une voix stridente en le secouant.

— Quoi ? demande-t-il à moitié endormi.

Cependant, quand le bateau sur lequel il est écrit en grand « Parcourez les mers à la découverte des lieux secrets d'Ibiza » se met de nouveau à klaxonner, il se lève d'un bond. Le pont est bondé de touristes : aussi bien des seniors venus profiter de leur retraite que des fêtards sans doute montés sur le bateau directement en sortant d'un bar. Quelques-uns sifflent et font des signes de la main. Un jeune lève le pouce d'un air entendu, et d'autres décident de donner à cette scène gênante encore plus de cachet en formant des cœurs avec leurs mains et en riant à gorge déployée.

Je sens mes joues s'empourprer. Plus rouges qu'elles n'ont jamais été. Et ce n'est pas peu dire, parce que j'ai souvent les joues d'un malade de la scarlatine.

Elias me pousse vite sur le sol et tire la serviette à nous, de façon à nous cacher des adolescents blagueurs et autres retraités brandissant des appareils photo jetables.

Je me demande ce que le guide leur a dit en nous trouvant là.

Et à gauche, vous pouvez voir ce qui arrive quand vous remettez à neuf le restaurant de vos grands-parents, traitez le créancier de salaud d'agent immobilier, avant de tomber follement amoureuse de lui. N'essayez pas de faire de même à la maison, les amis.

Lorsque le brouhaha du bateau a enfin cessé, nous osons regarder par-dessus le bord de la serviette. Nous avons de nouveau vue sur le ciel azur qui se reflète dans la mer étincelante.

Je regarde Elias, qui se retient de pouffer.

Puis nous éclatons de rire tous les deux.

CHAPITRE 22

— Tu arrives bien tard, me reproche Beatriz tout en écrasant une cigarette et en regardant la Land Rover d'Elias disparaître. Hé, c'est le type qui était là à l'ouverture. Tu sors avec lui ?

— Ouais.

Je regarde ma montre. Onze heures et demie. *Flûte*. J'aurais bien aimé prendre une douche, mais j'aurais dû commencer mon service il y a déjà une demi-heure. Aussi discrètement que possible, je hume mes aisselles et décide que je peux remédier à l'odeur avec un peu de déodorant. Ce matin, la mer a rincé les restes de chantilly et la sueur. Je prendrai ma douche pendant la pause déjeuner.

— Dommage, dit Beatriz en allumant une nouvelle cigarette.

Elle tire sur sa cheminée de maison de poupée comme si sa vie en dépendait et souffle la fumée vers moi. L'odeur pestilentielle pénètre dans mes narines. *Beurk*.

Essayant d'éloigner la fumée de cigarette avec les mains, je lui demande en toussant :

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Dommage que tu utilises un mec aussi canon pour une simple aventure de vacances. Tu repars bientôt, non ?

Je cligne des yeux, stupéfaite du sans-gêne de Beatriz.

— Je ne pars que dans trois semaines, chuchoté-je.

Trois semaines. Quand je m'autorise trois semaines de vacances, j'ai l'impression d'avoir tout mon temps, mais si je pense que dans trois semaines, je devrai dire adieu à Elias, une boule se forme dans mon ventre. Je déglutis.

— Donc ensuite, il sera de nouveau libre ?

Elle regarde encore une fois dans la direction dans laquelle Elias a disparu.

— Intéressant.

La cigarette tremblote entre ses lèvres quand elle parle.

Je dois faire de mon mieux pour ne pas lui répondre, tandis que la boule dans mon ventre grossit. Je décide d'ignorer Beatriz et rentre dans le hall. Je prends un tablier suspendu à une patère et le noue autour de ma taille, en faisant un nœud à l'endroit où il manque le bouton arraché par Elias.

Karel, l'apprenti cuisinier qui aide ma grand-mère, prépare un Purrito Bowl. Emilia ne sait plus où donner de la tête. Elle court dans tous les sens, les bras chargés d'assiettes.

— Ah, Dieu soit loué ! s'exclame-t-elle en me voyant. Où étais-tu ? On a un monde fou ! J'étais sur le point d'appeler Clara pour lui demander si elle pouvait venir nous donner un coup de main.

— Désolée, lui dis-je en me hâtant vers la salade Purrito que Karel garnit d'une tranche de citron vert et saupoudre de coriandre. Je n'ai pas vu le temps passer !

D'un signe de la tête en direction de la salade, elle m'indique :

— C'est pour la table quatre. Et où est passée Beatriz ?

Le plat à la main, je me hâte vers la terrasse, qui est remplie de clients bavardant joyeusement. Je le pose devant un homme en train de lire, lui souhaite un bon appétit et cours de nouveau à l'intérieur. Mes cheveux sont dans un sale état à cause de l'eau de mer. Je passe sans arrêt la main dedans en espérant ainsi moins ressembler à un genre d'Einstein qui se serait pris cent mille volts.

— Madame ! J’avais commandé le You Make Miso Happy avec du poulet ! s’exclame un client quand je passe à proximité de sa table.

Je m’arrête et me retrouve devant une version 4D de Johnny Bravo, y compris son énorme banane blonde. Bien que ses yeux soient cachés par des lunettes d’aviateur, je peux voir qu’il est en colère.

— Oh désolée, monsieur, lui dis-je en m’avançant vers lui. Mais c’est un plat végétarien et...

Ses sourcils se froncent davantage. Il me coupe la parole :

— La fille bouclée m’a dit que c’était OK, alors...

Il secoue la main au-dessus de son plat, me signifiant ainsi que je dois l’ôter de sa vue. *Merde, Beatriz...*

J’ai horreur de ces clients gâtés pourris qui s’arrogent le droit de donner des ordres aux personnes qui les servent. Cependant, dans ce métier, il faut serrer les dents et continuer à sourire. C’est donc ce que je fais. Je demande à Karel d’ajouter dans l’assiette quelques morceaux de poulet rôti, même s’ils ne vont pas du tout avec les autres ingrédients.

Lorsque je vois qu’il n’y a toujours personne derrière le bar, parce que Beatriz est comme d’habitude introuvable, je prends sa place et me mets à trier les bons de commande. Quand je me rends compte qu’il n’y a plus de lait de coco, dont j’ai besoin pour le Going Coconuts, je jure intérieurement et me rends au cellier.

Quand j’ouvre la porte, je vois Beatriz s’affairer à côté de la boîte de mangues.

— Ah, te voilà !

Elle sursaute et me regarde d’un air coupable. Les choses ne peuvent pas continuer ainsi. Elle s’octroie tellement de pauses cigarette qu’elle doit fumer au minimum trois paquets par jour et ne travaille pas les heures que nous lui payons.

— Je pense que nous devons bientôt avoir une petite discussion sur ton fonctionnement, dis-je en avançant vers l’étagère où se trouve le lait de

coco.

J'ai horreur des confrontations, mais maintenant que le restaurant marche bien, il attire de nouveaux employés.

— Je pense que tu sais aussi...

Lorsque Beatriz range fébrilement le porte-monnaie du restaurant dans son tablier, deux billets de cinquante euros et un de vingt tombent de la poche de son pantalon. Je regarde Beatriz puis les billets de banque et *vice versa*. Une colère sourde s'empare de moi.

Les yeux de Beatriz s'agrandissent de peur lorsque je siffle :

— Tu piques dans la caisse ?

J'ai rarement vu sur son visage d'autres émotions que l'indifférence, mais elle est à présent blanche comme un linge et me regarde avec effroi.

— Quel genre de personne es-tu ? m'écrié-je, sans me rendre compte que les clients n'en perdent sans doute pas une miette. Tu travailles à la vitesse d'un ordinateur de l'an zéro, et tu ne mérites même pas le salaire que nous te versons tous les mois. Comment oses-tu nous voler ? Tu connais notre situation financière, et tu sais que même si les affaires vont mieux, nous avons besoin de chaque centime ! Pourquoi, Beatriz ? Comment as-tu pu...

La porte du cellier s'ouvre, et Emilia entre.

— Euh, Eva ? commence-t-elle avec prudence. Peut-être devrais-tu parler un peu moins fort. Les clients t'entendent sur la terrasse.

— C'est de sa faute ! crie Beatriz en désignant Emilia, bouche bée.

Beatriz lance un regard courroucé à Emilia, qui n'a aucune idée de ce dont il s'agit.

— Quand tu l'as engagée, je savais qu'elle me ferait perdre ma place ! J'ai besoin d'argent et...

Je lève la main pour la faire taire.

— Si tu avais continué à travailler comme tu le faisais lorsque nous venions d'engager Emilia et Clara, il n'y aurait eu aucun problème.

Je secoue la tête, ma colère se muant en déception.

— Tu ne t'es jamais dit que tu pourrais tout simplement travailler plus dur ? Sans prendre une pause cigarette tous les quarts d'heure ? Et par-dessus tout, sans toucher à l'argent de la caisse ?

La bouche d'Emilia s'arrondit quand celle-ci comprend le sens de cette discussion. La jeune femme regarde ensuite sa collègue d'un air de reproche. Beatriz triture le lien de son tablier en fixant ses pieds. Je tends la main, en prenant un air aussi neutre que possible.

— Donne-moi l'argent.

Beatriz hésite un instant, mais finit par sortir les billets de la poche de son pantalon avant de les mettre dans ma main, puis regarde de tous les côtés, sauf du mien.

— Peut-être est-il inutile que je te le dise, mais je préfère l'énoncer clairement : Beatriz, tu es virée !

CHAPITRE 23

Les semaines qui suivent passent à toute allure. Le chiffre d'affaires du restaurant est plus élevé que nous l'aurions imaginé. Après le départ de Beatriz, papy et mamy ont embauché deux nouveaux serveurs : Lucas et Ian. Je suis presque sûre que Ian plaît à Emilia. Emilia, notre serveuse-vedette qui n'a jamais rien cassé, a laissé tomber un Son of a Peach lorsque Ian lui a demandé où se trouvaient les verres à cocktail, le premier jour où il a commencé à travailler chez nous. Les paroles qui sont alors sorties de la bouche de la jeune fille étaient hautes en couleur, et elle a viré au rouge pivoine. Ne se doutant pas qu'il avait été à l'origine du désastre, Ian l'a immédiatement aidée à ramasser les morceaux de verre. J'ai observé la scène en souriant, et quand Ian est revenu sur la terrasse, Emilia m'a lancé un regard signifiant : tu as intérêt à fermer ta bouche.

En revanche, je peux à présent m'amuser à observer Emilia et Ian, qui tournent l'un autour de l'autre comme deux adolescents dans un manège.

Entre-temps, nous avons aménagé le restaurant avec de nouvelles tables et chaises, ainsi que différents grands lustres aux abat-jours en rotin. L'intérieur est un peu plus dépouillé que l'extérieur parce que nous n'avons pas garni les chaises de coussins multicolores, même si on retrouve de la couleur sur le mur que nous avons peint en bleu, Elias et moi.

La haute saison est presque terminée, ce qui signifie que la météo peut se dégrader. Même si cela veut également dire que les vacances touchent à leur fin, à Ibiza, l'industrie du tourisme tourne toute l'année, et je ne

m'inquiète donc pas d'une éventuelle baisse du chiffre d'affaires dans les mois qui viennent.

Le moment des adieux se rapproche, mais nous n'abordons jamais le sujet. Je vois Elias presque tous les jours. Je le rejoins après mon service ou, si je dois assurer la fermeture, il vient chez moi et nous passons la nuit dans ma minuscule chambre à coucher, dans un lit qui est en réalité un peu trop petit pour deux personnes. Non pas que ça ait de l'importance : quand nous nous endormons, nous ne prenons, à nous deux, pas plus de quatre-vingt-dix centimètres.

Mes jours de congé, Elias m'emmène à la découverte des multiples trésors cachés d'Ibiza, comme Punta Galera, une paroi rocheuse où nous étendons nos serviettes à un endroit à peu près horizontal et profitons de notre après-midi. Ou bien il m'emmène pour un safari privé dans sa Land Rover. Nous empruntons alors des sentiers poussiéreux pour traverser la merveilleuse campagne de l'île.

Aujourd'hui, il m'a invitée dans un petit restaurant où les patrons servent de délicieux poissons qu'ils pêchent eux-mêmes. C'est pour cette raison qu'ils ont non pas une carte, mais une ardoise sur laquelle ils inscrivent quotidiennement le poisson du jour. La salle est minuscule et conviviale. Des bougies éclairent la terrasse, tandis qu'en fond sonore résonne de la musique romantique espagnole.

— Hum, dis-je en savourant une bouchée de ma dorade.

Je ferme les yeux. Le poisson tendre fond sur ma langue. Elias me regarde en riant quand je trempe une frite dans de la mayonnaise.

— Je t'avais bien dit qu'ils avaient le meilleur poisson du monde ! déclare-t-il avec fierté.

Je lui réponds, défiante :

— Bien vu, Castillo ! Tu sais comment t'y prendre pour qu'une fille tombe amoureuse de toi.

Au moment où je prononce ces mots, je le regarde, effarouchée. C'est la première fois que je décris à voix haute notre relation comme quelque chose de plus sérieux qu'une simple amourette de vacances.

Elias m'observe, étonné.

Un bref instant, je m'attends à ce qu'il quitte la terrasse en courant, tel un type rencontré sur Tinder dont la seule intention aurait été de passer une nuit endiablée avec moi. Mes yeux s'agrandissent lorsque j'essaie de revenir sur mes paroles.

— Euh... je veux dire...

Cependant, alors, je me rends compte qu'Elias est toujours assis devant moi, une lueur indéfinissable dans les yeux. Je serre les dents, lui lance un sourire hésitant, et avale une gorgée de vin pour éviter de parler de nouveau sans réfléchir. Je fixe mon poisson.

Dis quelque chose d'anodin. Allez, dépêche-toi.

— Trouves-tu, toi aussi, que les cromesquis sont les meilleurs amuse-bouches ?

Elias a toujours le même regard. J'ai du mal à deviner ce qu'il pense. Je me retire dans ma coquille. Non pas que cela m'empêche de me ridiculiser davantage en continuant à jacasser :

— Parce que... heu... les croquettes sont trop grosses. Les cromesquis ont exactement la bonne taille pour des amuse-bouches. Et on peut les combiner avec toutes sortes de sauces ! Tu peux opter pour le grand classique : la moutarde. Mais je me suis rendu compte il y a peu que les sauces curry et chili étaient tout aussi délicieuses. Je ne connais personne qui n'aime pas les cromesquis... Maintenant que j'y réfléchis... Peut-être devrions-nous les mettre à la carte du restaurant.

Je sens que mes joues sont rouges de honte. Le silence s'installe.

— Cromes... quoi ? demande-t-il finalement en souriant.

Sur le chemin du retour, le silence est comblé non pas par mes bavardages sur les cromesquis à la viande, mais par de la musique qui

résonne doucement dans les haut-parleurs de la voiture d'Elias. Lorsque le morceau suivant commence, j'écarquille les yeux. C'est « What If I Told You I'm in Love with You » d'Eduard de Vries. Ed de Vries était musicien de rue jusqu'à ce qu'il remporte un célèbre télécrochet aux Pays-Bas, l'hiver dernier. Depuis, il enchaîne les tubes. J'adore sa musique, mais je ne savais absolument pas qu'il avait également percé à l'international. Surtout pas avec ce genre de chanson.

Avant qu'il ait pu prononcer un seul mot, j'appuie sur le bouton pour changer de station. *Crotte*. C'est l'une de mes dernières soirées avec Elias, et je la gâche en déclarant que je suis amoureuse de lui. Quoique... Est-ce vraiment ce que j'ai affirmé ? S'il me pose la question, je pourrai peut-être m'en sortir en expliquant qu'aux Pays-Bas, c'est une expression courante. Qui ne veut rien dire de sérieux .

Je regarde défiler les lampadaires et les palmiers. De temps en temps, les phares des voitures venant en sens inverse éclairent mon visage. Pourquoi ne m'a-t-il pas répondu ? Pourquoi a-t-il continué à me regarder avec ce stupide sourire sur le visage ? Comme s'il trouvait amusant que je me ridiculise.

Nous sommes à la mi-septembre, et le soleil se couche de plus en plus tôt. Les contours de la pleine lune sont déjà visibles dans le ciel. Quand nous arrivons chez Elias, l'obscurité est tombée et je suis passablement déçue. Après le fiasco des cromesquis, nous avons parlé seulement de nourriture, comme si Elias évitait soigneusement le sujet de l'amour.

Je suis tellement plongée dans mes pensées que je ne remarque pas que les lampes à capteurs de mouvements s'allument le long de l'allée, puis que le moteur de la voiture s'arrête.

La voix douce d'Elias me sort de ma torpeur. Il caresse mon visage.

— Hé.

Il tourne ma tête vers la sienne, me donne un baiser furtif et me jette un regard mal assuré.

— Ça va ?

En me tournant pour ouvrir la portière, je lui réponds :

— Très bien. Pas de problème.

Pour appuyer mes paroles, je referme la portière un peu plus violemment que je l'aurais fait en temps normal, puis j'avance d'un pas assuré vers la porte d'entrée.

J'entends les pas d'Elias derrière moi.

Lorsque nous sommes à l'intérieur et qu'il allume la lumière, il me regarde un peu maladroitement. Les soirs précédents, il m'a immédiatement poussée contre le mur, embrassée avec passion, et portée dans la chambre à coucher pour que j'oublie tout.

Mais pas maintenant. Maintenant, il se mordille la lèvre et fait un geste gauche vers le salon.

— Tu as... tu as envie de regarder un film ?

Il scrute mon visage et sourit d'un air hésitant.

Je cligne des yeux. Un film ? Il veut regarder un film ? Il est vrai qu'il serait commode de ne pas avoir à troquer le malaise qui s'est installé entre nous cette dernière heure contre des conversations et des rires forcés.

Je m'entends dire :

— OK.

Elias me précède dans le salon et s'assoit dans l'énorme canapé taupe qui trône au milieu de l'immense pièce. Il allume la télé et me lance un regard interrogateur.

— Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

Je m'enfonce à mon tour dans le canapé, pas aussi près de lui que d'habitude, et je hausse les épaules.

— Ça m'est égal. Choisis ce que tu veux.

Elias fait défiler les titres de films, tandis que je me concentre sur l'ourlet de ma jupe portefeuille. Cependant, quand, après le célèbre jingle d'Universal Pictures, j'entends la voix de Hugh Grant annoncer que quand

il a le moral dans les chaussettes, il pense à l'aéroport d'Heathrow, je lève la tête. *Génial !* Il a choisi *Love Actually* . Le film dans lequel des couples amoureux dansent les uns autour des autres, avant de se déclarer leur amour.

Comme il ne l'a jamais vu, il ne connaît pas l'intrigue, mais le titre n'aurait-il pas dû lui faire comprendre que ce n'est pas le moment pour ce genre de film ?

Je m'agite un peu sur le canapé tandis que nous regardons Sarah, folle amoureuse de son collègue, et le vieux rockeur obsédé sexuel donner des interviews gênantes.

Elias me jette un coup d'œil de temps en temps et rit des blagues des personnages. Au moment où du haut de ses treize ans, Sam court à travers tout l'aéroport pour retrouver Joanna, son grand amour, je n'en peux plus. C'est ainsi que les choses doivent se passer. Lorsque vous êtes vraiment amoureux de quelqu'un, il faut le lui dire. Il faut être honnête, ne pas s'enfermer dans le mutisme, ni monologuer sur les cromesquis. Non. Tout simplement dire clairement ce que l'on ressent. Bien sûr, cela peut vous mener à une situation que vous ressasserez régulièrement quand vous n'arrivez pas à vous endormir, mais vous courez aussi ce risque si vous vous taisez.

Lorsque je me lève, l'adrénaline circule dans mon corps, et mon cœur bat la chamade. Je fixe Elias, qui a nonchalamment étendu son bras sur le dossier du canapé et qui suit mes mouvements. La chanson « *God Only Knows* » résonne en arrière-plan, et je sais exactement quelle scène les acteurs sont en train de jouer.

Je demande d'une voix tremblante :

— Pourquoi n'as-tu rien dit pendant le repas ?

Les yeux d'Elias s'agrandissent.

— Je, euh... Quoi ?

— Je t’ai dit que j’étais amoureuse de toi... et tu n’as rien... répondu. Rien du tout.

J’essaie d’avaler la boule qui s’est formée dans ma gorge. Elias se lève et me jette un regard indéfinissable.

— Pourquoi ? insisté-je. Tout aurait mieux valu que me laisser déblatérer sur les cromesquis.

— Eva...

Elias lève un bras comme s’il voulait me câliner, mais il se ravise et le laisse retomber. Il me regarde avec hésitation et secoue la tête.

— Tu vas bientôt rentrer aux Pays-Bas, Eva. Tu repars chez toi dans six jours et tout ça – il fait un geste entre lui et moi – sera terminé.

Le silence s’installe de nouveau. Elias a une lueur triste mais prudente dans les yeux.

— Donc...

Je me mords la lèvre en repassant dans ma tête les événements des semaines passées : la plongée, notre nuit sur la plage, la découverte des plus beaux endroits d’Ibiza, les journées passées au lit, les regards affectueux qu’il me lançait.

— Donc tu ne ressens rien pour moi ?

La respiration d’Elias s’accélère. Il serre les poings, puis les relâche.

— Que veux-tu que je te dise ?

Il secoue la tête.

— Veux-tu que je reconnaisse que je suis éperdument amoureux de toi ? Que je m’estime chanceux de pouvoir m’endormir presque tous les soirs avec toi entre mes bras et me réveiller à tes côtés tous les matins ? Que je n’ai jamais ressenti ça auparavant ? Que l’idée que tu repartes me donne envie de vomir ?

À chaque mot qu’il prononce, il parle plus fort, et son regard devient plus triste.

Lorsqu'il a terminé, on entendrait une mouche voler. Je le contemple avec de grands yeux.

Elias détourne la tête, avant de reprendre un peu plus doucement :

— Tu veux que je dise tout ça, et que tout ce que je ressens devienne ainsi encore plus vrai et effrayant ? Pour te voir quand même monter dans un avion dans six jours ?

Il prononce la dernière phrase si bas que j'ai du mal à l'entendre. Il m'observe, le regard chargé d'émotions, et j'ai l'impression d'être... une vraie garce.

J'ouvre la bouche, puis la referme, ne sachant comment réagir.

— Je suis désolée, est la meilleure réplique que j'arrive à trouver.

Un silence gêné s'installe de nouveau.

Finalement, je lui demande :

— Tu veux... tu veux que je parte ?

Elias déglutit plusieurs fois. Un rire triste se dessine sur son visage.

— Non, finit-il par dire. Mais peut-être cela vaut-il mieux.

Mes yeux restent posés sur lui. Quelque chose en moi veut lui crier que ce n'est pas nécessaire, que nous pouvons encore profiter de nos derniers jours ensemble et que je reviendrai sans doute aider mes grands-parents. Que nous pourrions nous voir à ce moment-là. Mais je sais que tout cela ne nous aidera pas, donc je hoche la tête et prends mon sac à main posé sur le canapé.

— Tu as raison, concédé-je en saisissant mon téléphone, les yeux gonflés de larmes. Ça vaut mieux.

— Je te raccompagne ? me demande-t-il courtoisement.

Mais je vois que ses yeux aussi sont humides.

Je secoue la tête et lui réponds tout en me dirigeant vers la porte d'entrée :

— Non, merci, je pense qu'il vaut mieux que j'appelle un taxi.

Posant la main sur la poignée de la porte, je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule et vois qu'Elias est dans le couloir. Je voudrais ajouter quelque chose, mais je ne sais pas bien quoi.

— Merci..., dis-je enfin.

Un mot qui résume tout.

Merci pour ces mois merveilleux. Merci de m'avoir aidée à vaincre mes peurs. Merci d'être celui que tu es.

Elias hoche la tête. Lorsque je referme la porte derrière moi, les premières larmes se mettent à couler sur mes joues.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 24

Les jours suivants passent comme dans un brouillard. Je me consacre entièrement à mon travail et cours de tous les côtés à la fois. Même si le nombre de clients diminue en fin de saison, la terrasse est toujours passablement pleine. Nous avons constitué une petite réserve en prévision de jours moins fastes. Il y a longtemps que je n'ai vu papy et mamy aussi joyeux.

Moi, en revanche, j'ai l'air d'avoir effectué un marathon de cinéma, avec à l'affiche *Une étoile est née*, *Titanic* et *P.S. – Je t'aime*. Mia me jette de temps en temps un regard soucieux, me fait un gros câlin, et essaie de me remonter le moral avec des paroles apaisantes. *C'est mieux comme ça. Tu vas retourner aux Pays-Bas, et votre relation n'y aurait jamais résisté.*

Je savais que ça allait arriver, mais seulement dans six jours. Il me serait resté presque une semaine en compagnie d'Elias. Mais j'ai tout gâché.

Supportant de moins en moins les insinuations de Juan, je le menace de fourrer un morceau de poulet dans son tee-shirt et d'appeler Purrito. Ça a au moins le mérite de le réduire au silence pour le reste du temps.

Lorsque je me retrouve dans mon lit après une journée épuisante, je ne parviens pas à trouver le sommeil. Les événements de ces derniers jours tournent en boucle dans ma tête. Malheureusement, mon esprit fatigué se fait un malin plaisir à me torturer avec des questions commençant par : que serait-il arrivé si... ? Et pourquoi... ? En outre, comme je prends l'avion

dans deux jours, une réconciliation miraculeuse entre Elias et moi est de plus en plus improbable.

J'attrape mon téléphone sur ma table de nuit, et je fais défiler mes messages. Ceux avec Elias figurent toujours en haut de la liste. Je lis le dernier SMS qu'il m'a envoyé avant notre dîner au restaurant. *À tout de suite !* suivi d'un cœur.

Mon pouce reste suspendu au-dessus. Dois-je l'effacer ? À côté de tous les SMS gentils, il y a aussi le discours extrêmement gênant que j'ai tenu à Elias sous l'influence du cannabis, y compris les raisons pour lesquelles son cul mériterait une place sur le Walk of Fame.

Je repense à notre dispute sur la terrasse, à nos baisers sous la pluie. Je roule sur le ventre, laisse tomber mon téléphone, et j'enfonce ma tête dans l'oreiller, avant de crier aussi fort que je peux.

En fin d'après-midi, lorsque j'entre dans le restaurant pour prendre mon service du soir, tout est étonnamment calme dans la cuisine. Aucune trace de Karel préparant une salade sous l'œil attentif de mamy. Ni d'Emilia allant et venant entre la cuisine et le restaurant. Ni de Mia, non plus, me posant mille questions sur les raisons pour lesquelles j'ai des cernes sous les yeux. Ni de papy, enfin, qui reste habituellement un peu à l'écart, mais qui est prêt à venir en aide si nécessaire.

— Euh... il y a quelqu'un ?

Est-ce un jour férié en Espagne, et l'aurais-je oublié ? Je me creuse les méninges, mais je n'en vois aucun en septembre. Je rentre dans le restaurant par la porte battante, et aussitôt retentit :

— Surprise !

Des guirlandes et des ballons sont suspendus partout, et sur presque toutes les tables trônent des plats remplis de tapas et autres mets délicieux. Tout le monde porte un chapeau de fête. Celui de Mia est bleu avec des pois dorés. Agacé, Juan tire sur le sien, qui est rose vif et décoré d'écureuils et

de paillettes. Félix, qui se trouve à côté de lui, fait de son mieux pour ne pas éclater de rire.

Au fond, ils ont tendu une immense banderole où il est écrit en grosses lettres bleu pétrole : « Merci, Eva ! » Papy et mamy me regardent, rayonnants.

Pour la énième fois cette semaine, je sens les larmes me monter aux yeux, et j'essaie tant bien que mal de les refouler.

Je suis émue.

— Mais ce n'était pas la peine de faire tout ça !

Mamy s'avance vers moi et me fait un gros câlin.

— C'est la moindre des choses. Merci, ma chérie. Si tu n'avais pas été là...

Elle m'embrasse sur la joue et me pince le bras, puis me regarde d'un air sérieux.

— Merci.

Je sèche mes larmes. Le fait que je me sois de nouveau transformée en fontaine ambulante vient probablement de ma rupture avec Elias, combinée à la perspective de devoir tous les quitter samedi.

Papy et Mia suivent l'exemple de mamy. Juan tente de me voler un baiser sur la bouche, mais sans y parvenir. Pour la énième fois cet été, Mia le réprimande.

— Nous avons un petit cadeau pour toi, déclare Mia en me tendant un gros paquet rectangulaire emballé dans du papier vert métallisé avec un gros nœud fuchsia. Quelques souvenirs que tu pourras feuilleter les jours de pluie aux Pays-Bas, précise-t-elle.

C'est un album de photos comme seule Mia en a le secret. La couverture est parsemée d'images multicolores représentant des cocktails, des smoothies, le soleil, la mer, la plage et des palmiers.

— Nous avons tous écrit quelque chose dedans, explique-t-elle fièrement.

J'ouvre l'album, et je découvre des photos du restaurant, de papy, mamy, Mia et moi-même. Des photos de la promenade avec Juan et Félix, de Purrito. *Flûte*. Je sens mes yeux se remplir à nouveau de larmes en regardant toutes ces personnes qui, ces derniers mois, ont occupé une grande partie de ma vie.

— Merci, dis-je d'une voix enrouée.

— C'était la moindre des choses, répète Mia, en allumant la radio.

Des tubes de l'été résonnent dans la pièce. Les invités prennent des verres sur les tables et commencent à danser.

— Il y a aussi du gâteau ! crie Mia par-dessus la musique, en désignant la table.

— Tu en veux ?

Je tente en vain d'avaler la boule qui s'est formée dans ma gorge, mais je hoche tout de même la tête. En ce moment, j'ai bien besoin de nourriture réconfortante. Mia me précède, et je me retrouve devant un énorme gâteau sur lequel figure une photo de moi en tenue de serveuse.

Les sourcils froncés, je regarde Mia puis la pâtisserie et inversement.

— Dis donc, Mia, pourquoi y a-t-il une photo de moi sur un gâteau en forme de cercueil ?

Mia pouffe de rire et secoue la tête.

— Ça devait représenter le restaurant. Mais tu n'es pas la première à le remarquer. Il faut que je révise mes techniques culinaires.

Étonnée, je lui demande :

— C'est toi qui l'as fait ?

Mia hoche la tête avec fierté.

— Oui, mais bon, c'est surtout mamy qu'il faut remercier. Moi, je me suis chargée de la forme et de la photo comestible.

— Waouh, que tu as l'air bonne, Eva ! s'exclame Juan en riant derrière nous.

Mia roule des yeux. Elle saisit un grand couteau, commence à découper le gâteau, puis en distribue des parts à tous les invités.

Dans un coin, Emilia et Ian sont en grande discussion. Ian gesticule, et Emilia acquiesce.

Bien que le gâteau ressemble à quelque chose qui aurait davantage sa place dans un four crématoire, il est délicieux. Juste quand je suis sur le point de faire fi de la politesse et de lécher mon assiette aussi discrètement que possible, Félix me rejoint, suivi de Juan.

— Nous aussi, nous avons un cadeau pour toi.

Félix me tend en riant un petit paquet bien emballé. Je l'ouvre, et découvre une mignonne petite chouette en bois, qui me rappelle vaguement quelque chose.

— C'est la sculpture dont tu as voulu tester les qualités de vol après avoir, euh... avalé une friandise bien particulière...

Ses yeux marron pétillent, et il doit se retenir pour ne pas éclater de rire.

— Tu l'as trouvée tellement jolie que Juan et moi, nous avons voulu te l'offrir.

Je contemple la superbe statuette. Hum, ce jour-là, Elias n'a manifestement pas été le seul à bénéficier de mes compliments.

— Merci, les amis, dis-je en souriant. Je la mettrai en bonne place dans mon salon.

Félix me fait un câlin.

— Tu vas nous manquer, Eva, chuchote-t-il à mon oreille. Tu es la meilleure !

Quand il me lâche, je sens pour la énième fois des larmes picoter mes yeux.

Ce soir, papy et mamy ont fermé la paillote spécialement en mon honneur. La nuit est tombée, mais malgré ça, les portes donnant sur l'extérieur sont ouvertes. On a allumé des bougies. L'ambiance est conviviale. Les tables de la terrasse ont été poussées sur le côté pour laisser

place à une piste de danse improvisée. Emilia et Ian effectuent un genre de danse nuptiale. La boisson coule à flots. Karel a invité mamy à danser. C'est adorable de voir ce grand échalas faire virevolter ma petite mamy. Papy est derrière le bar, en train d'ouvrir le courrier. Il jette des coups d'œil vers son épouse, étonnamment souple pour son âge, et son visage est barré d'un large sourire.

Je viens de danser avec Félix, et même si c'était très agréable et que j'ai oublié la situation avec Elias pendant un moment, le sentiment de malaise revient au bout de quatre morceaux. Assise sur une chaise, je sirote mon cinquième verre de vin en regardant Félix tester ses meilleurs pas de danse sur Mia, qui applaudit avec enthousiasme lorsqu'il la surprend en faisant un *moonwalk* parfait. Je tape du pied au rythme de la musique, tout en lançant de temps en temps des coups d'œil vers papy pour vérifier s'il en a fini avec le courrier et s'il va pouvoir accorder davantage d'attention à son épouse, que Karel lui a subtilisée ce soir.

Toujours derrière le bar, papy a cessé d'ouvrir frénétiquement le courrier. Le visage blême, il fixe la feuille qu'il tient dans ses mains tremblantes. Les sourcils froncés, je me lève et me dirige vers lui.

— Papy ? dis-je quand je suis à portée de voix.

Il ne répond pas et continue à lire la lettre sans ciller.

— Que se passe-t-il, papy ?

Je lui prends le poignet pour qu'il arrête de trembler. Cela semble le sortir de sa torpeur.

Il lève la tête et me tend la lettre tandis que des larmes lui montent aux yeux.

— Ça n'a servi à rien, Eva, murmure-t-il si doucement que je peine à l'entendre. Ils avaient promis de ne pas utiliser cette clause. Tout ça n'a servi à rien.

Je prends la lettre et vois en haut à droite le logo de Los Castillos, la silhouette d'un château en traits fins dorés.

Une énorme boule se forme dans mon estomac, lorsque je lis.

Chère madame Pérez-Santos, cher monsieur Pérez,

Le 15 février 2021, nous vous avons accordé un prêt d'un montant de 73 000 euros. Comme stipulé à l'article 3.1, alinéa B, si vous omettez une échéance de remboursement, le montant total du prêt peut vous être réclamé.

Le 15 avril 2021, vous n'avez pas effectué le paiement requis. C'est pourquoi nous souhaitons faire usage de la clause prévue à l'article 3.1, alinéa B. Si vous n'êtes pas en mesure de rembourser la totalité du prêt, le bien immobilier situé à la Calle d'Es Canar 44 à Ibiza sera saisi, comme prévu à l'article 3.2.

Nous vous prions de bien vouloir répondre à ce courrier avant le 14 septembre 2021. Sans réponse de votre part à cette date, nous nous réservons le droit d'engager une procédure judiciaire.

Nous espérons vous avoir suffisamment informés et attendons votre réponse. N'hésitez pas à nous joindre par téléphone au numéro indiqué ci-dessous si vous désirez de plus amples renseignements. Dans l'attente de votre réponse, nous vous prions de recevoir, Madame, Monsieur, nos salutations distinguées,

A. Castillo et E. P. Castillo

Ma respiration s'accélère, et une colère sans pareille monte en moi. Je réduis la feuille de papier en une grosse boule, puis je m'exclame en tentant de maîtriser ma voix :

— Ils veulent une réponse ? Eh bien, ils vont l'avoir !

CHAPITRE 25

Mes talons aiguilles martèlent les dalles de l'allée menant à la tour de bureaux. Bien que d'habitude il soit compliqué pour moi de rester perchée sur ce genre d'échasses casse-figure, l'adrénaline qui fuse dans mon corps me confère soudain un équilibre dont même le dalaï-lama serait jaloux.

Les feuilles des énormes palmiers se dressant sur les bas-côtés se balancent davantage que la dernière fois que je suis venue. C'est probablement dû à la forte brise marine qui souffle sur le pays. Des nuages noirs s'amoncellent dans le ciel et au loin, le tonnerre gronde.

Alors que la fois précédente, j'ai été intimidée par l'immensité des lieux, je suis à présent si en colère que je la remarque à peine. La seule chose que je vois, c'est un complexe colossal qui détonne à côté des jolies maisons alentour. Il dégage de la prétention et de l'arrogance, et change totalement l'apparence de la rue auparavant pittoresque. Comme un jeune coucou vorace qui avale toute la nourriture et ne laisse rien aux autres oisillons.

Lorsque je pénètre dans le hall d'entrée, je vois que toutes les réceptionnistes sont au téléphone. Je n'ai aucune envie de prendre place dans le hall d'accueil. Je veux parler à Elias. Tout de suite !

Je me dirige droit vers l'ascenseur et appuie sur le bouton. Les portes s'ouvrent presque aussitôt avec un *ping*. Cela attire l'attention de l'une des hôtesse.

Je l'entends m'appeler, la main entourant le microphone de son micro-casque :

— Euh, madame ? Où allez-vous ?

J'ignore la jeune femme, entre dans l'ascenseur et appuie sur le bouton du dernier étage.

— Madame !

Elle se rapproche à grands pas, et j'ai juste le temps de voir son expression outrée au moment où les portes se referment.

Mon cœur bat la chamade. Je tiens mon sac serré contre moi. À chaque nouvel étage, je le serre plus fort.

Merde, Elias. Avec tes « Nous ne nous servons jamais de cette clause. C'est simplement par sécurité ». C'est ça, oui !

Alors que l'ascenseur continue à monter, je suis de plus en plus en colère. Ce salaud d'agent immobilier menteur et sournois ! Pour qui se prend-il ? Nous accorder un délai de paiement pour que nous trimions comme des fous pendant tout l'été et réussissions à faire revivre l'établissement, pour finalement tout détruire. Et puis, me raconter lors de notre soirée sur la plage qu'il ne connaissait pas cette clause ! Eh bien, maintenant, il la connaît ! Son nom figure également en bas de la lettre.

Les chiffres jaunes passent du neuf au dix.

Pense-t-il vraiment que nous allons nous laisser faire ? Que nous n'irons pas jusqu'au bout, ou que nous ne porterons pas l'affaire devant les tribunaux ? Aux Pays-Bas, ce genre de clause ne tiendrait jamais, et je suis prête à engager un bon avocat pour examiner les choses à fond. Il serait dommage d'employer à cet effet les économies que nous avons réunies cet été, mais il serait encore plus dur de perdre la paillote après tous les efforts que nous avons fournis.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent. Je dépasse à toute allure les employés qui, comme des machines bien huilées, tapent en cadence sur leurs claviers. Je me rappelle parfaitement où se trouve le bureau d'Elias.

C'est tout droit, en passant devant l'immense carte d'Ibiza sur laquelle sont indiqués en grand divers bâtiments. Puis à gauche une fois que je me trouve devant le bureau avec les parois en verre, où un homme fixe son écran comme s'il était en train de surfer sur un site réservé aux plus de dix-huit ans.

Parvenue devant la porte où, sur une plaque argentée, le nom « E. Castillo, co-P-DG » est gravé, j'hésite un instant. Les stores des fenêtres sont baissés comme la dernière fois, et j'aperçois les ombres de deux personnes qui bougent dans le bureau.

Je secoue la tête. La femme de la réception peut débarquer à tout moment pour me sommer de redescendre. Je frappe deux coups à la porte en bois sombre puis, sans attendre la réponse, j'abaisse la poignée et ouvre le battant.

Elias gesticule en direction de l'écran de son ordinateur et explique quelque chose à une femme qui se tient à côté de lui. Je la reconnais : c'est sa secrétaire. Le premier bouton de son chemisier est défait, et si Elias le voulait, il pourrait regarder directement dans son décolleté qui, soit dit en passant, ferait pâlir d'envie bon nombre de femmes.

Cependant, il semble ne rien avoir remarqué. En entendant la porte s'ouvrir, il lève les yeux.

Les papillons qui, il faut le dire, battent depuis hier soir pas mal de l'aile se réveillent un peu dans mon ventre quand je vois la stupide et beaucoup trop belle tête d'Elias.

Lorsque j'ai réussi à calmer mes émotions, je constate qu'il a une sale mine. Il a des cernes noirs. Sa barbe de trois jours semble bien plus foncée, comme s'il se rasait moins souvent que d'habitude. Ses cheveux noirs sont séparés par une raie de côté, mais celle-ci aussi est mal faite. Une mèche rebelle tombe sur son front, ce qui rend son aspect un peu plus nonchalant que la dernière fois où je l'ai rencontré dans ce bureau.

Il cligne des yeux, comme s'il voulait se persuader que c'est bien moi. Son regard s'éclaire un instant, et un sourire soulagé apparaît sur ses lèvres. Il scrute mon visage, et les commissures de ses lèvres retombent, certainement parce qu'il a noté que j'ai l'air assoiffée de sang.

Sa secrétaire se redresse et m'observe avec un regard calculateur.

— Le premier rendez-vous de monsieur Castillo est à seize heures. Vous n'êtes pas sur la liste.

Elias secoue la tête et ouvre la bouche pour dire quelque chose, mais la porte s'ouvre à toute volée, laissant entrer une hôtesse d'accueil hors d'haleine. Son chignon à la Grace Kelly est de guingois. Des mèches sont collées sur son visage rouge et couvert de transpiration.

— Lara, prononce Elias, surpris, que se passe-t-il ?

— Je... intruse... escalier de secours...

Lara s'essuie le front avant de pointer vers moi un doigt parfaitement manucuré.

— Vous ! halète-t-elle. Dehors ! Maintenant ! Ou j'appelle la sécurité !

— Ce ne sera pas la peine, dit Elias.

Il essaie d'avoir l'air le plus calme possible, mais j'entends une pointe de nervosité qui trahit son véritable état d'esprit.

— Mais..., commence Lara.

Elias se redresse et rajuste sa cravate en désignant la porte.

— Voulez-vous nous laisser seuls, s'il vous plaît ?

La secrétaire et Lara se dirigent vers la sortie. Cette dernière s'arrête un instant sur le seuil, puis se retourne.

— Pour la sécurité, c'est le deux, monsieur Castillo.

— Je sais. Merci, Lara. Mais je ne pense pas en avoir besoin.

Lara opine de la tête, puis ferme le battant. Elias me regarde droit dans les yeux.

— Ou si ? demande-t-il avec un demi-sourire, dans une tentative de détendre un peu l'atmosphère.

Sans répondre, je m'avance vers lui et j'ouvre mon sac, d'où je sors la lettre froissée que je plaque avec un coup sec sur le bureau. À dire vrai, j'aurais préféré la lui lancer à la figure, mais je suppose qu'alors, une solution satisfaisante pour la paillote n'aurait pas été pour tout de suite.

— menteur ! sifflé-je.

Elias contemple avec stupeur le papier froissé et hausse les sourcils.

— Qu'est-ce que... ?

Je le coupe :

— Tu m'as dit que nous n'avions pas de souci à nous faire. Que cette satanée clause servait uniquement à pousser les gens à rembourser leur prêt à temps. Eh bien, voici la preuve que c'est faux.

Elias attrape la lettre. Ses yeux parcourent le papier, et ses phalanges blanchissent de plus en plus.

Il secoue finalement la tête, déglutit plusieurs fois, et me lance un regard choqué.

— Je n'étais pas au courant, parvient-il finalement à prononcer.

Un rire narquois sort de ma gorge.

— Il y a ton nom en bas de la lettre, monsieur le P-DG.

Je prononce ce mot d'un ton si railleur qu'Elias serre les dents. Il est vexé, mais je m'en moque.

— N'est-ce pas toi qui, en tant que P-DG, devrais être au courant de ce genre de chose ? Pour savoir ce qui se trame dans ton entreprise ?

— Oui, mais...

— Trouves-tu si étrange que je ne te croie pas ? Tu peux te cacher derrière ton rôle de pauvre fils de riche et te transformer ainsi en cliché ambulant, mais il n'empêche qu'il se passe dans ton entreprise des trucs que tu prétends ne pas savoir.

Dès que j'ai prononcé ces paroles, je sais que je suis allée trop loin. Je viens d'utiliser contre lui une chose qu'il m'a dite en confidence. Bien que je sois persuadée que j'ai raison et qu'il doit être au courant des manigances

auxquelles s'adonne sa société, j'aurais pu éviter d'évoquer ce qu'il m'a confié sur la plage.

Elias contourne son bureau et se plante devant moi d'un air furieux. Je sens son après-rasage épicé qui me rappelle des souvenirs à présent indésirables de nos corps entrelacés et de nos baisers torrides. Il respire fort. Il passe la main dans ses cheveux, et des mèches en bataille tombent sur son front.

— Tu croyais que j'étais au courant ? assène-t-il d'un air redoutable. Tu as été à mes côtés pendant deux mois. Je t'ai dit des choses que personne ne sait. Tu me connais.

Sa voix ne cesse de monter.

— Tu me crois vraiment capable de ça ? Tu crois que cela fait partie d'un genre de plan de grande envergure pour vous subtiliser la paillote après que vous avez travaillé si dur ?

Il me fixe. Dans ses yeux, la colère laisse la place à de la tristesse.

— Tu me connais, répète-t-il si doucement que je l'entends à peine.

Je déglutis et passe la langue sur mes lèvres. Ma respiration est irrégulière. Je serre les poings, puis les relâche pendant que je réfléchis.

— Même si tu n'étais pas au courant, tu aurais dû l'être. Tu ne peux pas sans cesse sauver la face en jouant les vierges outragées. C'est aussi ton entreprise. Peut-être exerces-tu ce travail contre ton gré, mais n'empêche que tu as des responsabilités.

Je recule d'un pas pour mettre de la distance entre nous. Elias baisse les yeux.

— Tu as raison, dit-il après un bref silence.

Il me regarde d'un air décidé.

— Je vais étudier la question. Je reviens vers toi dès que possible.

La colère me quitte peu à peu.

— Merci.

Le silence s'installe. Je prends mon sac sur la chaise, le ferme et le pends à mon épaule.

— Bon, alors, j'y vais.

Je me dirige vers la porte. Lorsque j'abaisse la poignée, j'entends :

— Eva ?

— Oui, dis-je en me retournant.

Il se tient maladroitement derrière son bureau, comme s'il ne savait pas quoi faire. Puis il pousse un soupir et secoue légèrement la tête :

— Je suis désolé que ça se soit passé comme ça.

À en juger au son de sa voix et à son ton, ce n'est pas du prêt qu'il parle. Je hoche la tête et referme la porte derrière moi.

CHAPITRE 26

Je n'ai pas l'impression d'avoir acheté beaucoup de choses à Ibiza. Pourtant, ma valise rechigne à se fermer. Ce n'est que lorsque je saute dessus avec un cri primal que je parviens à faire glisser la fermeture Éclair. Je veux réunir dans un sac plastique mes sous-vêtements sales, qui ne passent plus dans ma valise, parce que je ne trouve pas très ragoûtant de les mettre en vrac dans mon bagage à main, mais je n'en trouve pas. J'en fais donc une grosse boule que j'emballe dans le papier cadeau qui me reste de ma fête de départ. Comme il n'y a plus de scotch, je ferme le tout avec le ruban qui entourait l'album de photos que Mia m'a offert. Le paquet ressemble à quelque chose que le Grinch placerait sous l'arbre de Noël, mais c'est pratique et ça me permet de garder propre le reste de mes affaires.

J'ai posé mon maillot de bain et ma tenue de voyage sur le lit. Après le dîner, je veux plonger une dernière fois dans la mer, qui s'est délicieusement réchauffée au cours de ce bel été.

J'échange mes sous-vêtements contre mon maillot de bain et j'enfile ma robe par-dessus. Pour demain, j'ai préparé un pantalon et un simple tee-shirt. Et comme d'habitude, la météo prévue aux Pays-Bas est à la pluie.

Même si je suis contente de la situation actuelle du restaurant, je suis toujours inquiète quant au remboursement de l'emprunt, qui nous pend au-dessus de la tête comme une épée de Damoclès. Je veux plus que tout croire qu'Elias tiendra parole, mais il m'est difficile de m'y fier entièrement.

Les nuages noirs de cet après-midi ont disparu, et le soleil projette une douce chaleur. Lorsque je vais sur la plage, il y a toujours beaucoup de monde, mais les familles avec des enfants, qui étaient déjà peu nombreuses pendant les vacances, ont à présent totalement disparu. Les accros aux selfies ne sont pas encore partis, et je découvre ici et là des retraités qui, avec leurs chapeaux colorés, profitent de la basse saison qui commence.

J'étends ma serviette sur le sable fin et je m'assois dessus, profitant du brouhaha qui monte de la paillote, juste derrière moi. Je me sens fière quand je pense au fait qu'en juin, notre terrasse n'ajoutait rien aux bruits conviviaux environnants. J'espère de tout mon cœur que maintenant, elle continuera sur sa lancée et ne sera pas étouffée par le vacarme de l'une de ces énormes discothèques qui sont déjà en bien trop grand nombre.

Une brise chaude joue avec mes boucles. Je hume l'air. Ça va me manquer : la plage, la mer, l'espace, ma famille... À partir de la semaine prochaine, je me rendrai de nouveau au travail dans un métro bondé. À l'heure de pointe. Entourée de personnes grincheuses tentant de noyer leur humeur maussade dans le pipi de chat qu'ils osent toujours vendre sous le nom de café. Pourquoi l'appellation « café » n'est-elle pas protégée, comme celle de « fêta » ? Pourquoi tout ce qui est liquide et passe par un filtre a-t-il le droit de s'appeler « café » ?

Je pousse un profond soupir. Je n'ai aucune envie d'échanger l'air frais de la mer contre les gaz d'échappement d'Amsterdam. Sans parler de la chape de kérosène suspendue au-dessus de la ville, en provenance de l'aéroport de Schiphol.

À partir de lundi, je me retrouverai devant mon bureau. Plus de va-et-vient effrénés dans le restaurant, plus de bons petits plats de mamy et plus de bavardages amicaux avec Mia, Emilia, Karel et les autres. Pour être honnête, même Juan va me manquer.

Et Elias. Être en colère contre quelqu'un tout en désirant sa présence est une sensation étrange. Son rire, ses bras autour de moi, nos discussions à

bâtons rompus, notre complicité sous les draps... Mais d'avoir en même temps d'autres idées moins nobles à propos de ses testicules. Comme celle d'en faire l'objet direct d'une confrontation douloureuse avec mon genou.

Bien sûr, il y a aussi aux Pays-Bas des choses dont je me réjouis à l'avance : prendre un verre avec mes amis, rendre visite à mes parents. Cependant, en ce moment, je m'autorise à me complaire dans l'idée que je ne voudrais pour rien au monde être ailleurs qu'ici.

Je pousse un grand soupir, puis marche jusqu'à la mer pour y plonger une dernière fois cet été et sauter dans les vagues.

Quand j'entre dans la cuisine, mamy m'a préparé un plat qu'elle me tend, les yeux embués. Depuis la réception de la lettre des Castillo, elle a pleuré de façon presque ininterrompue. Elle s'est arrêtée net lorsque je lui ai apporté la nouvelle que les choses allaient peut-être s'arranger, mais elle a repris de plus belle quand j'ai parlé de l'heure à laquelle mon avion partait le lendemain après-midi.

Elle fait de son mieux pour sembler joyeuse.

— Tiens, je t'ai préparé un Purrito Bowl, avec une portion supplémentaire de *pico de gallo* et de guacamole.

— Merci.

Mamy me prend toujours pour un genre d'estomac sur pattes. L'assiette qu'elle me tend déborde.

Elle pousse un profond soupir.

— Profite de ta dernière soirée, Evita, tu le mérites amplement !

Elle me donne une petite tape sur l'épaule, puis se dirige vers Karel, qui a besoin de ses conseils sur la quantité d'ail à mettre dans une salade.

Je prends place sur la terrasse à un endroit où j'ai la meilleure vue sur la mer, en profitant du goût rafraîchissant du citron vert et de la coriandre. Autour de moi, les gens papotent en riant. Purrito saute sur mes genoux avec un doux miaulement, tout en surveillant attentivement ma fourchette.

Mia a allumé les bougies de la terrasse. Je regarde pour la dernière fois le soleil se coucher à l'horizon. Je prends une gorgée de vin en me remémorant les beaux souvenirs que je garde de cet été. Soudain, une voix me ramène à la réalité.

— Evita ?

Je lève la tête et manque d'avaler de travers mes pois chiches rôtis au guacamole.

Mamy se tient devant ma table. Elle triture son tablier. Elle n'est pas seule. Elle est accompagnée d'Elias... et d'Andrés.

Elias porte le même costume que dans l'après-midi. Il a seulement retiré sa cravate. Ses cheveux noirs sont encore plus ébouriffés que d'habitude, comme s'il n'avait pas arrêté de passer les mains dedans. Un sourire embarrassé barre son visage. Sa main serre fort la poignée de son attaché-case.

Andrés, qui semblait beaucoup plus à l'aise lors de la fête d'ouverture du restaurant rénové, me regarde d'un air courroucé. Ses yeux verts passent narquoisement de mon visage à celui de son frère.

— Tout ça pour elle ? siffle-t-il d'un ton indigné.

Il est clair qu'il croit que je ne l'entends pas. Malheureusement pour lui, je n'ai pas l'ouïe d'un rockeur octogénaire qui a passé le plus clair de son temps à cinquante centimètres de ses enceintes.

Elias lui intime le silence d'un simple regard.

— Tu veux bien... ? me demande-t-il en indiquant les chaises vides autour de ma table.

Je hoche la tête en faisant un geste maladroit en direction des sièges.

Elias s'assoit en face de moi, et Andrés s'installe à côté de lui.

Toujours debout près de la table, mamy se frotte gauchement les mains, ne sachant trop que faire.

— Vous voulez... vous voulez peut-être boire quelque chose ? demande-t-elle finalement.

Cela me fait rire. Mamy et son sens légendaire de l'hospitalité ! Elle proposerait même une tasse de thé à Voldemort s'il prenait place sur la terrasse.

— Non, merci, répond Elias poliment.

Andrés secoue brièvement la tête en continuant à me fixer.

— Bien, dis-je en posant ma fourchette, je suppose que vous ne venez pas pour profiter de la vue ?

Elias sourit à demi. Il ouvre son attaché-case et en sort une pile de documents.

— Nous avons une nouvelle proposition, déclare-t-il en les poussant devant moi.

Mon regard étonné passe du contrat à Andrés, qui a l'air de plus en plus grincheux, puis à Elias, qui m'observe en souriant.

— Prends tout ton temps pour les lire. Mais je suis sûr que les nouvelles dispositions vont te plaire.

Je m'essuie les mains à ma serviette et commence ma lecture.

Au bout d'un moment, j'approuve de la tête. Pas de stupide clause exigeant du débiteur qu'il s'acquitte de la totalité de la somme s'il rate une échéance. Pas d'intérêts ridiculement élevés. Au contraire...

Je regarde Elias avec de grands yeux. Il me contemple avec tendresse.

Andrés tape impatiemment des doigts sur la table. L'irritation se lit dans ses yeux vert poison.

— En effet, deux *fucking* pour cent d'intérêts, *lady*, déclare-t-il avec mauvaise humeur. Tu dois avoir de l'or entre les jambes, je ne vois aucune autre explication au fait que mon petit frère se soit transformé en toutou follement épr...

— Andrés !

L'avertissement qui résonne dans le ton d'Elias lui cloue le bec. Andrés croise les bras et, furieux, fixe l'horizon droit devant lui.

J'observe un instant les deux frères l'un après l'autre. Je ne sais plus ce qu'Elias a dit, mais au fur et à mesure que j'avance dans ma lecture, je sais que je peux lui être plus que reconnaissante. Il ne s'est pas contenté de supprimer cette clause ridicule, il a également ajouté des conditions qui, pour nous, rendent cet emprunt plus qu'avantageux.

— Je...

Je lance un coup d'œil à Elias sans bien savoir quelle attitude adopter.

— Je... Merci... Je vais demander à mes grands-parents de le signer.

Un sourire chaleureux s'affiche sur le visage d'Elias. Andrés a l'air éccœuré.

— Bien, pendant que vous vous noyez dans les yeux l'un de l'autre, je vais me retirer. Tu rentreras par tes propres moyens, je suppose, Elias ?

Il recule sa chaise, mais juste au moment où il veut partir, Elias le retient.

— Andrés ? dit-il d'un ton insistant en le considérant d'un air sévère.

Les deux frères se défient un moment du regard, puis Andrés hoche la tête et se tourne vers moi.

— Je suis désolé d'avoir appliqué l'article 3.1, Eva. Ce n'est pas la façon dont nous, chez Los Castillos, voulons mener nos affaires. Je te présente donc mes excuses.

Les mots ont du mal à sortir de sa bouche. Il ressemble à un patriote américain forcé de transmettre des informations classées confidentielles aux services secrets russes. Je m'efforce de ne pas éclater de rire. Je n'ai jamais entendu d'excuses aussi hypocrites.

— Je transmettrai à mes grands-parents, dis-je avec un petit rire.

— Très bien. À plus tard, Elias.

Les yeux d'Andrés roulent dans leur orbite. Il se retourne et se dirige vers l'escalier.

Toujours d'humeur rieuse, je pousse les documents sur le côté.

— Comment as-tu fait pour l'obliger à s'excuser ? Et à accepter les nouvelles conditions ? demandé-je, ébahie. C'était pour lui une vraie séance de torture.

Elias pousse un profond soupir et joue avec un sous-verre en carton posé sur la table.

— Je lui ai dit que s'il ne donnait pas son accord et s'il ne présentait pas ses excuses, je démissionnerais. J'ai ajouté que je ne voulais pas travailler pour une entreprise qui joue ainsi avec la vie des gens. Parce que c'est bien de ça qu'il s'agit.

Son regard est empreint de sérieux et de tendresse.

Les papillons et les sentiments chaleureux que j'étais si bien parvenue à garder sous contrôle ces dernières vingt-quatre heures sont plus que jamais de retour quand je contemple l'homme assis en face de moi. J'aimerais plus que tout pouvoir lui dire que je resterais s'il me le demandait. Qu'il est si important pour moi qu'à la seule idée de ne plus le voir, je pourrais éclater en sanglots.

Mais c'est impossible. J'ai un emploi aux Pays-Bas, un contrat avec un nouveau donneur d'ordre, une maison, une vie sociale...

— Je suis désolée de ne pas t'avoir cru, dis-je finalement.

Elias lève les yeux de son sous-verre.

— Et de t'avoir traité de cliché ambulant. Tu n'es pas comme ça, au contraire. Je...

Je laisse tomber ma tête entre mes mains et gémis de frustration.

J'entends une voix douce :

— Hé...

Ses doigts chauds entourent mon poignet. Il tire doucement ma main de mon visage.

— Tout va bien. Tu en avais toutes les raisons.

Je laisse retomber mes mains sur la table. Il me regarde d'un air que j'ai du mal à interpréter. Mon Purrito Bowl a perdu de sa fraîcheur, mais de

toute façon, je n'ai plus faim.

— Eva..., commence Elias.

Le son de mon téléphone lui coupe la parole. Je consulte l'écran : la compagnie aérienne me rappelle que je peux m'enregistrer en ligne.

Elias suit mon regard et serre les dents.

— À quelle heure ton avion part-il ? demande-t-il en s'adossant à sa chaise.

— Demain après-midi à trois heures et demie. Veux-tu manger ou boire quelque chose ? Notre vin au verre n'est bien sûr pas aussi bon que celui de tes grands-parents, mais il n'est certainement pas mauvais.

Elias semble hésiter, mais il lance un coup d'œil à mon téléphone et secoue la tête.

— Il ne vaut mieux pas, déclare-t-il finalement.

Je fais signe que je le comprends. J'avale une bouchée de ma salade sans en enregistrer le goût. Ce que je mange pourrait aussi bien être du carton.

— Je veux dire que demain, j'ai beaucoup de travail et...

Il soupire et passe la main sur son visage. Il a l'air fatigué.

— Je dois discuter avec une entreprise du bâtiment et demander des permis. Donc oui, j'ai du pain sur la planche.

Un rire triste s'échappe de ses lèvres. Je l'observe avec compassion. Même le week-end, il doit se consacrer à des tâches qui ne lui apportent aucun plaisir.

— Je suis vraiment très heureuse de ce que tu as fait pour nous, Elias. Mais tu as toujours le choix, hein ?

Il me regarde sans comprendre. Je poursuis :

— Tu peux toujours arrêter. Entreprendre des choses qui te plaisent et qui te satisfont. Dire comment tu te sens. À qui profite le fait que tu exerces un travail qui te rend malheureux ? Pour nous, le commun des mortels, les finances joueraient un rôle majeur dans ce genre de décision, mais si je ne

me trompe pas, tu es à l'abri du besoin. Ton père survivra certainement à cet attentat à sa réputation. Je pense qu'il n'est pas nécessaire que tu portes une aussi lourde charge sur tes épaules. Le seul qui en pâtit, c'est toi.

Lorsque j'ai terminé, Elias sourit à demi et se lève.

— Je sais que tes intentions sont bonnes. Mais...

Il secoue la tête et prend sa mallette.

— Ce n'est pas aussi simple.

Il me regarde une dernière fois d'un air indéfinissable.

— Bon voyage, demain.

Sur ces paroles, il se retourne et se dirige vers sa voiture.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 27

Comme Mia n'a toujours pas de nouvelle voiture et que les employés de l'entreprise de remorquage lui ont expliqué qu'il valait mieux conduire un tricycle équipé d'un moteur à réaction plutôt que ce tacot, bon pour un aller simple pour le paradis, je décide d'appeler un taxi.

Mamy m'a préparé un casse-croûte pour le voyage. Il y en a assez pour que je me nourrisse pendant une semaine une fois rentrée chez moi. Après de gros câlins, quelques larmes et la promesse de revenir les voir bientôt, je monte dans le véhicule. Papy a entouré mamy de son bras, et lorsque le conducteur démarre, ils me font de grands signes d'au revoir. Mia s'essuie les yeux aussi discrètement que possible et hurle pour la troisième fois :

— Bon voyage !

Le chauffeur accélère. Nous traversons rapidement un environnement qui m'est à présent familier. Le retour à l'aéroport s'effectue beaucoup plus sagement que l'aller, trois mois plus tôt, lorsque Mia était venue me chercher. Rien que le fait d'être attachée à mon siège avec une ceinture de sécurité me permet de me détendre.

Les endroits que je connais si bien maintenant défilent : les plantations d'oliviers, les flancs verdoyants des montagnes, les villas blanches et la mer bleu azur. Je pousse un profond soupir. Tout cela va tellement me manquer ! Il va tant me manquer !

Quand le taxi s'arrête à l'aéroport, le chauffeur sort ma valise du coffre en gémissant, avant de la poser devant moi.

— Bonne chance pour l'enregistrement de vos bagages !

Il se frotte le bas du dos.

— Merci.

Après lui avoir réglé sa course, je me retourne et j'entre dans le hall des départs. Je passe devant les agences de location de voitures, dont les employés tentent de vendre des assurances beaucoup trop chères à leurs clients.

Au bout d'un certain temps, slalomant entre les passagers munis de leurs bagages, je rejoins la queue qui s'est formée devant le comptoir d'enregistrement. On avance lentement mais sûrement. Des enfants pleurnichent qu'ils veulent rentrer chez eux. Leurs parents ont l'air d'avoir besoin d'une semaine de vacances supplémentaire.

Lorsque c'est le tour de la personne qui se trouve devant moi, elle hisse sa valise rose vif sur la balance : trente et un kilos.

Les yeux du steward passent de la femme à la valise, et inversement.

— Vous devez payer un supplément, ou sortir quelque chose de votre bagage, déclare-t-il aussi poliment que possible.

Quand elle ouvre sa valise et commence à fourrer des affaires dans son bagage à main, les gens amassés derrière moi soupirent en chœur.

— Pourquoi faites-vous toujours autant d'histoires ? souffle la femme en enfilant une veste fuchsia sur laquelle il est inscrit « *I love Ibiza* ». Finalement, tout se retrouvera quand même dans l'avion...

Elle échange ses sandales contre une paire de chaussures de marche noires, dont elle noue les lacets.

— Bon, on peut enlever la bouteille de sangria.

Elle pose une énorme bonbonne sur le comptoir. Le steward me lance un regard d'excuse.

— Hum... Ces gâteaux passent dans mon bagage à main.

Derrière moi, un homme énervé s'exclame :

— Mon vol est dans trois quarts d’heure. Vous ne pouvez pas vous dépêcher ?

— Oh ! Du calme ! maugrée-t-elle en enfournant une montagne de souvenirs dans son bagage à main. Maintenant, ça devrait aller.

Elle se redresse, rayonnante, et scrute le visage de l’agent.

Derrière le comptoir, l’homme au regard d’acier appuie sur un bouton, et la valise est à nouveau pesée : vingt-huit kilos.

— Encore trois kilos, déclare-t-il aussi calmement que possible. Peut-être pourriez-vous vous pousser et laisser la place aux autres voyageurs. Ou bien payer le supplément. À vous de choisir.

La femme bougonne des paroles incompréhensibles, mais finit par tirer sa valise sur le côté.

Je m’avance et pose la mienne sur la balance.

— Merci, dis-je tandis que mes yeux tombent sur son badge. Elias ?

Je fixe l’homme avec de grands yeux. Il lui ressemble même un peu : cheveux noirs en bataille et yeux noisette. Cependant, il est un peu plus trapu et a une autre allure. Il hausse les sourcils et tapote avec l’index son épinglette argentée.

— Non, Elijah, me corrige-t-il, en imprimant l’étiquette pour ma valise.

J’examine de nouveau son badge. Elijah. Je cligne des yeux. *Merde, Eva Martens, concentre-toi. Tu te comportes comme une adolescente éconduite. Et tu n’as même pas été éconduite. Pas vraiment. C’était juste une décision d’adulte : tu rentres chez toi, et Elias vit à Ibiza. Ce n’est qu’un homme. Il y en a huit millions qui habitent aux Pays-Bas. Tu as donc de bonnes chances d’en trouver un qui te plaît et ne vit pas à deux mille kilomètres de chez toi.*

Je triture mon pendentif bleu en observant le steward qui attache l’étiquette à la poignée de ma valise. *Et si ce n’était pas juste un homme parmi tant d’autres ? Et s’il était fait pour moi ? C’est quand même*

surprenant qu'il soit ce garçon rencontré il y a plusieurs années sur la plage !

Le steward claque des doigts devant mes yeux, me tirant soudain de mes rêveries.

— J'ai dit : au suivant ! lance-t-il, irrité, en adressant un signe de tête à la personne derrière moi.

— Oh, désolée !

Ma valise disparaît dans un trou caché par des lamelles en plastique. Je me retourne et me dirige vers le dernier obstacle de ce voyage : le contrôle de sécurité. Pour une raison ou une autre, cela me rend toujours nerveuse. Mis à part le brownie acheté sur le marché hippie, je n'ai jamais pris de drogue et pourtant, je m'inquiète tout à coup de ce que, comme par miracle, un kilo de cocaïne se trouve dans mon bagage à main. Et puis : *Oh, merde !* Combien de temps l'herbe reste-t-elle visible dans vos urines ? Imaginez un instant qu'ils me fassent sortir du rang et me soumettent à un test urinaire. Que se passerait-il si j'étais démasquée ?

Un homme vêtu d'un tee-shirt sur lequel il est inscrit en grand « *Security* » m'épie sans cesse, ce qui me rend encore plus nerveuse.

Pendant que je tente de juguler ma crise de panique, le couple devant moi étale son amour au grand jour. Les deux jeunes gens n'arrêtent pas de s'embrasser et, lorsqu'ils ne sont pas en train d'échanger des bactéries, la fille niche sa tête dans le creux de l'épaule de son compagnon. Un couple d'amoureux est bien la dernière des choses que j'ai envie de voir en ce moment. Je me remémore la soirée de la veille, la mine renfrognée d'Andrés quand Elias m'a remis le nouveau contrat de prêt. La façon dont il m'a regardée...

La file avance lentement. Les bacs en plastique dans lesquels nous devons poser nos affaires se remplissent. Je viens de déposer mon sac sur le tapis roulant et de sortir mon téléphone de ma poche, quand j'entends soudain une voix d'homme :

— Eva !

Je me fige. Mon pouls s'accélère. Serait-ce comme dans un film ? Est-ce vraiment en train de m'arriver ? Le grand moment à l'aéroport, comme dans presque toutes les comédies romantiques ? Je me retourne lentement.

— Eva ! Viens ici ! L'avion va partir !

Un père court derrière sa fille qui détale en hurlant, une peluche dans ses petites mains.

— Bon sang, Eva ! appelle à nouveau le père. Viens ici !

Les commissures de mes lèvres retombent. Pas de grandes retrouvailles à l'aéroport pour Eva Martens, et c'est mieux ainsi. On avait une bonne raison de se séparer. Les relations à distance ne tiennent pas... N'est-ce pas ?

Je pousse un profond soupir et passe sous le portique qui se met à sonner, parce que je n'ai pas retiré mon collier.

La grosse voix de l'agent qui m'observait un moment plus tôt retentit :

— Vous semblez nerveuse, madame. Ce sont vos bagages ?

Il désigne mon sac de voyage.

Je lui réponds en tentant d'afficher un visage du genre « je n'ai ni cocaïne ni armes sur moi ».

— Euh... Oui.

Ne se laissant pas amadouer par mon expression innocente, l'homme me jette un regard sévère.

— Veuillez l'ouvrir, s'il vous plaît.

— Bien sûr.

J'ouvre la fermeture Éclair et...

Merde !

Nous fixons tous les deux le paquet grotesque que j'ai confectionné avec le papier vert scintillant dans lequel Mia avait emballé l'album de photos de ces derniers mois à Ibiza. Y compris l'énorme nœud rose.

L'homme croise les bras et désigne le ballot d'un signe de tête.

— Pouvez-vous également ouvrir ceci ?

Merde, merde et remerde .

Je me mords la lèvre et regarde les personnes attendant derrière moi. La femme qui avait bloqué la file tout à l'heure, à l'enregistrement, et qui ressemble à présent au bonhomme Michelin parce qu'elle porte presque tous ses vêtements, soupire. Elle essuie la sueur de son front.

Je marmonne :

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

L'homme n'en démord pas et continue à me fixer d'un air à ne pas tolérer la contradiction.

— Bon, d'accord.

J'essaie de défaire le nœud avec mille précautions, mais la pression est telle que l'énorme bombe de sous-vêtements explose. Mes slips sales – aussi bien ceux en dentelle que les plus « confortables » – s'éparpillent.

Rouge de honte, je me hâte de les rassembler.

L'agent de sécurité cligne des yeux et se racle la gorge.

— Hum, au suivant ! crie-t-il.

Je lève la tête et vois que lui aussi a rougi.

Je fourre tant bien que mal mes sous-vêtements dans le papier cadeau vert avant de l'entourer du ruban rose, puis je me hâte vers la salle d'attente. Je m'assois sur un siège en plastique et sors un livre de mon sac pour ne pas avoir à regarder les gens qui, ici et là, me lancent un coup d'œil amusé. *Peut-être aurais-je mieux fait de transporter de la cocaïne.*

Les minutes s'égrènent. Le couple d'amoureux qui était juste devant moi dans la file du contrôle de sécurité continue son manège. J'essaie de faire abstraction des sons de baisers mouillés et de gémissements en faisant mine de lire. En réalité, c'est la septième fois que je parcours des yeux la même phrase sans l'avoir enregistrée. Lorsque j'ose lever la tête, je le regrette aussitôt. *Beurk, un filet de salive !*

— Les passagers du vol de quinze heures trente à destination d'Amsterdam sont priés de se présenter à la porte d'embarquement B14, annonce une voix féminine.

Je me mets debout, reconnaissante d'avoir une bonne raison de me lever et de changer de point de mire.

Par les baies vitrées, je vois d'énormes avions rouler sur le tarmac avant de déverser leur flot de passagers.

Arrivée à la porte d'embarquement, je sors mon billet et ma pièce d'identité. Juste au moment où je veux les remettre à l'hôtesse, une voix d'homme appelle mon nom très fort.

Flûte, la gamine s'est-elle à nouveau échappée ?

Je secoue la tête et tends mon passeport à l'hôtesse, qui l'étudie soigneusement.

— Eva ! crie quelqu'un, à présent beaucoup plus près de moi.

L'hôtesse lève la tête avec un petit rire, en fixant un point par-dessus mon épaule.

— Je crois qu'il est venu pour vous, dit-elle avec un clin d'œil.

Surprise, je fais lentement volte-face. La respiration me manque quand je découvre l'homme qui court vers moi. Il semble soulagé maintenant que je me suis retournée.

— Elias ? demandé-je, surprise, lorsqu'il s'arrête sous mon nez.

Il est un peu essoufflé, et ses joues ont légèrement rosé. Sa cravate est de travers, et ses cheveux sont en bataille.

— Je croyais que tu ne connaissais pas mon nom, déclare-t-il avec un demi-sourire et des étincelles dans les yeux.

Je l'observe sans comprendre.

— Bien sûr que si, pourq... ?

Mais alors, je commence à comprendre.

— Attends un peu, es-tu en train de citer une réplique de *Love Actually* ?

Un énorme sourire barre son visage. Il me prend précautionneusement par le bras et me fait sortir de la file d'attente.

— Évidemment ! Je suis même passé sous le portique de sécurité sans m'arrêter. L'agent parlait avec son collègue d'une femme qui avait emballé ses sous-vêtements comme un gros cadeau de Noël. Ils étaient distraits.

Je cille et sens pour la énième fois mon visage s'empourprer.

— Sérieusement ?

Il se met à rire.

— Oui, c'est bizarre, tu ne trouves pas ?

J'ouvre la bouche et la referme. Puis je finis par répondre :

— Mouais.

Elias sourit avant de poursuivre :

— Non, je ne suis pas passé sous le portique en courant. J'ai tout simplement acheté un billet pour Alicante. C'était l'un des derniers vols pour lesquels il y avait encore de la place.

Puis il devient plus sérieux et me regarde avec une affection non dissimulée.

— Écoute, j'ai réfléchi et...

Il secoue la tête en me fixant avec gravité.

— Je ne veux pas te perdre. Nous pouvons essayer de rationaliser en parlant de distance, de logique, de chances de réussite, mais le fait est que je me moque de tout ça.

Il a l'air fragile.

— Je m'en fiche royalement. Je pense que tout ça n'a aucune importance. Pas pour nous. Pas quand on est tombés follement amoureux l'un de l'autre. Je te veux dans ma vie. Je veux pouvoir te prendre dans mes bras, parler avec toi, rire avec toi, même si nous devons en passer par des appels vidéo.

Mon cœur bat à tout rompre.

— Le problème, c'est que je t'aime.

Il s'approche un peu plus de moi et balaie quelques mèches de mon visage.

— Je t'aime. Et quand on aime quelqu'un, on le lui dit. On doit parfois se montrer vulnérable et...

Il avance encore d'un pas, les pointes de ses chaussures en cuir touchant celles de mes baskets.

— Alors, il faut...

Je pose la main sur sa bouche et secoue lentement la tête. Il déglutit, et son air déterminé laisse la place à de l'hésitation.

— Chut, dis-je en baissant le bras et en lui lançant un immense sourire. Moi aussi, je t'aime.

Et sur ces mots, je l'enlace, attire son visage contre le mien et presse mes lèvres contre les siennes. Mes talons décollent du sol quand Elias me soulève. Un sentiment de béatitude se répand dans tout mon corps.

— Hum, hum, entendons-nous derrière nous.

Mais nous n'en tenons pas compte. Elias m'attire davantage contre lui et mêle ses doigts à mes cheveux.

— Madame ? Si nous devons faire attendre les avions chaque fois que quelqu'un déclare sa flamme à l'aéroport, nous ne serions jamais à l'heure. Le vol part dans dix minutes.

Je desserre alors mon étreinte et détache mes lèvres de celles d'Elias.

— Je dois y aller, murmuré-je.

Elias hoche la tête, regarde ma bouche et y plante un dernier baiser.

— Je sais.

Il recule d'un pas en me souriant.

— Bon voyage. Tu m'envoies un message quand tu arrives ?

J'opine de la tête, suspends mon sac à mon épaule et me dirige vers l'hôtesse, qui vérifie une nouvelle fois mon billet.

— Veinarde, me dit-elle avec un clin d'œil. C'était l'une des plus belles déclarations d'amour que j'aie jamais entendues.

En rangeant mes documents de voyage, je réponds :

— Merci.

Je me retourne une dernière fois vers Elias qui, les mains dans les poches, me gratifie d'un sourire sexy.

— Amuse-toi bien à Alicante !

Lorsque je m'engage dans la passerelle télescopique, j'entends Elias éclater de rire.

OceanofPDF.com

Épilogue

Ibiza, deux ans plus tard

Me retenant de bondir d'enthousiasme, je m'exclame :

— Oh, mon Dieu, Mia ! C'est Ed de Vries !

— Ed de qui ? demande Mia en suivant mon regard, fixé sur l'homme qui a pris place dans le coin lounge avec vue sur la mer.

Il porte des lunettes avec une grosse monture noire. Son bras est nonchalamment posé sur le dossier du canapé. Purrito, qui désormais ne ressemble plus à un chaton famélique, roule sur le dos à côté de lui. Chaque fois qu'Ed caresse l'énorme ventre du félin, ce dernier émet un vrombissement digne d'un moteur de Harley-Davidson : un son beaucoup plus fort qu'auparavant, vu que la taille de sa caisse de résonance a considérablement augmenté. Ed découvre ses dents blanches dans un sourire qui fait battre plus vite le cœur de bon nombre de femmes.

Je répète :

— Ed de Vries. Tu sais bien, ce musicien de rue qui a gagné un télécrochet aux Pays-Bas, il y a quelques années. Mais si, je t'ai fait écouter ses chansons. Rappelle-toi : « Walking Home », « Touch de Moon »...

Le visage de Mia s'éclaire.

— Oh ! C'est Ed !

J'opine de la tête en riant. Même si les morceaux du chanteur passent régulièrement à la radio, ici, il n'est toujours pas aussi connu qu'aux Pays-Bas.

— OK, je pense que tu es une plus grande fan que moi. Je te laisse prendre sa commande, déclare Mia.

Elle me donne une tape sur l'épaule et va servir d'autres clients.

Je rajuste mon tablier et m'avance vers Ed en prenant l'air le plus professionnel possible, comme si nous avions tous les jours des VIP sur la terrasse.

— Bonjour, avez-vous fait votre choix ? dis-je avec une voix tremblant d'enthousiasme.

Ed me rend mon sourire.

— Bonjour à vous. Que me conseillez-vous ? demande-t-il avec une voix reconnaissable entre mille.

— Mon smoothie préféré est le One in a Melon. Mais si vous avez faim, je peux vous recommander le Purrito Bowl ou le You Make Miso Happy. Cette dernière salade est végétarienne.

Ed tapote la carte d'un air circonspect.

— Hum, je veux bien le smoothie et une You Make Miso Happy, s'il vous plaît.

Il pose la carte et regarde autour de lui, pendant que j'entre sa commande dans un appareil qui l'envoie automatiquement au bar et à la cuisine.

— Votre paillote est magnifique, me complimente-t-il. Vous travaillez ici depuis longtemps ?

Je réponds avec fierté :

— Merci. Ma cousine et moi, nous avons repris l'affaire cet été. Le restaurant était à mes grands-parents, qui sont à présent à la retraite.

— Oh, alors vous vivez toute l'année à Ibiza, déclare-t-il joyeusement. J'adorerais ça ! Je suis ici quelques jours pour le travail, mais je vais

certainement revenir avec ma femme pour les vacances.

Je réponds avec un clin d'œil :

— C'est une excellente idée ! Tout le monde aime Ibiza.

Je me retourne et vais chercher au bar les boissons qu'Emilia a préparées. En cuisine, Karel a repris le flambeau. Il a été si bien formé par mammy qu'il n'y a plus aucune différence entre leurs tapas. Même si personne n'oserait l'avouer à ma grand-mère !

Nous n'avons pas une minute à nous, mais j'en suis heureuse. J'adore m'affairer, bavarder avec les clients et rire avec mes collègues.

Cependant, le moment de la journée que je préfère, c'est celui où je rentre chez moi. Même une rencontre avec Ed de Vries ne peut rivaliser avec ça.

Lorsque je gare ma Jeep dans l'allée, je vois la Land Rover d'Elias en dessous de l'énorme palmier qui pousse à côté de la maison. Dès que j'entre, de délicieux effluves me chatouillent les narines. Je ferme les yeux et inspire profondément, puis je me faufile dans la cuisine et, par-derrière, je glisse mes bras autour de la taille d'Elias.

— *¡ Ola !* dis-je en embrassant son dos.

Elias se retourne dans mes bras et me regarde en souriant.

— *¡ Ola !* répond-il, avant de m'embrasser. Tu veux bien mettre la table dehors ? Le dîner est prêt.

Je le précède sur l'immense balcon qui offre une vue imprenable sur les frondaisons verdoyantes couvrant le versant de la montagne. Au loin, la mer cristalline scintille, tandis que le soleil se pare de couleurs orangées. Une légère brise joue avec mes cheveux quand je pose les assiettes sur la table. Elias a déjà sorti le vin.

Il apporte un énorme plat de pâtes et débouche la bouteille que ses grands-parents nous ont offerte à Noël.

Il nous sert, et je lui demande :

— Comment s'est passée ta journée ?

— Super ! Aujourd’hui, j’ai eu un groupe de neuf plongeurs expérimentés. Ils ont adoré découvrir l’épave du *Don Pedro* .

Elias est toujours rayonnant lorsqu’il parle de son travail. Bien sûr, il se passe aussi des choses moins agréables, mais c’est le cas dans tous les métiers. Lorsqu’il y a un an, il a expliqué à son père qu’il ne voulait plus travailler pour Los Castillos, ce dernier a réagi d’une manière totalement différente de celle qu’Elias redoutait. Il l’a même encouragé à monter sa propre école de plongée.

Andrés a eu plus de mal avec ce changement. Accordant beaucoup d’importance à l’entreprise familiale, il a trouvé compliqué de laisser partir son petit frère, une opinion qu’il a clairement exprimée en se saoulant passablement lors du repas de Noël de l’hiver dernier. Mais bon, il n’a rien pu changer à la décision d’Elias, même si je pense qu’Andrés ne l’acceptera jamais tout à fait.

Quand Elias me demande si ma journée s’est bien passée, je lui raconte bien sûr par le menu ma rencontre avec Ed de Vries en personne. Quand j’ai fini de parler, il prend un air amusé.

— Pouh, ai-je de la concurrence ? plaisante-t-il en levant son verre.

Je suis son exemple et fais tinter mon verre contre le sien. Je lui lance un coup d’œil espiègle et l’embrasse. Un baiser qui dure beaucoup plus longtemps que je l’avais prévu, parce qu’avec ses lèvres, Elias est capable de choses que je n’aurais jamais crues possibles. Légèrement hors d’haleine, je me rassois sur ma chaise et le regarde. Une agréable chaleur se diffuse à travers ma poitrine et je lui réponds :

— Jamais de la vie !

© 2021 Iris Visser/Kobo Originals

Tous droits réservés

© 2022 Kobo Originals pour la traduction française

Tous droits réservés

Couverture : Splendid

EAN : 978-177-453725-1

www.kobo.com

Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, stockée dans une base de données informatique ou rendue publique, sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, électronique, mécanique, imprimé, copié ou autre, sans l'autorisation écrite préalable de l'auteur.

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

OceanofPDF.com